

# RÉVÉLATIONS-CHOCS du père des p'tits Simard



**JEAN-ROCH SIMARD**

avec la collaboration de Danielle Simard

**AU-DELÀ DU SILENCE**

propos recueillis par Louise-Marie Lacombe

LES  INTOUCHABLES

**JEAN-ROCH SIMARD**

avec la collaboration de Danielle Simard

# **AU-DELÀ DU SILENCE**

propos recueillis par Louise-Marie Lacombe

LES  INTOUCHABLES

Les Éditions des Intouchables bénéficient du soutien financier de la SODEC, du Programme de crédits d'impôt du gouvernement du Québec et sont inscrites au Programme de subvention globale du Conseil des Arts du Canada.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour nos activités d'édition.

#### LES ÉDITIONS DES INTOUCHABLES

816, rue Rachel Est  
Montréal, Québec  
H2J 2H6  
Téléphone: 514 526-0770  
Télécopieur: 514 529-7780  
www.lesintouchables.com

#### DISTRIBUTION: PROLOGUE

1650, boulevard Lionel-Bertrand  
Boisbriand, Québec  
J7H 1N7  
Téléphone: (450) 434-0306  
Télécopieur: (450) 434-2627

Impression: Marquis imprimeur inc.  
Photographie de Jean-Roch Simard: Karine Patry  
Conception de la couverture et infographie: Geneviève Nadeau

Merci à la famille Simard qui nous a autorisés à reproduire les photographies qui illustrent ce livre.

Dépôt légal: 2007  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
Bibliothèque nationale du Canada

© Les Éditions des Intouchables, 2007  
Tous droits réservés pour tous pays

ISBN-10: 2-89549-262-X  
ISBN-13: 978-2-89549-262-7

---

*Le plus beau cadeau que la vie puisse  
nous offrir, c'est AUJOURD'HUI.  
C'est pour cette raison qu'on appelle  
aussi ce jour le PRÉSENT.*

---



## INTRODUCTION

Au moment de commencer le récit de ma vie, je jette un coup d'œil au calendrier qui orne le mur. Cela fait exactement 27 ans, 7 mois, 11 jours que je suis enfin redevenu un homme sobre. Ce chiffre n'est ni fictif ni difficile à calculer. C'est que, depuis le 26 mai 1978, chaque journée de sobriété s'inscrit dans mon âme comme une victoire dont je tiens rigoureusement le compte à jour.

Pour un alcoolique, une semaine, 6 mois ou 28 ans sans consommer, c'est du pareil au même, car la vie continue de se jouer à chaque instant avec la même ardeur. Hier n'équivaut plus qu'à un lointain souvenir, alors que demain fait encore partie de la fiction. Seul le moment présent a de l'importance. Après tout, qui peut modifier le passé ou prédire l'avenir ?

« Mon Dieu, donnez-moi la force d'accepter les choses que je ne peux changer. » Combien de fois ai-je récité cette prière ? Mais cette impuissance à remanier le passé ne signifie pas qu'il faut s'en absoudre. Bien au contraire ! Manquerait-il un petit bout de phrase à cette oraison ? « Mon Dieu, donnez-moi la force d'accepter les choses que je ne peux changer... mais dont je suis largement responsable », ou, mieux encore, « dont j'assume aujourd'hui l'entière responsabilité. »

L'idée d'un livre me trotte dans la tête depuis fort longtemps. Jusqu'à tout récemment, cependant, mon humeur ne me prédisposait pas à cet exercice. Il faut dire que j'avais peine à contenir mon agressivité envers les journalistes, échaudé sans doute par ceux qui avaient gravité autour de Guy Cloutier. Avec le recul, je comprends aujourd'hui qu'eux aussi ont été victimes de manipulation et qu'ils n'ont fait que rapporter des propos qu'ils croyaient vrais.

Puisqu'il est question de vérité, je dois accepter, moi aussi, de prendre place au banc des accusés, car la vie d'un alcoolique ne repose pas que sur des secrets inoffensifs. À soixante-quinze ans, je désire enfin sortir les poussiéreux squelettes de mon placard et les enterrer une bonne fois pour toutes. Je vais donc aujourd'hui répondre à des questions que plusieurs ont eu raison de se poser : Qui était vraiment le père des p'tits Simard ? Où était-il durant toutes ces années ? Qu'a-t-il fait ? Qu'est-il devenu ? Pourquoi a-t-il quitté le domicile familial ? Est-ce que l'entourage savait ce qui se passait ?

J'admets sans réserve mes erreurs, mais j'ai cessé de ressasser le passé. Le mien, le nôtre en tant que famille, je l'ai pleuré, je l'ai accepté, je l'ai réglé. Si je me confie aujourd'hui, c'est par respect pour tous ceux qui ont tant aimé mes enfants. Je parle ici du public québécois qui les adulait, allant jusqu'à excuser aisément, à l'occasion, certains de leurs écarts de conduite.

Les Québécois les aimaient inconditionnellement, ces enfants un peu turbulents qui leur ressemblaient tant. Comment pouvaient-ils deviner que leurs sourires et leur apparente insouciance masquaient un tableau si peu reluisant ? Le père que je suis a une dette envers le public québécois. Je veux le remercier pour sa fidélité. En fait, j'aimerais lui témoigner toute ma reconnaissance d'avoir été présent, alors que moi, pour des raisons que vous découvrirez au fil des pages, je brillais par mon absence.

Enfin, je désire ajouter que, peu après la publication de ce livre, je retournerai à ma vie rangée, et je tenterai, comme je le fais depuis déjà vingt-sept ans, de vivre chaque jour avec intensité, sans jamais plus revenir en arrière.

Aujourd'hui est le premier jour du reste de ma vie... mais, à mon âge, je sais que je n'aurai ni le temps ni la force d'écrire un deuxième livre. C'est donc en quelque sorte mon testament que je rédige aujourd'hui. Étant dépourvu de biens matériels, mais conscient du fait que ma pauvreté demeure ma plus grande richesse, je souhaite léguer à ma famille et à tous les jeunes parents du Québec un héritage précieux : un récit, celui de ma vie, qui empêchera, je l'espère, l'histoire de se répéter.

Parce qu'une chose est certaine : des enfants talentueux, des « p'tits Simard », le Québec en produira encore !

# 1

## LA CONFESSION

– Nathalie, papa est arrivé.

Nous sommes au début de 2004. Mon fils, Alexis, qui fêtera ses quarante ans quelques mois plus tard, est venu me prendre en voiture pour m’emmener chez lui. Il m’a prévenu que Nathalie serait présente et m’a invité à souper avec eux. Un souper à trois... Déjà, ça me paraît plutôt bizarre. Généralement, lorsqu’un souper est organisé, on peut être sûr que les conjoints et les conjointes seront présents, ainsi qu’une ribambelle d’enfants qui s’activeront à courir autour de la table. Tout cela semble trop calme. De fait, une tempête se prépare.

D’ailleurs, depuis quelques semaines, la voix d’Alexis est plus terne lorsque je lui parle au téléphone. D’habitude, une blague n’attend pas l’autre, et sa voix chaleureuse a toujours su me rassurer, même dans les moments les plus pénibles. Dans une famille de chanteurs, la voix trahit très rarement les émotions ressenties et, pourtant, tous ont généralement assez d’oreille pour s’apercevoir que quelque chose ne va pas.

Je reprends un peu mon souffle car, à cause de l’emphysème dont je souffre, la marche entre la voiture et la résidence me semble toujours un peu trop longue. Les années ont passé, et mon corps n’a pas toujours suivi mon âme. Comme bien du monde, j’ai vieilli trop vite. Nous voilà donc au carrefour des âges : le père désire encore veiller sur ses enfants, mais les enfants, devenus adultes, croient qu’il est de leur devoir de protéger leur père.

Ne pas savoir ce que l’autre génération peut vivre, tout ignorer de ses chagrins et de ses secrets... c’était notre cas avant ce soir de confession.

Nathalie grignote bien plus qu'elle ne mange. L'atmosphère est lourde; on pourrait entendre voler une mouche. Les regards qu'elle échange avec son frère sont éloquents. Il n'y a pas de regard plus long que celui qu'on écourte pour soudainement fixer le vide...

Je crois que c'est Alexis qui a brisé le silence. On a commencé par me raconter une histoire de bottes. Je comprends qu'un jour Nathalie se serait présentée au bureau de Cloutier avec une paire de bottes neuves. La facture, un peu salée, s'élevait à près de 400 \$, et Cloutier refusait de la lui rembourser. Nathalie aurait alors tenté de lui expliquer que ses apparitions en public exigeaient d'elle un certain prestige, et que ces bottes lui étaient nécessaires, vu le climat québécois, d'une part, et son image, d'autre part. C'est Nathalie qui paya finalement ses bottes, puisque son agent refusa de le faire, et ce, malgré le fait que ce genre de dépense était pour lui déductible de ses impôts.

– Tu sais, papa, Cloutier lui a piqué une crise à cause d'une simple paire de bottes! Pourtant, Nathalie venait de lui rapporter des contrats plus qu'avantageux.

– Ça ne m'étonne pas du tout, mon garçon!

Ce n'était pas la première fois que Cloutier s'enrichissait grâce à la famille Simard.

– Oui, mais, tu sais, il a beaucoup abusé d'elle...

Le malaise est palpable. Le chat va bientôt sortir du sac, mais je n'en vois pas encore la couleur. Je m'attends à ce qu'on m'annonce un scandale financier, une fraude, des sommes jamais versées à mes enfants. Faites que ce ne soit que ça!

– Je vais écrire un livre!

Un livre? Non, ça va trop loin. Je connais Alexis, il n'écrirait pas un livre à propos d'une simple escroquerie.

– Je ne comprends pas. Pourquoi voudrais-tu écrire un livre sur cet imbécile?

Alexis a les larmes aux yeux, Nathalie aussi. Je sens toute la colère qui remplit le cœur de mon fils, mais les choses qu'il cherche à me communiquer m'échappent encore. Puis, avec une rage qui ne lui ressemble pas, il m'explique que ce sera une façon de faire payer Cloutier pour les torts qu'il a causés à Nathalie.

Une compensation... pour des bassesses... Un livre qui menace de dénoncer... Non, ce n'est pas possible! Qu'on me dise que ce n'est pas ce que je pense. Qu'on m'arrache le cœur s'il le faut, mais qu'on m'assure qu'il ne s'agit pas de ça! Je me sens défaillir. Je rassemble tout mon courage pour poser la question en les regardant tous les deux tour à tour.

– Ne me dites pas qu'on parle d'abus... sexuel? Si? Depuis quand?

Le silence qui s'abat confirme mes appréhensions. Elle n'était même pas majeure!

– Non, vous ne parlez pas de pédophilie, quand même?

Même si j'ai posé la question à la forme négative, je ne connais que trop la réponse. À partir de ce moment, la discussion se poursuit à mots couverts, entrecoupée de pleurs et de lourds moments de silence. Je dois également contrôler ma respiration qui devient de plus en plus sifflante. J'ai peur que mon cœur ne tienne pas le coup; il vient d'en encaisser le plus dur de toute sa vie. En comparaison, les attaques cardiaques que j'ai subies précédemment me semblent bien inoffensives. J'apprends que la première fois, elle n'était qu'une préadolescente...

– Tu sais, papa, je me suis toujours sentie coupable parce qu'à l'époque je croyais être amoureuse de lui.

Mais bien sûr qu'elle le croyait! C'est normal qu'elle l'ait cru. C'était justement son jeu, à lui. Un enfant, c'est malléable comme de la cire chaude que l'on peut modeler à sa guise. Si l'on présente à cet enfant des gestes d'abus sous le faux visage de l'affection, il va y croire sans l'ombre d'un doute, lui qui ne connaît rien de l'amour adulte!

Des travailleurs sociaux peuvent témoigner de la difficulté qu'ils ont, souvent, à retirer une victime d'inceste de son milieu familial. L'enfant vomira, se débattrait pour ne pas entrer dans la voiture qui doit l'éloigner de son agresseur. L'enfant pense réellement aimer celui qui lui a fait croire que les mauvais traitements infligés étaient des gestes d'amour.

Les mots résonnent au fil des explications que me donnent Alexis et Nathalie: esclave sexuelle, sévices, viol, chantage, dénonciation imminente, scandale, médias, interdit de publication. Mais je les entends à peine, c'est tout juste si les mots effleurent mon esprit où cavalent une

foule d'images horribles. Où tout cela s'est-il passé? Dans quelles circonstances cela s'est-il produit? Est-ce qu'il l'a déjà brutalisée?

Je ne l'ai appris que durant le procès: parce qu'elle refusait de se plier à ses désirs, il l'a battue jusqu'au moment où elle s'est retrouvée étendue par terre, puis il s'est masturbé devant elle et a quitté la pièce. Mais comment un homme peut-il faire cela?

Un événement me revient en mémoire. Je devais avoir environ vingt-huit ans à l'époque et je vivais à Ferland-et-Boilleau. Une adolescente de la région, âgée d'à peine quatorze ans, s'approche de moi en disant:

– Monsieur Simard, je vous aime, embrassez-moi.

Quand ce genre de déclaration débute par le mot « monsieur », qui précède votre nom de famille, pas de doute, il s'agit d'un innocent amour d'enfant. Je me rappelle lui avoir répondu que si je l'embrassais, je mériterais en retour qu'elle me crache au visage. Je l'ai sans doute blessée en lui disant qu'elle n'était qu'une gamine et qu'un homme convenable ne s'intéressait pas aux enfants sur le plan amoureux. Pourquoi Cloutier n'a-t-il pas réagi de la même façon avec mon bébé?

Les images se bousculent dans ma tête. Comment a-t-il pu étendre son corps d'homme ignoble contre celui de mon enfant? J'imagine ma toute petite fille en train de subir ses assauts, de supporter les soubresauts, de respirer contre son gré l'odeur de sa lotion Aqua Velva mélangée à celle de sa sueur, de percevoir les boursouflures de son visage, ses joues rougies, et de sentir sur sa peau son souffle haletant de honte.

Durant cette conversation, Nathalie et moi ne pouvions évidemment pas franchir certaines barrières. Bien que les parents souhaitent que leurs enfants leur disent tout, il existe une pudeur manifeste entre un père et sa fille. La sexualité de celle-ci n'est généralement pas un sujet qu'ils abordent, alors s'il est question de viol, imaginez un peu... Je sais pertinemment que certaines choses sont cependant passées sous silence. Voilà pourtant ma fille en train de se confier à deux hommes.

J'en déduis qu'elle a beaucoup de courage. Je suis aussi tellement fier de l'homme qu'est devenu son frère Alexis, même si je suis conscient d'avoir peu de mérite à cet égard.

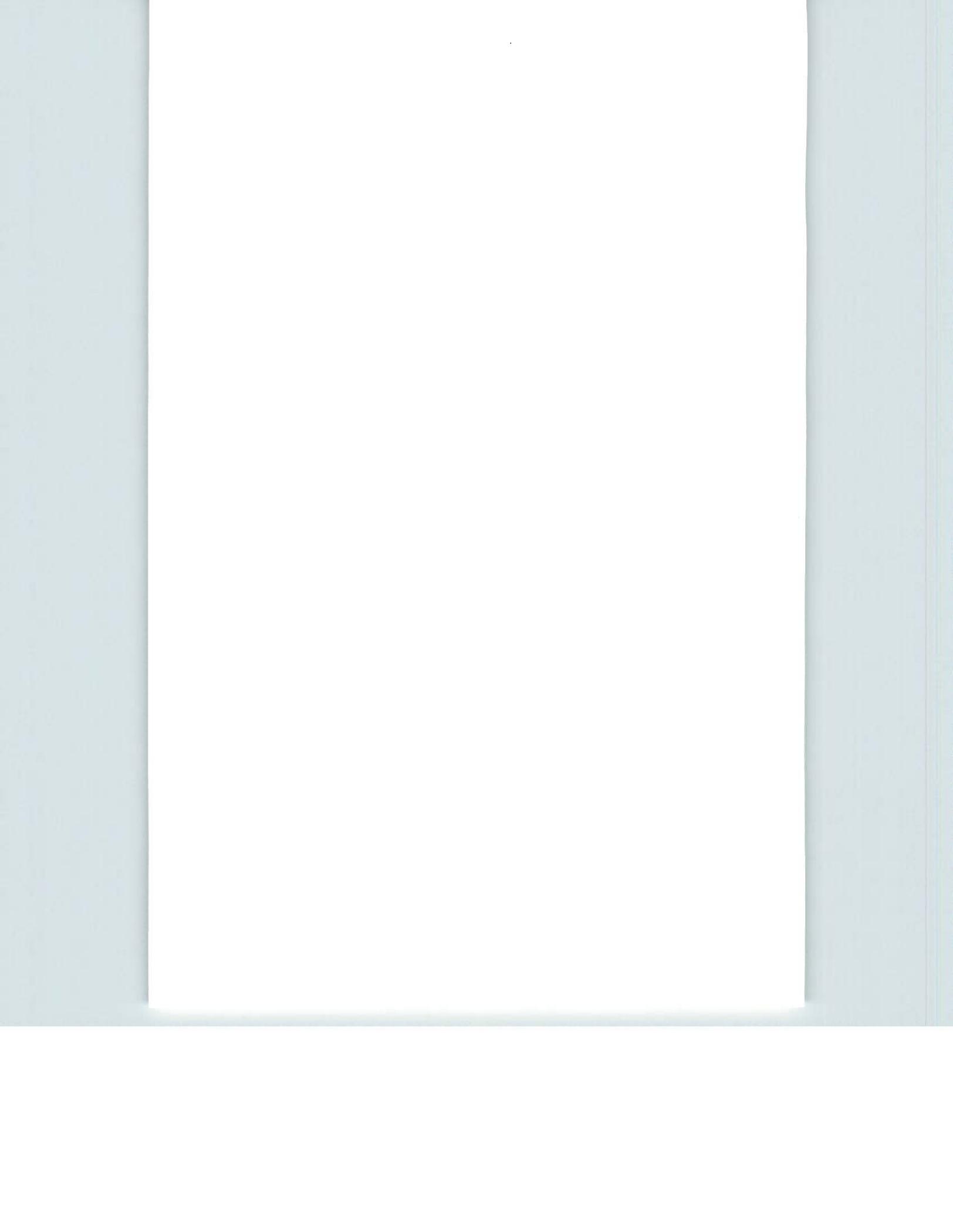
Je sais qu'il a accueilli Nathalie à bras ouverts durant cette épreuve. Et elle lui a fait confiance. Cela me confirme qu'il est un homme bon.

Ce soir-là, juste avant de partir, j'avais envie de la serrer contre moi, de caresser ses cheveux et de lui dire: « Papa est là. » Mais je ne savais plus si, après de telles confessions, ces gestes étaient encore appropriés de la part d'une personne de sexe masculin.

Je suis revenu chez moi complètement anéanti. Je me sentais à la fois impuissant et coupable. Impuissant parce que j'avais été absent durant les années où ces agressions avaient été commises. Coupable parce que je venais de me rendre compte que certains faits, dont j'avais soupçonné l'existence plusieurs années auparavant, étaient bel et bien réels.

Ce n'était donc pas l'alcool qui m'avait fait halluciner, comme certains avaient pourtant tenté de me le faire croire...

J'ai pleuré toute la nuit. J'ai pleuré plusieurs fois depuis et, je pleure encore souvent. Si seulement je pouvais revenir en arrière, juste au moment où nous arrivions à Sainte-Pétronille... Mais, à bien y penser, retournons encore plus loin dans le passé.



---

*Si les yeux ne savaient pas pleurer,  
l'âme ne verrait jamais d'arc-en-ciel.*

---



## 2

### MON PREMIER AMOUR

– Espèce d’imbécile ! Tu ne pourrais pas regarder ce que tu fais ?

– Je suis vraiment désolé, je ne l’ai pas fait exprès.

Il en faudrait bien plus pour calmer l’homme qui hurle à la fois sa douleur, sa colère et une bonne dose d’humiliation. Il crie à tue-tête en tenant ses doigts tuméfiés et meurtris. Le corps penché vers l’avant, les genoux chancelants, il énumère toutes les pièces qu’on retrouve dans une sacristie.

– Je te jure que tu vas rester un « pelleteux » de terre toute ta vie !

– Vraiment, je m’excuse. Laissez-moi voir.

– Approche-toi surtout pas ! Quand j’avais ton âge, moi, au moins, je savais travailler. Même pas capable de planter un clou !

– Mais je vous avais bien dit que je n’étais pas très adroit avec cette affaire-là...

Cette « affaire-là », c’est une masse ! Et le blessé est un de mes patrons...

Comme chaque année, une fois la saison de coupe terminée, on nous a réaffectés à des travaux de voirie forestière, de mai à septembre. Notre travail consiste à entretenir les chaussées qui traversent les bois. Un peu d’émondage et de nettoyage de fossés s’ajoutent aux tâches quotidiennes.

Ce jour-là, quatre gars et moi nous affairons à réparer un ponceau de route, une tâche relativement difficile. Un des patrons, spécialiste en construction, a été dépêché sur les lieux pour superviser les opérations. Malheureusement, la supervision a rapidement pris l’allure d’une série d’ordres fort malhabiles.

Le pauvre homme a cru pouvoir se fier à moi. S'il avait connu l'étendue de mes talents en cette matière, il aurait été plus méfiant. Le rôle de cuisinier me convenait beaucoup mieux que les autres tâches confiées aux bûcherons.

L'adjutant en herbe m'ordonne donc d'enfoncer un énorme clou dans le pavé. Et, faisant fi de mon appel à la prudence, il décide de tenir le clou à main ouverte, pour mieux le stabiliser.

– Vas-y, p'tit gars !

Un peu hésitant, j'assène un premier coup, nettement trop faible. À vrai dire, le clou bronche à peine. Je fais donc preuve d'un peu plus de vigueur à la seconde tentative. Grâce à la précision de ces premiers coups, je prends de l'assurance. Un peu trop, peut-être... Les coups suivants commencent à avoir raison du clou, mais mon regard est soudainement attiré par un oiseau absolument magnifique. La superbe créature multicolore a peu de mal à me faire oublier le vulgaire bout de fer gris sur lequel je tentais de fixer mon attention.

Tout à coup, l'oiseau déguerpit à grands coups d'ailes, dérangé par je ne sais quel chahut que je commence à percevoir. Brusque retour à la réalité : je comprends qu'il s'agit, en fait, des cris de l'homme que je viens distraitemment d'estropier.

– Tu n'es bon que pour l'asile de Saint-Michel-Archange !

Je me confonds en excuses.

– Tu vas être suspendu sans salaire pendant trois jours, c'est moi qui te le dis !

Jusque-là, le contremaître, Patrick Dallaire, a silencieusement observé la scène ponctuée par les rires étouffés de mes camarades. Cet homme, père de seize enfants, est bon, tolérant et un peu timide. Mais ses paroles, tout comme sa taille imposante, inspirent le respect. À ce moment précis, il comprend que j'ai besoin d'un allié.

– Ça suffit ! C'est vrai qu'il vous avait prévenu qu'il était malade.

Le ton est poli mais ferme. Le patron se contente donc de se diriger vers son véhicule pour se faire conduire à l'hôpital. Après son départ, les ricanements contenus se transforment en un gros éclat de rire, si bien que je me sens un peu moins coupable.

Au Saguenay, et surtout à Ferland-et-Boilleau, quand les bûcherons rient de bon cœur, la forêt tout entière se met à trembler. Pour permettre aux esprits ricaneurs de se calmer, et pour rétablir la productivité ralentie par l'incident, le contremaître devance d'une bonne heure notre pause-café. Cette simple décision va provoquer la fin de mon célibat.

C'est donc bien avant le moment prévu que nous montons à bord du camion pour nous rendre à la barrière du lac Ha! Ha!, celle qui délimite la zone qu'on appelle communément « le petit parc des Laurentides ». Là-bas, près de la guérite des gardiens, on peut profiter des services d'une petite cantine. Je sirotais un Pepsi quand je l'ai vue pour la première fois. Par un coup du destin, elle se trouvait là au même moment que moi.

Elle porte une robe ceinturée, droite et entièrement blanche, tellement blanche que, pendant plusieurs minutes, je pense qu'elle est infirmière. D'ailleurs, elle semble en posséder toute l'âme et la dévotion. Peut-être est-ce justement en raison de cette blancheur qu'elle devient pour moi, dès le début, le symbole de la candeur et de la pureté féminines. Pourtant, à bien y penser, elle aurait été vêtue de noir de la tête aux pieds que j'aurais très certainement ressenti la même chose.

Pendant que les gars rient encore de l'incident, je m'éloigne un peu du groupe pour m'approcher d'elle. L'aborder va être facile, puisqu'elle parle justement au gardien que je connais bien.

– Bonjour, Romuald. Alors, tu donnes du fil à retordre aux braconniers, j'espère?

– Tiens, Jean-Roch. Ça va? Je te présente ma belle-sœur, Gabrielle L'Abbé.

Gabrielle est donc la sœur de France, l'épouse de Romuald. Celui-ci occupe la fonction de gardien du parc et, à ce titre, le couple habite le camp de garde. Sa belle-sœur a profité du mois de mai pour venir leur rendre visite et jouir du décor enchanteur de l'endroit. Mais son séjour tire à sa fin; j'apprends qu'elle retourne chez elle dès le lendemain matin. Je dois faire vite!

Il faut que je trouve rapidement les mots pour la convaincre de me revoir. Surtout que la belle vit à Saint-Urbain, de l'autre côté du parc, à plus de deux heures de route. Si je ne me décide pas tout de suite, je pourrais bien ne jamais la

revoir. Toutefois, une entrée en matière trop directe pourrait l'effaroucher. Je dois donc trouver les mots justes, et les dire de manière élégante.

Mon silence trahit la faiblesse de mon inspiration. De plus, Gaby est si timide qu'elle se met à bafouiller, à tel point que j'en perds moi-même mes moyens. Sans compter que les regards désapprobateurs que je dois constamment jeter aux gars qui me taquinent me déconcentrent au plus haut point. Il n'est pas facile d'être un homme... amoureux!

Comme ça peut être lourd, dix secondes de silence! Le faible bruissement du vent dans les arbres, le ruisseau qui coule doucement, les oiseaux qui pépient gaiement... Une fois de plus, c'est la nature qui m'inspire.

– Je voudrais parler aussi facilement que coule le ruisseau, mais ta présence m'intimide!

Je sens qu'elle est touchée. Il me reste peu de temps pour dévoiler mes intentions, ô combien nobles! Je lui laisse savoir d'emblée que je suis un homme sérieux, que je gagne bien ma vie et que je souhaite fonder une famille. Pour une première rencontre, on ne pouvait certes pas m'accuser d'avoir peur de m'engager!

En grand sage, le contremaître a quelque peu prolongé la pause-café mais, comme toute bonne chose a une fin, il me demande de rejoindre les rangs. Rempli d'espoir, je demande à Gaby si elle accepte de me revoir avant son départ, ce qui ne peut être que le soir même. Elle accepte. Elle me fait déjà confiance, et c'est bien réciproque. Ma foi, c'est le coup de foudre!

Tout le monde à bord! Le camion repart, mais, cette fois, il est plus lourd d'une promesse.

Devant mon enthousiasme, monsieur Dallaire écourte un peu la journée de travail, ce qui me laisse le temps nécessaire afin de me préparer dignement pour le fameux rendez-vous.

Quand je rentre à la maison, ma mère se doute bien qu'il y a quelque chose d'inhabituel. Évidemment, il n'est pas question de lui avouer quoi que ce soit, à elle qui croit si fermement que je suis voué à la prêtrise. Comme j'ai déjà vingt et un ans, elle prie sûrement pour que je réponde à l'appel le plus tôt possible. Mais, ce soir-là, c'est à un appel bien différent que je m'appête à répondre.

Je vois le doute s'installer dans son œil quand elle constate que j'ai pris un bain et que j'ai revêtu mes plus beaux vêtements. Occupée à broder une courtepoinette dans sa chaise berçante, elle pose un lourd regard sur moi.

– Où vas-tu passer la soirée ?

– Oh ! je vais visiter un lac à pêche avec un copain !

– Un lac à pêche ? Habillé de même ?

Elle semble de nouveau concentrée sur sa broderie, mais le rythme des grincements de sa chaise berçante s'accélère. Ce redoublement d'ardeur signale l'attente d'une explication.

– Oui, mais c'est un club assez luxueux, et il y a un hôtel. Et comme des gens d'affaires sérieux se tiennent là, mieux vaut faire bonne impression. On ne sait jamais.

Mon père, lui, ne dit rien. Il écoute. Il sait. Je le devine content. Il met fin à mon embarras en me souhaitant une bonne soirée. Puis, il ajoute quelques mots qui paraissent anodins, mais dont je perçois tout le sens paternel.

– Ne rentre pas trop tard, fiston, n'oublie pas que tu travailles demain matin.

Il me fait un clin d'œil à l'insu de ma mère, qui s'est mise à piquer l'aiguille avec ferveur, sans ajouter un mot. Seule la commissure de ses lèvres trahit son mécontentement.

Un ami me conduit en voiture jusqu'au lieu de mon rendez-vous. Il ira ensuite traîner en ville et reviendra me chercher vers 22 heures. Ça nous laissera toute la soirée, à Gaby et à moi, pour discuter tranquillement. Lorsque j'arrive chez Romuald, elle m'attend sur la galerie, assise sur un banc de bois. Elle semble nerveuse. Tiens, elle a changé sa tenue pour une jolie robe beige un peu plus coquette. C'est bon signe !

France dépose un plat de biscuits et du café frais devant nous. Un régal pour un homme qui a le bec sucré ! Pourtant, devant Gaby qui grignote à peine, je décide de faire preuve de retenue. Le couple a la gentillesse de nous laisser discuter seuls, mais je les soupçonne de garder discrètement un œil sur Gaby. Après tout, elle n'a que dix-sept ans.

Gabrielle est une jeune fille très réservée, et je suis moi-même d'une grande timidité. La conversation s'engage d'abord à bâtons rompus, mais nos regards en disent long sur l'attirance que nous ressentons l'un pour l'autre. Puis,

peu à peu, le dialogue devient plus animé. Nous nous racontons nos rêves, et j'avoue que je maquille un peu la vérité, à l'occasion. Par exemple, je lui dis : « L'argent n'est pas une priorité dans ma vie – ce qui est vrai –, même si je suis relativement à l'aise financièrement ! » Une petite touche de vernis ne peut pas nuire...

Gaby est d'une grande candeur. Elle croit qu'elle est entourée de bonté, que rien d'autre n'existe. Elle ne pourrait imaginer qu'un être humain puisse faire du mal à son prochain.

Je suis plus que jamais déterminé à la revoir. Il est donc décidé que, quatre jours plus tard, c'est-à-dire le samedi suivant, j'irai rencontrer sa famille à Saint-Urbain. Ça me donne quatre longues journées pour me préparer... et organiser le mariage ! Déjà, quelques heures seulement après notre première rencontre, je désire ardemment l'épouser. Il ne me reste plus qu'à faire accepter cette idée à sa mère. Et c'est loin d'être gagné !

Le samedi suivant, après un trajet de plus de deux heures sur une route cahoteuse, l'autobus me dépose finalement chez ma dulcinée.

Je suis accueilli par sa mère, ses trois sœurs et un de ses frères. Elle est bien entourée, que je me le tienne pour dit !

Le voyage m'a éreinté. Le vrombissement du moteur de l'autobus me résonne encore dans les oreilles, et quelques sarcasmes de mes compagnons de travail me reviennent en mémoire.

– Alors, tu vas déménager à Saint-Urbain ?

Je ne sais pas encore qui va déménager mais, chose certaine, il va falloir en effet régler ce problème de distance au plus tôt ! Une autre bonne raison pour nous marier rapidement ! Je n'y vois que des avantages. Mais la mère de Gaby, elle, voit les choses d'un autre œil.

– Ma fille n'est pas prête pour le mariage. Elle n'a même jamais rencontré d'hommes avant vous.

– Je sais bien que le mariage n'est pas accompagné d'un mode d'emploi, mais nos parents seront là pour nous guider, madame.

Il est essentiel que je fasse bonne impression sur sa mère. Je pèse chacun de mes mots, je soigne ma démarche,

je fais étalage de toutes les bonnes manières qui m'ont été enseignées par ma mère. Gaby m'avait appris que sa mère était professeure de piano, et je lui avais répliqué que je ferais preuve de doigté!

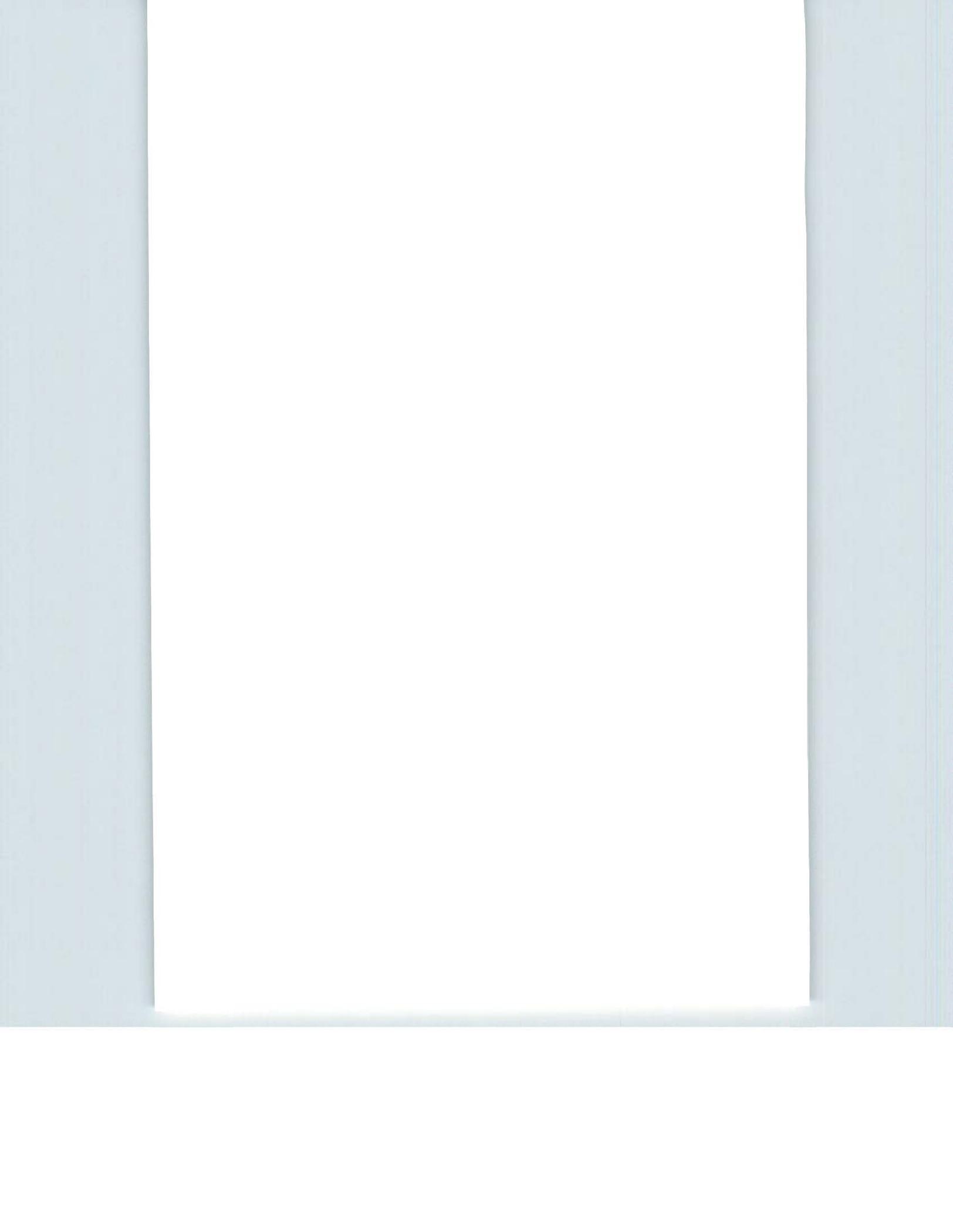
Justement, un vieux piano orne la pièce principale, mais il n'est presque plus utilisé depuis quelques années, en raison du décès subit, deux ans plus tôt, du père de Gaby. On m'apprend que c'était un homme très sévère qui ne badinait pas avec les histoires de cœur de ses filles. Les prétendants de celle-ci devaient être irréprochables. Je suis persuadé qu'il aurait rejeté du revers de la main ma proposition trop hâtive. En un sens, son absence me rendra peut-être la tâche plus facile...

Nous passons à table. J'ai gardé en mémoire ce premier repas : ragoût de boulettes et saucisses, beignets et confiture. Je me dis que si Gaby cuisine comme sa mère, je serai un homme comblé!

– Écoutez, jeune homme, fréquentez-vous d'abord durant une période raisonnable, disons deux ans. Ensuite, on verra. Je ne doute pas de vos qualités, mais ces choses-là ne se font pas à la légère.

Néanmoins, un an plus tard, après seulement une dizaine de rencontres, nous échangeons nos alliances au son des cloches de l'église de Saint-Urbain. Il y a un dieu pour les amoureux impatients : la sœur de Gaby, Gaétane, épousait son Roméo, et nous avons convaincu la famille qu'il fallait profiter de l'occasion pour faire d'une pierre deux coups ! Ce fut donc un mariage double, ce qui était courant à l'époque.

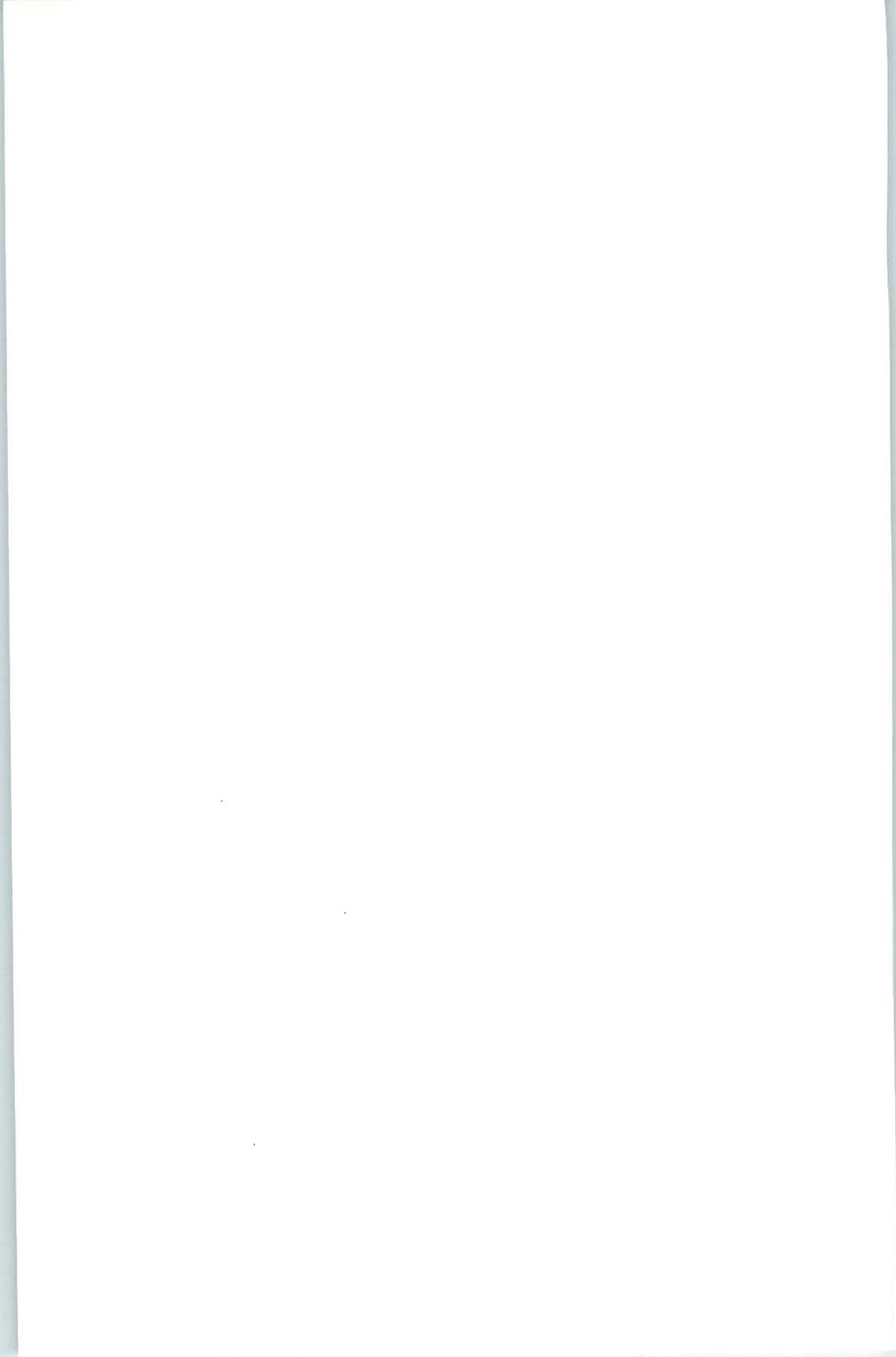
Sous les airs d'adultes matures et responsables que nous tentions tant bien que mal de nous donner, nous n'étions en vérité que deux gamins inexpérimentés, mariés pour le meilleur et pour le pire...



---

*Le buveur occasionnel ne se cache pas  
pour boire. Il ne songe même pas à le faire.  
Seul l'alcoolique éprouve le besoin  
de se cacher de lui-même.*

---



### 3

## UNE BIÈRE DE TROP

C'est une journée semblable aux autres. Comme d'habitude, les soixante bûcherons se réveillent à l'heure des poules. Nous venons de passer une autre nuit dans l'immense dortoir du camp, sur nos matelas de sapinage, bien emmitouflés dans d'épaisses couvertures de laine. À la seule idée de poser le pied sur le sol glacé, mon sang se fige. Les conditions sont difficiles, mais le moral est bon, et les blagues fusent dès le réveil.

– Tu ronfles comme une locomotive. T'as songé à te faire poser un silencieux?

Plusieurs aimeraient prolonger ce moment, mais lentement le bruit s'amplifie. Les quintes de toux trahissent les fumeurs les plus incorrigibles. D'ailleurs, nous le sommes presque tous, comme en témoignent les cendriers cloués au mur à côté de chacune des couchettes. Les lits de bois craquent sous les mouvements des colosses qui les abandonnent à regret. Les voix s'élèvent en une douce cacophonie : certains grommellent encore, alors que d'autres ont déjà commencé à rire de bon cœur.

Une trentaine de lits superposés, confectionnés à la main, composent l'ameublement de la pièce, par ailleurs immense, qui sert aussi de salle de séjour. C'est dans cette pièce que, le soir venu, nous nous rassemblons autour du violoneux ou des accordéonistes qui viennent, à l'occasion, briser notre isolement. Moi, je ne joue d'aucun instrument, mais je chante à pleins poumons chaque fois que j'ai la chance d'être accompagné par un musicien.

Si on exclut le légendaire appétit vorace des bûcherons, rien de ce qu'on raconte sur eux ne correspond à la réalité.

Oh! c'étaient bien de solides gaillards; certains pouvaient même couper un arbre de taille moyenne en quelques secondes! Mais la plupart, relativement jeunes, n'étaient ni plus ni moins que des enfants dans des corps d'hommes, et cette joyeuse bande s'amusait à faire les quatre cents coups. Les conversations tournaient souvent autour d'histoires de cour d'école ou d'autorité parentale.

Il n'était pas rare non plus que leur sac à dos fût rempli par leur mère, qui avait pris grand soin d'y inclure des aspirines, des pansements, de l'alcool à friction, sans oublier le fameux sirop Buckley's. Lorsqu'un travailleur se blessait, il y avait toujours un de ses confrères prêt à lui prodiguer les premiers soins, imitant simplement les gestes appris de sa mère, utilisant des remèdes connus de sa famille depuis plusieurs générations.

Loin d'être rustres, ces fiers-à-bras faisaient preuve de beaucoup de courtoisie. Lorsqu'une femme visitait nos installations, elle était traitée avec respect. Jamais je n'ai entendu un homme siffler une dame. Et puis, les bûcherons avaient le sens du partage. Aucun d'entre eux n'aurait laissé un de ses confrères manquer de quoi que ce soit: les cigarettes et les friandises étaient généreusement partagées. Ces hommes se souciaient du bien-être de ceux qui les entouraient.

Les bûcherons avaient l'habitude de prier tous les soirs. Je me rappelle certaines discussions de dortoir à ce propos.

– Les gars, on dit un chapelet?

– Oh! non, c'est ben trop long! Il est tard. Pourquoi pas une dizaine, à la place?

– On va se contenter de la *Prière avant de mourir pour la nuit*. On récitera un chapelet demain.

Non, ces hommes n'avaient pas honte de prier! Ils ne possédaient pas non plus cet humour grivois qu'on leur attribue souvent, à tort.

Ce matin-là, donc, l'odeur du déjeuner se mêle à celle du bois fraîchement coupé. On peut deviner que le menu se composera de fèves au lard, de pain de ménage, d'œufs, de tranches de lard et de café frais. À l'époque, les céréales n'ont pas vraiment la cote... Je ne le sais pas encore, mais ce déjeuner sera malheureusement le dernier que je consommerai dans l'insouciance. Moins de vingt-quatre heures plus tard, ma vie aura basculé.

Nous quittons le camp vers 7 heures et nous commençons notre journée de travail. Je ne peux prétendre être un bon bûcheron. Je n'aime pas abattre des arbres, moi qui suis un amateur de la nature et un ardent défenseur de la forêt. Je ne possède pas non plus la carrure de la plupart de mes compagnons. C'est sans doute la raison pour laquelle on m'affecte plus souvent aux tâches culinaires. À vrai dire, le rôle de cuisinier me convient nettement mieux que celui de bûcheron. Mais, ce jour-là, je pars moi aussi en forêt.

C'est la routine. Travail, pause à 10 heures, repas du midi. En après-midi, il commence à neiger. Les flocons tombent de plus en plus dru. Je suis trempé jusqu'aux os à mon retour au camp. Fidèles à leur habitude, les écureuils se sont faufilés dans la salle durant notre absence. Ils se sont fait la dent sur les arachides que je laisse chaque jour, dans une petite cachette, à leur intention. Un camp de bûcherons attire inévitablement une foule de petits animaux. J'en suis ravi. Je peux admirer les plus magnifiques oiseaux ainsi que des marmottes et des ratons laveurs. Et je garde secrète l'arrivée clandestine d'une famille de mouffettes sous le plancher du dortoir...

Ce soir-là, les patrons sont absents, ils sont partis en ville chercher nos chèques. Les jours de paie, ils ne reviennent jamais dormir au camp, préférant passer la nuit en compagnie de leur épouse. On ne peut les en blâmer! Déjà marié à l'époque, je rêve aussi de dormir bien au chaud, blotti contre le corps de ma femme.

L'alcool n'est pas toléré sur les lieux. Mais quand le chat est parti, les souris dansent... Le grand André, flanqué de son acolyte, Fernand, décide d'aller à Bagotville pour se procurer de la bière, histoire de s'amuser un peu. André, avec sa haute stature et ses cheveux roux, avait une voix assez forte pour couvrir celle de tous les autres. C'était un joyeux luron qui savait apprécier la bonne chère et la douceur d'une femme. Intelligent et inventif, avec l'aide de Fernand, il avait construit un avion miniature propulsé par les moteurs de deux scies mécaniques. Tout un exploit pour l'époque! C'était un leader fort apprécié de ses camarades de travail.

Ces deux comparses aimaient la vie et savaient ajouter un brin de fantaisie pour pimenter l'ordinaire. C'est donc avec une bonne réserve de houblon que nous les voyons revenir

au camp, leur seul défi ce soir-là étant de faire passer un bon moment à la bande de gaillards que nous sommes. Facile d'imaginer l'ambiance qui régnait alors au camp!

On m'offre une bière. Je refuse, je n'en bois jamais. On insiste: «Il n'y a pas de mal à cela!» Malgré un vague sentiment de culpabilité, je finis par accepter une bouteille. Il peut paraître insensé de ressentir de la culpabilité pour une simple bouteille de bière. C'est que, malgré mes vingt-cinq ans, je n'ai encore jamais goûté à l'alcool, mais j'ai entendu moult sermons sur la tempérance.

Ce qui explique qu'en buvant ma première bière, je ne peux m'empêcher de penser au péché d'ivrognerie si souvent dénoncé dans ma communauté paroissiale. J'avais, par ailleurs, déjà fréquenté des groupes charismatiques où on accueillait des alcooliques, qu'on appelait plutôt, à l'époque, des ivrognes. Tous les beaux discours me reviennent en tête, y compris la célèbre phrase: «La boisson rend l'homme semblable à la bête.» Et les mots dansent devant mes yeux: ivrognerie... ivrogne... péché maudit... À cette époque, l'alcoolisme n'était pas une maladie, c'était un vice!

Comme mon organisme n'est pas habitué à l'alcool, je ressens très vite l'effet euphorisant de la bière. Je ne réalise pas encore qu'un cycle infernal vient d'être enclenché et que, désormais, mon existence ne sera plus jamais la même. Mais voici de nouveau ce vague sentiment de culpabilité. Comme c'est désagréable! Après une deuxième bouteille, peut-être qu'il disparaîtra...

J'ai donc une deuxième bière entre les mains. Je pense à ma mère, tellement fière d'avoir élevé un fils sans tare. Est-ce que je ne serais plus digne de sa confiance? Elle a éduqué neuf filles et six garçons. À titre de sage-femme, elle a mis au monde deux cents nouveau-nés qui ont tous survécu. Elle ne mérite certes pas une telle trahison de la part de son fils!

Bah! Pense à autre chose!

Ma tête est légère, je suis détendu, c'est tellement agréable. Moi, le garçon «sans vice», je savoure les plaisirs d'un état second. C'est tout à coup devenu plus facile de parler, de socialiser. Les mots coulent plus aisément. Je suis calme, décontracté.

Ce bien-être tend toutefois à s'amenuiser chaque fois que je sens poindre la culpabilité et son lot d'accusations implacables, cette petite voix qui me harcèle : « C'est mal, tu agis mal, tu ne devrais pas ! » Cette foutue voix pourrait mettre un terme à l'euphorie qui m'enveloppe. Je la condamne au silence.

– André, une autre bière, s'il te plaît !

Une troisième bouteille. Je souris en pensant que, le jour de mon mariage, j'ai exigé du célébrant qu'il remplace le vin par du jus de pomme dans la coupe nuptiale. Mais l'image de celle qui a partagé cette coupe avec moi s'impose, et mon sourire s'efface...

Je dois me changer les idées. Mes sens s'aiguisent. J'ai le verbe facile. Je me surprends même à faire rire mes compagnons. Je conçois leurs rires comme une approbation ; c'est une voie tellement plus facile à suivre ! Je me convaincs que l'alcool m'apporte quelque chose de positif : c'est excellent pour mes relations sociales. Pourtant, Gaby est encore trop présente dans mes pensées. Vite, il faut la faire déguerpir : je décapsule une quatrième bouteille.

À ce stade, tout est permis. Je franchis les frontières sans passeport. Dans ma tête, mes plus beaux rêves prennent forme : exploiter une ferme de conifères où plein de petits animaux trouveraient refuge, prendre soin d'animaux domestiques... Je rêve. Je continue de faire des blagues, et on en rit. Mes inhibitions tombent une à une. Je deviens un autre homme, plus populaire, moins tendu. Je peux faire la fête comme tout le monde. Je m'exprime. J'ai trouvé le bonheur !

On naît alcoolique, mais on l'ignore jusqu'à ce que l'on consomme. Jusque-là, j'étais donc un alcoolique latent. J'étais un homme angoissé, plutôt renfermé. Mes craintes, mes faiblesses, mes peurs, mes angoisses, je sentais que, si je découvrais un moyen de les oublier, j'en deviendrais esclave. Et la cinquième bière m'a fait basculer dans l'oubli.

Au petit matin, je suis malade. Le béret rouge posé de travers sur une tignasse en bataille, je subis les assauts de mon estomac, les fameux haut-le-cœur du lendemain de la veille qui n'auront désormais plus de secret pour moi. Mes camarades rigolent.

– Alors, tu veux encore un peu de bière ?

Le remords m'assaille au point de m'étouffer. Mais qu'est-ce que j'ai fait? Personne autour de moi ne réalise l'horreur de ma découverte.

Je sais que dorénavant, peu importe ce qui peut m'arriver, je possède le moyen magique de m'en libérer. Mais, pour ce faire, je devrai me cacher, surtout face à celle que, étant sobre, j'ai épousée quelques années auparavant.

Je venais de quitter la première station de mon chemin de croix.

---

*J'ai fui ma vie, elle m'a rattrapé.  
J'ai cherché l'oubli, j'ai trouvé le mépris.*

---



## 4

# LA POULE AUX ŒUFS D'OR

– Jean-Roch, as-tu compris ce que je viens de te dire ?

La voix de Gaby reste douce, malgré l'indifférence que je manifeste à son endroit depuis quelques mois. Depuis notre mariage, déjà deux enfants ont vu le jour. Je devrais m'en réjouir, car je les aime du fond de mon cœur, mais je suis trop absorbé par le fond... de la bouteille. Déjà, ma vie conjugale est devenue une vie de famille, et l'alcool me fait croire que je peux devenir tout ce que je désire. Mais je ne suis certes pas le père que je devrais être.

Bon Dieu, qu'est-ce qu'elle veut ? Qu'est-ce qu'elle vient de me dire ? Et les deux bébés qui pleurent à fendre l'âme ! Surtout, ne pas m'approcher d'elle ; elle pourrait sentir mon haleine. Je pourrais prendre un enfant dans mes bras, mais si Gaby en profitait pour une accolade à trois ? Non, c'est trop risqué. Mieux vaut, encore une fois, garder mes distances.

Ma main cherche nerveusement dans une poche, puis dans l'autre, alors que mon visage affiche un calme stoïque. Où sont donc ces bonbons à la menthe dont je me gave constamment pour me rafraîchir l'haleine ? Il va falloir que je pense à faire un saut à l'épicerie pour en faire provision la prochaine fois que j'irai à la Commission des liqueurs.

Même quand je n'ai pas encore consommé, j'hésite souvent à prendre mon épouse dans mes bras. Et si, au moment de l'étreinte, elle remarquait la présence de cette petite bouteille de verre que je cache si soigneusement dans la poche gauche de ma chemise ? Quel drôle de flacon, d'ailleurs ! Un banal contenant à trois sous, d'une forme étrange : une petite bouteille de verre en forme de cravate, fermée par un bouchon

de plastique éculé, mais ô combien pratique! Le contenant idéal pour s'envoyer un petit coup derrière la cravate...

Je mène une double vie, une vie de secrets, de cachotteries et de mystères. Masquer la réalité devient un combat de tous les instants. Nous sommes invités au mariage d'un couple d'amis le mois prochain. Ça me fournira l'occasion de peaufiner mon personnage. Je refuserai le verre qu'on m'offrira en disant :

– Non, merci, je ne bois jamais d'alcool.

Et Gaby pourra confirmer que, effectivement, son Jean-Roch et l'alcool ne font pas bon ménage, tout en se réservant de commentaires au sujet du nôtre, de notre ménage, qui bat de l'aile. Elle n'en est pas encore consciente. Elle n'a que vingt et un ans. Comment pourrait-elle imaginer que j'ai tant de choses à cacher? Comment pourrait-elle savoir que les hommes n'agissent pas tous comme moi quand ils ont la responsabilité d'une famille? Après tout, c'est bien connu, un homme doit fournir aux siens le pain quotidien et contrôler ses émotions. Comment pourrait-elle évaluer la grandeur de mon amour, moi qui ignore encore la véritable définition de l'amour?

Comme plusieurs femmes de cette époque, elle croit qu'un époux manifeste sa passion en faisant de son épouse une mère. Et heureusement, souvent, le soir venu, les effluves de l'alcool ont eu le temps de disparaître. Alors, je peux m'approcher d'elle sans craindre qu'elle découvre le pot aux roses. C'est le seul moment de la journée où je me sens vraiment authentique.

Elle me regarde sans malice; elle n'en a aucune.

– Jean-Roch, as-tu compris ce que je viens de dire?

– Ben oui, ben oui.

« Éloigne-toi, Jean-Roch. Assure-toi que ton visage n'est pas tourné vers elle quand tu lui parles. » Je lui souris et, rassurée, elle retourne à ses corvées. Pour elle, la vérité se résume à ce qu'on dit. Elle vit dans la lumière et la vérité; elle ne peut même pas concevoir que l'obscurité et le mensonge existent.

Deux traits de caractère dominant chez elle: sa bonté, qui lui donne la force d'aimer sans condition, de pardonner et de supporter les moments difficiles, et la candeur qui la pousse à croire que tout le monde est comme elle.

– Gaby, je vais faire un tour au poulailler.

Pas de problème, elle reconnaît là mon désir d'offrir aux miens de bons œufs frais ainsi que la manifestation de mon

amour des animaux. Elle connaît ma passion pour la nature depuis le début de notre relation, mais, désormais, cette passion est devenue un prétexte.

La plupart du temps, je rapporte tout de même à la maison un panier bien garni. Nous avons une trentaine de poules pondeuses, et la récolte est généralement bonne. Je me hâte donc de ramasser tous les œufs cachés sous les vingt-neuf premières poules, mais la trentième garde un trésor dans son nid. Chaque fois que je m'en approche, l'extrait d'une chanson folklorique me revient en tête: « C'est la poulette grise, qui a pondu dans l'église... » Mais il serait plus juste de chanter: « C'est la poulette qui me grise... »

Je glisse les doigts sous ses plumes.

– Merci pour les œufs mais, maintenant, donne-moi le vrai cadeau.

Ma main farfouille et plonge dans le nid de paille. Enfin! Voilà ma bouteille!

– Ô, toi, ma poule aux œufs d'or!

J'ai d'abord consommé de façon relativement modérée, puis de plus en plus, puis à outrance; mais avant que je me mette à consommer ouvertement, ma famille a toujours ignoré mon alcoolisme.

Ma quête quotidienne d'alcool a occupé une grande partie de mon temps, obscurci mes pensées et annihilé mon jugement.

Un père sobre n'aurait pas accepté aveuglément de confier à des étrangers la destinée de ses enfants. Un père sobre aurait pu dénoncer certains abus sans qu'on le ridiculise en mettant ses « élucubrations » sur le compte d'un délire éthylique. Finalement, un père sobre n'aurait pas cédé aux pressions d'un étranger et quitté sa famille. Au contraire, il aurait commandé le respect des siens en chassant l'intrus, et il n'aurait pas vécu avec le remords.

Mon alcoolisme m'a conduit à poser des gestes que je regretterai toute ma vie. Certaines personnes ont brisé ma famille, mais je leur ai bien involontairement facilité les choses. D'abord, je n'ai pas su exprimer mon amour à mes proches. Je leur ai menti effrontément et je leur ai causé, par mon comportement, de trop nombreuses blessures au fil des ans.

Ce n'était pas prémédité et certes pas souhaité, mais ce sont des faits, et je dois les accepter comme tels. L'étape la plus difficile dans ma démarche de guérison fut d'admettre que j'avais fait souffrir les personnes que j'aimais le plus au monde.

On ne peut changer le passé, on ne peut que le regretter. À tous ceux que j'ai blessés, je demande pardon. Mais ce pardon que j'implore, je me l'accorde aujourd'hui, enfin !

L'alcoolisme est un profond mal de l'âme pour lequel aucun scientifique n'a encore trouvé de remède. C'est la seule maladie dont le cours ne peut être changé que par la personne qui en est atteinte. Mais cette possibilité de guérison ne peut en aucun cas être réduite à une simple affaire de bonne volonté. Il faut accepter de se regarder en face et être honnête envers soi-même. Et, pour cela, il faut du temps, de la patience... et de l'aide.

Aujourd'hui, dans un souci d'intégrité, j'avouerai des choses que peut-être certains de mes enfants ignorent. Dans la vie d'un alcoolique, la vérité, c'est-à-dire le côté lumineux, c'est sa famille. Or, comme il vit dans le mensonge, dans l'obscurité, il s'éloignera d'elle. Il vivra alors dans un monde tout à l'opposé de celui où évoluent les siens, un univers qu'il partagera avec ses « amis » de bar, dont on connaît la valeur...

Tellement d'eau a coulé sous les ponts. La poule... la poulette grise... ma poule aux œufs d'or, qui symbolisait la maîtresse idéale : celle qui cache ma bouteille, qui ne me reproche pas mon ivrognerie et qui, non seulement me laisse vivre tranquillement dans le mensonge, mais devient la complice de mes cachotteries.

Je confesserai que, au-delà du symbole, il y eut bien, aussi, quelques êtres de chair et d'os dont le rôle était, bien à leur insu, d'effacer de mon esprit le visage de Gaby dans mes moments de détresse, quand je n'avais pas le courage de lui faire face et d'implorer son aide.

Je croyais avoir trouvé la poule aux œufs d'or, mais j'ai laissé le véritable trésor me glisser entre les doigts.

Même après toutes ces années, j'ai bien peur de décevoir encore quelques membres de ma famille qui ignoraient certains de mes écarts de conduite. Pardonnez-moi... encore.

---

*L'ivresse est la mère de la souffrance.*

---



## 5

# DOUCE GABY

Un coup de sonnette vient troubler ma tranquillité. Je ne souhaite pourtant recevoir personne. En plus, le visiteur est un ami... ce qui, à l'époque, signifie un autre buveur. Je ne peux m'empêcher de penser que sa visite dissimule quelque désir caché, comme celui de partager une bonne bouteille avec moi. Ce petit stratagème est bien connu : plus assez d'argent pour picoler ? Allons donc boire un coup chez un copain !

Je le laisse entrer, mais on n'apprend pas à un vieux singe à faire des grimaces.

– Tiens, salut, mon vieil ami ! Mais entre, je t'en prie. Tu veux boire quelque chose ? Malheureusement, nous devons nous contenter d'un café parce que, figure-toi, que je n'ai plus une seule goutte d'alcool en ce moment.

Voilà qui lui fera sans doute écourter sa visite en prétextant un quelconque devoir à remplir. Fier de ma répartie, je suis convaincu de me débarrasser facilement de l'importun personnage. Mais c'est mal connaître Gaby ! La voilà qui s'approche, le sourire aux lèvres.

– Mais voyons, Jean-Roch, il te reste encore une bouteille !

– Mais non, Gaby, je suis certain que non !

– Puisque je te le dis... Elle est en haut, dans la chambre. Attends, je vais aller vous la chercher, ce ne sera pas long.

Dépité, je la regarde grimper les escaliers en vitesse pour aller chercher le précieux liquide, ne soupçonnant pas ma ruse, simplement heureuse de pouvoir rendre service.

Cette anecdote est révélatrice du tempérament de Gaby. C'est une femme foncièrement honnête, à un point tel qu'elle est incapable de tromper. Pour elle, s'amuser à cacher

la vérité est inconcevable. Elle ne ment pas, donc personne ne ment !

Malgré une santé précaire, Gabrielle a affronté la vie avec détermination. Elle a traversé les tempêtes en gardant la tête haute. On aurait dit que rien ne la troublait. Si je me plaignais de notre situation financière difficile, elle me répondait invariablement : « Ne t'en fais pas, les choses finissent toujours par s'arranger. » Ou encore : « On est passés à travers bien des choses, on s'en sortira aussi cette fois. » Et elle avait raison, on parvenait toujours à s'en sortir, mais bien parce qu'elle savait se relever les manches.

À l'instar de la plupart des femmes de sa génération, sa débrouillardise et son gros bon sens lui permettaient de faire beaucoup avec peu. Durant la période où j'ai pratiqué le métier de traiteur, ses conseils m'ont fait épargner beaucoup d'argent. Elle passait les commandes, comparait les prix et n'hésitait pas, à l'occasion, à remplacer certains ingrédients trop chers par d'autres qui l'étaient moins, tout en étant aussi savoureux.

Elle ne me reprochait pas mes écarts de conduite et se débrouillait sans moi.

Les vêtements des enfants étaient déchirés ? Elle leur donnait une nouvelle vie en quelques coups d'aiguille. Elle utilisait son temps et son énergie pour assurer le confort des siens. Le reste n'avait pas d'importance pour elle. Il ne fallait pas lui demander de planter un clou ou de décorer une pièce de la maison, mais on pouvait compter sur elle pour que les enfants, en rentrant de l'école, baignent dans une atmosphère chaleureuse.

De façon générale, elle ne s'en faisait pas avec la vie. Elle vivait au jour le jour, sans demander plus que ce qu'elle recevait. Les seuls moments où je l'ai vue inquiète, c'est lorsque les enfants étaient malades. Si la femme savait affronter la vie sans broncher, la mère était beaucoup plus fragile.

C'était aussi une bonne épouse, même si je n'ai pas su l'apprécier à sa juste valeur. S'il est indéniable que l'alcool est à la base de notre séparation, il faut cependant admettre que la carrière des enfants a aussi contribué à nous éloigner puisque nos points de vue sur ce sujet divergeaient.

Face à la popularité de nos enfants, j'étais angoissé. Je ne savais pas où cela nous mènerait, et ça me faisait terriblement

peur. Gaby, au contraire, voyait l'avenir avec optimisme. Au fil des mois, mon inquiétude s'est transformée en agressivité à l'endroit du public, plus particulièrement envers certains *fans* parfois trop envahissants. Gaby vivait ces situations avec sérénité, considérant ces admirateurs plutôt comme des alliés.

Nous en parlions peu, chacun reprochant silencieusement à l'autre son attitude soit trop désinvolte, soit trop autoritaire. Au gré des ans, nous nous sommes éloignés jusqu'à nous perdre.

Nous avons oublié tout ce qui nous rapprochait autrefois. Nous avons pourtant vécu de si beaux moments tous les deux ! Durant la saison des bleuets, nous partions, le soir, main dans la main, vers les champs, sous prétexte d'aller en cueillir. Une fois à l'abri des regards indiscrets, il nous arrivait d'oublier la raison pour laquelle nous étions là. Et nous revenions à la maison avec une bien maigre cueillette.

Je n'en dévoilerai pas plus sur ces escapades amoureuses... Je préciserai seulement qu'il n'est pas étonnant que mes enfants aient développé un lien si étroit avec la nature. Ce sont des enfants du Saguenay, 100 % bleuets !

Nous avons aussi beaucoup ri. Deux anecdotes me reviennent en mémoire.

Nous étions à la pêche, par une belle soirée étoilée.

– J'ai encore attrapé une truite, lance-t-elle fièrement. Tu devrais venir par ici, y'en a des tas !

– Mais dis donc, tu en as pris combien, au juste ?

– Une bonne trentaine. Et elles sont grosses, en plus. Presque deux pieds chacune !

Je sens bien que quelque chose cloche. La truite ne mord pas si facilement, d'habitude. Et puis, deux pieds chacune, ça ressemble à une histoire de pêche ! Mais Gaby est tellement convaincante et, chaque fois, c'est avec un réel plaisir qu'elle extirpe le monstre des eaux du lac. Chaque prise est ponctuée d'un cri de victoire.

Revenus à la cabane, nous éclairons ses prises.

– Mais qu'est-ce que c'est ça, Jean-Roch ?

Des truites mouchetées, d'accord, mais des truites à moustaches... C'étaient des goujons, ces vieux poissons vidangeurs aux horribles moustaches, qui sont totalement immangeables. Gaby me regarde avec étonnement.

Devant sa stupéfaction, je m'esclaffe. On dirait un enfant à qui l'on vient de révéler que le père Noël n'est nul autre que son oncle Gaston.

À un autre moment, elle a pu prendre sa revanche et rire à mes dépens. La nuit est belle et nous nous promenons dans les bois. Tout à coup, un bruissement assez inquiétant attire notre attention. C'est un animal qui s'est fait prendre au piège dans une cage. Gaby court pour se mettre à l'abri, s'étant tout de suite rendu compte que la prisonnière est une mouffette.

Un homme sensé aurait sans doute abandonné l'animal à son sort, mais j'en étais incapable. Je me refusais à condamner la pauvre bête à une mort aussi cruelle. Je décide de la libérer.

Pour me remercier, la bête ingrate m'asperge copieusement de la tête aux pieds. Gaby avait déjà prévu ce dénouement, mais, tout comme moi, elle croyait que le jus de tomate viendrait à bout de l'odeur. On a appris cette fois-là qu'on ne pouvait pas toujours se fier aux histoires de grands-mères...

Après mon sauvetage « héroïque », je vois Gaby rire aux larmes. Ce qu'elle retient de cette histoire, ce n'est pas l'entêtement de son mari, mais le fait qu'une petite bête a été sauvée. Et, au cours des jours suivants, son nez le lui rappelle chaque fois que je m'approche d'elle.

Le premier baiser que nous avons échangé chez elle fut un autre moment mémorable. J'ignorais que sa mère nous épiait à travers une discrète ouverture, dans la cuisine, qui donnait bien utilement sur le salon. J'ai à peine le temps d'effleurer les lèvres de Gaby que sa mère, affolée, nous somme de cesser immédiatement, que ce n'est pas convenable !

Ce baiser raté a toutefois eu un côté positif : désormais, le poste de guet était découvert !

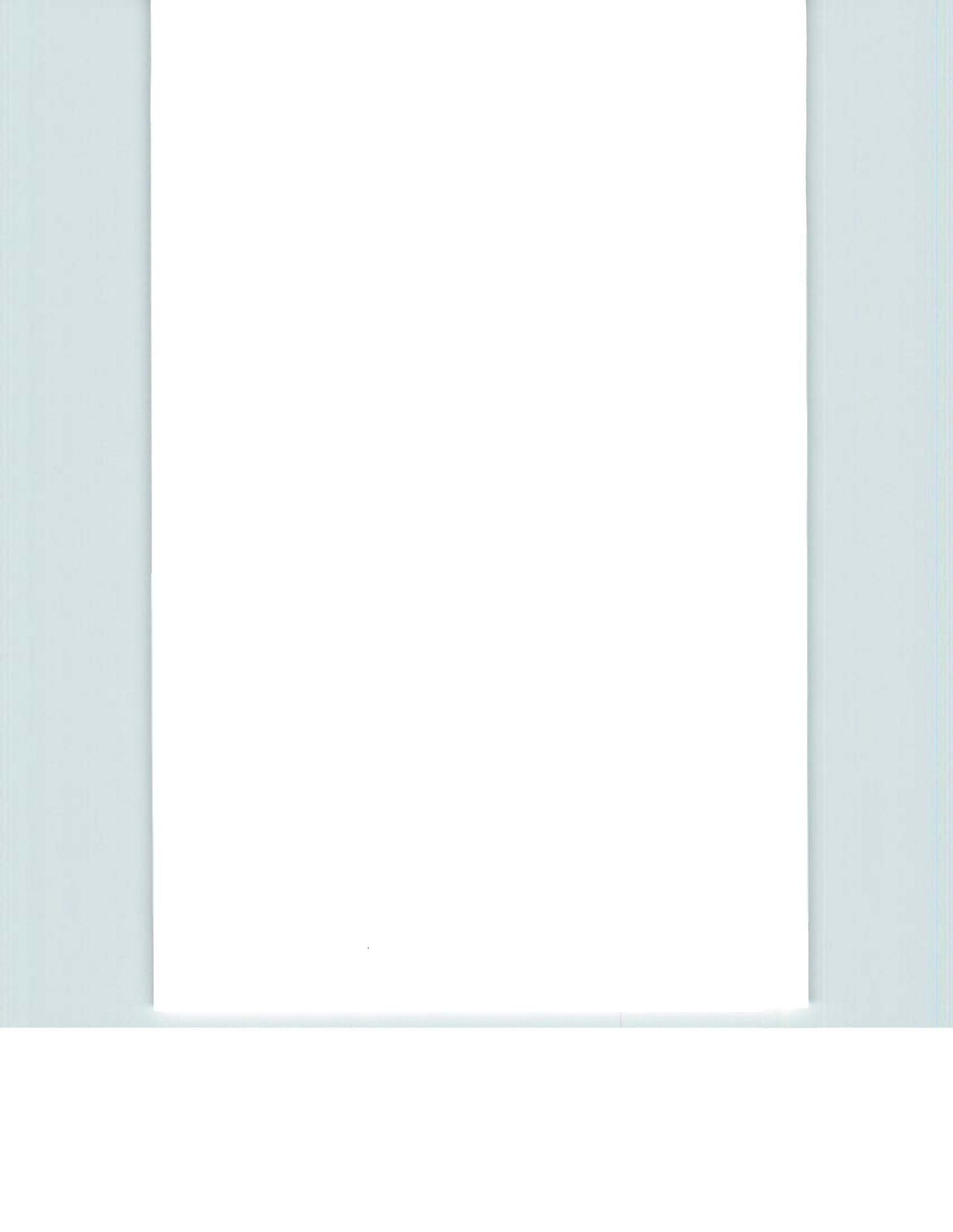
Gaby est une femme d'une grande douceur. Mais la douceur n'exclut pas la force de caractère. Et, surtout, la douceur ne doit en aucun cas être considérée comme une faiblesse, quoi qu'en pensent ceux qui préfèrent voir le monde comme un champ de bataille.

Malheureusement, après mon départ de la maison, Gaby a vécu des années extrêmement difficiles. Elle a souffert d'une profonde dépression en raison d'une maladie, diagnostiquée par la suite, dont elle souffrait depuis de nombreuses années et qui a peu à peu miné sa vitalité, jusqu'à l'épuisement.

En effet, Gaby était atteinte d'une forme de diabète qu'on dit «juvénile», et ce, depuis longtemps. Comme beaucoup de femmes, elle était prompte à consulter un médecin quand ses enfants présentaient des symptômes inquiétants, mais ignorait ses propres malaises en les mettant sur le compte d'une fatigue passagère.

Ainsi, durant les années qui ont suivi la naissance de Nathalie, sa santé s'est grandement détériorée. C'est malheureusement le comportement de la femme malade qui est décrit dans certaines pages du livre *Briser le silence*. De la femme malade... et seule!

Aujourd'hui, je tiens à lui rendre hommage, à la remercier et à souligner tout le respect que je lui porte.



---

*L'innocence est une grâce octroyée  
exclusivement aux âmes pures.*

---



## 6

### UNE FAMILLE DE CHANTEURS

Durant nos premières années de mariage, Gaby et moi avons habité dans la maison de mes parents. Nous avons d'abord cohabité avec eux, puis ils ont emménagé dans un endroit mieux adapté à leurs besoins.

Cette maison était loin d'être confortable. Il n'y avait ni toilettes ni robinets et encore moins l'eau chaude. L'eau était puisée grâce à un système de pompage.

La vie était difficile dans le village de Ferland-et-Boilleau. L'argent ne poussait pas dans les arbres, pourtant nombreux, et les emplois étaient rares. J'avais abandonné le dur métier de bûcheron pour me rapprocher de ma famille, laquelle ne cessait de s'agrandir.

Les richesses environnantes étaient abondantes et, si on savait les exploiter, contribuaient à enrichir nos repas. Je pratiquais la chasse au petit gibier et je possédais quelques chèvres.

– Vos enfants ont un teint de pêche, disaient nos voisins. Ça paraît qu'ils sont gavés de bon lait de chèvre!

Les emplois étaient la plupart du temps saisonniers et peu rémunérateurs. Au cours des quinze années passées au Saguenay avec notre famille, nous avons dû déménager plusieurs fois: de Ferland-et-Boilleau à Chicoutimi, puis à Bagotville, à Grande-Baie, et de nouveau à Ferland-et-Boilleau.

Nous peinions à procurer le nécessaire à nos enfants. Le superflu n'existait pas chez nous, mais nous savions nous en passer. Nos soirées en famille étaient fort agréables grâce, surtout, à la chanson qui a vite pris une place importante dans nos vies.

– On chante *La barbouillette*, papa !

J'avais l'habitude d'asseoir les petits sur mes genoux et, un cahier *La Bonne Chanson* ouvert devant eux, je tournais les pages et chantais, l'une après l'autre, autant de chansons que leur résistance au sommeil leur permettait d'entendre.

Les enfants ont très vite appris à reconnaître, par les illustrations du cahier, les chansons qu'ils préféraient, et dès qu'ils ont été en mesure de tourner les pages, ils ont choisi eux-mêmes ce qu'ils voulaient que j'interprète. Après avoir écouté la chanson deux ou trois fois, ils étaient aptes à la fredonner avec moi.

Ils savaient à peine parler qu'ils chantaient déjà. Si le ton était juste, les paroles, elles, en prenaient pour leur rhume ! À *la volette* devenait *La barbouillette* et, à Noël, le petit renne au nez rouge aurait été bien contrarié de s'entendre baptiser « le p'tit Néron nez rouge » ! Le bon roi Dagobert mettait sa « calotte » à l'envers, et Marianne allait au moulin pour y faire « coudre son bain »...

Gaby et moi avions remarqué que, dès leur plus jeune âge, tous nos enfants possédaient une voix juste et claire. Pour plusieurs d'entre eux, ce talent était accompagné d'autres dons. Nous avons noté très tôt l'aptitude de Lyne, de René, de Régis et d'Alexis à harmoniser, à l'oreille, n'importe quelle mélodie que la famille chantait à plusieurs voix. Un seul cours de guitare a suffi à Régis pour qu'il apprenne, dès l'âge de six ans, à gratter les accords qui enjolivaient désormais nos prestations. La nature avait doté Régis d'une autre habileté : il a composé sa première chanson, *Ma mère est un ange*, à l'âge de neuf ans. Cette chanson a été interprétée plus tard par René. C'est d'ailleurs l'une des pièces qui composent son premier microsillon.

D'une part, j'avais moi-même grandi dans une maison où l'on savait chanter. Mon père m'avait appris les « bonnes » chansons, et c'est avec un plaisir manifeste que je perpétuai cette tradition.

D'autre part, je faisais partie d'une chorale de chants grégoriens. J'y ai appris à lire la musique et à déchiffrer des partitions.

Je remarquais non sans fierté l'immense talent de ma progéniture et je caressais le rêve d'une reconnaissance

publique de ce talent. Tous les membres de ma famille étaient talentueux, et il était clair pour moi que, si nous devions atteindre la célébrité, ce serait en tant que famille. J'imaginai une famille von Trapp québécoise, à la différence que celle-ci se produirait sur scène dans un contexte moins dramatique.

Mes enfants n'ont jamais perdu le goût de chanter. Encore aujourd'hui, dans les réunions familiales, le chant occupe une place de choix. Chaque fois que j'entends la voix chaude de Régis, la voix puissante d'Alexis ou la voix de velours de Lyne, je ressens un pincement au cœur en pensant à l'injustice dont ils ont été victimes.

La notoriété qu'a connue ma famille a été tout autre que celle que j'avais prévue.



---

*Quand les mots ne peuvent être prononcés,  
il ne reste plus qu'à les chanter.*

---



## 7

# LES DEUX ABSENTS

Gaby et moi sommes devenus les fiers parents de neuf beaux enfants, mais deux d'entre eux nous ont quittés, décision arrêtée par une volonté supérieure à la nôtre. Leur passage dans notre vie fut court mais marquant. Nous ne les avons jamais oubliés.

Après la naissance de nos trois premiers enfants, j'ai décroché un emploi au club touristique de la région. Préparer des chaloupes pour la pêche et faire l'entretien des camps ne suffit pas à nourrir cinq personnes, et une quatrième naissance s'annonçait.

La grossesse de Gaby se déroulait bien. Malgré nos moyens limités, nous considérons chaque naissance comme une bénédiction. Le moment venu, l'accouchement s'est déroulé sans problème. Suivant la coutume de l'époque, on a endormi Gaby pendant que je faisais les cent pas dans la salle voisine. On ne s'habitue pas à cette longue attente, même après trois fois!

Le petit Bernard voit donc le jour le 10 juin 1959. C'est un beau garçon, blond et mince.

Dès son arrivée à la maison, il devient le centre d'intérêt de toute la maisonnée. Les enfants se bousculent pour pouvoir le bercer ou lui donner le biberon. Le nouveau venu se taille rapidement une place de choix dans notre petite famille.

Une vingtaine de jours plus tard, en milieu d'après-midi, Bernard commence à geindre. Rien d'alarmant, ça arrive tous les jours à des milliers de bébés: une mauvaise digestion, quelques coliques, un peu de fièvre, une poussée de croissance... Avec le temps, on arrive à deviner la cause

de l'irritabilité d'un nourrisson, mais Bernard n'a que vingt jours, nous ne le connaissons pas encore assez pour décoder ses pleurs.

En soirée, les pleurs s'amplifient et la fièvre monte. Gaby commence à s'inquiéter. Elle décide d'appeler le médecin. En région éloignée, à cette époque, les services médicaux ne sont pas rapidement accessibles, et c'est souvent par téléphone que le médecin pose son diagnostic et donne des conseils. C'est donc à une véritable consultation téléphonique que Gaby se prête ce soir-là.

Le médecin se fait rassurant. Il suggère de bien frictionner le petit avec de l'alcool et de lui administrer un peu d'aspirine, et demande qu'on lui amène l'enfant le lendemain, si la situation ne s'améliore pas. Gaby, pas entièrement rassurée, observe tout de même les indications du médecin, mais elle décide, pour pouvoir mieux le surveiller, de le coucher dans notre lit pour la nuit.

Bernard est agité mais, après un certain temps, il cesse de pleurer, et nous croyons qu'il s'est enfin endormi. Puis, nous nous abandonnons au sommeil.

Ce sont les pleurs de Gaby qui me réveillent quelques heures plus tard. Elle sanglote et je n'arrive pas à comprendre ce qu'elle essaie de me dire.

– Bernard... bébé... mort... Bernard est mort!

Un courant électrique me traverse le corps; je prends le bébé dans mes bras. Partagé entre la rage et l'espoir, je le secoue légèrement pour le réveiller.

– Allons, il dort, il va se réveiller. Attends!

Mais le petit corps reste inerte... et je le serre contre mon cœur.

Je dépose Bernard dans son berceau. Il a les mains bleues, ses doigts sont repliés, et ses yeux, ouverts. Ce regard si fixe, si vide...

– Non, ça ne va pas se passer comme ça!

Je pars en trombe chercher de l'aide chez nos voisins. Je cours à en perdre haleine. Je trébuche plusieurs fois en dévalant la côte. Mon souffle est brûlant. Chaque respiration, de plus en plus forte, équivaut à un déni.

Plus tard, les voisins me ramènent auprès de Gaby et tentent de me convaincre qu'il n'y a plus rien à faire.

Nous apprendrons plus tard que les symptômes que Bernard présentait s'apparentaient à ceux d'une méningite.

Nous l'avons mis en terre le jour même. Il n'y a rien de plus triste qu'un petit cercueil blanc qu'on rapporte de la ville. Je ne savais quoi répondre à Lyne qui, du haut de ses quatre ans, le montrant du doigt, affirmait que son frère n'était pas parti au ciel.

Ce jour-là, fait rarissime, pas un membre de la famille n'a chanté. Gaby et moi avons passé des heures à bercer nos enfants. Ce jour-là, autre fait rarissime, je n'ai pas bu non plus. Ensuite, nous n'avons plus jamais parlé de Bernard. Pourtant, il y aurait eu tant à dire, ce nœud au fond de la gorge contenait tellement de rage et de chagrin.

Je ne peux m'empêcher aujourd'hui d'établir un parallèle entre ce que j'ai ressenti à la mort de Bernard et ce que j'ai éprouvé en apprenant que mon enfant avait été victime d'abus sexuel. D'abord, c'est la culpabilité et le déni. Ensuite, on comprend qu'on ne peut plus rien faire. Il est trop tard. L'enfant a déjà les poings serrés, et les ouvrir de force ne servirait à rien. On veut secouer, faire disparaître ces horreurs, mais c'est trop tard, le mal est fait.

Il ne reste plus qu'à accepter, à constater l'extrême fragilité de l'être qui vient de perdre la vie, ou à qui on en a volé une grande part. On désire le serrer dans ses bras, mais la douleur se vit dans le silence.

Sept ans plus tard, en 1966, nous vivions alors à Grande-Baie, et la famille s'était enrichie de trois fils: Régis et René, qui n'ont que onze mois de différence, et Alexis. Nous avons maintenant six enfants, et Gaby était de nouveau enceinte.

L'année précédente, la mauvaise santé de ma femme nous avait forcés à placer plusieurs de nos enfants à l'orphelinat. Je consacrerai d'ailleurs le prochain chapitre à cette période qui a profondément marqué les miens.

La huitième grossesse de Gaby ne se passait pas comme les autres. Sans doute affaiblie par l'hépatite qu'elle avait combattue l'année précédente, elle n'avait plus l'énergie nécessaire pour venir à bout de ses tâches quotidiennes. Elle souffrait de crampes et perdait régulièrement du sang.

Un homme de ma génération n'a pas l'habitude de parler de ces choses-là. Les femmes ont bien dû en discuter entre elles

depuis que le monde est monde, mais il demeure encore intimidant pour un homme de mon âge d'aborder ce sujet.

Tous ces signaux me portaient à croire que quelque chose ne tournait pas rond. J'avais peur pour elle et pour l'enfant à naître. Elle avait vécu les sept autres grossesses avec une énergie débordante. Pourtant, celle-ci drainait toute sa vitalité.

Les visites régulières du médecin confirmaient mes appréhensions. C'était une grossesse difficile, dite «à risque». Le médecin visitait souvent Gaby, mais parlait peu. Nous échangeons de longs regards qui trahissaient nos craintes. Un jour, profitant de la visite du médecin, j'osai aborder le sujet avec Gaby.

– Tu sais, cet enfant-là semble avoir plus de difficultés que les autres. C'est possible que tu ne te rendes pas à terme. Peut-être qu'il n'est tout simplement pas assez fort.

Gaby a continué à se battre pour que cet enfant vive. Elle a supporté les douleurs, les saignements, l'épuisement, tout en continuant de s'occuper de sa famille du mieux qu'elle le pouvait.

Et pourtant, ni elle ni moi n'avons eu la chance de connaître Mathilde, notre petite fille mort-née. Gaby était encore sous l'effet de l'anesthésie quand le médecin est venu vers moi.

– Alors, docteur ?

Il a enlevé son masque, m'a regardé dans les yeux et s'est contenté de répondre :

– C'était une fille.

J'ai demandé à la voir. Il valait mieux m'en abstenir, m'a-t-il répondu.

Je n'ai pas insisté, incapable d'ajouter quoi que ce soit.

De nouveau, dans l'après-midi de ce même jour, nous conduisions un de nos enfants à son dernier repos. Nous avons marqué l'endroit où reposait ce petit ange avec une croix de bois que j'avais fabriquée de mes propres mains.

Je n'y suis plus retourné. J'ignore si la croix est encore debout ou si la nature a repris ses droits, effaçant à jamais la trace du court passage de Mathilde parmi nous.

Le décès de ma fille est survenu dans des circonstances différentes de celles qui ont entouré la mort de mon fils Bernard. Tout d'abord, puisque nous étions en milieu urbain, ma femme a eu accès à des soins médicaux. De plus, à la mort

de Bernard, l'isolement nous avait réduits au silence, un silence qui, dans notre esprit, avait pour but de protéger nos autres enfants.

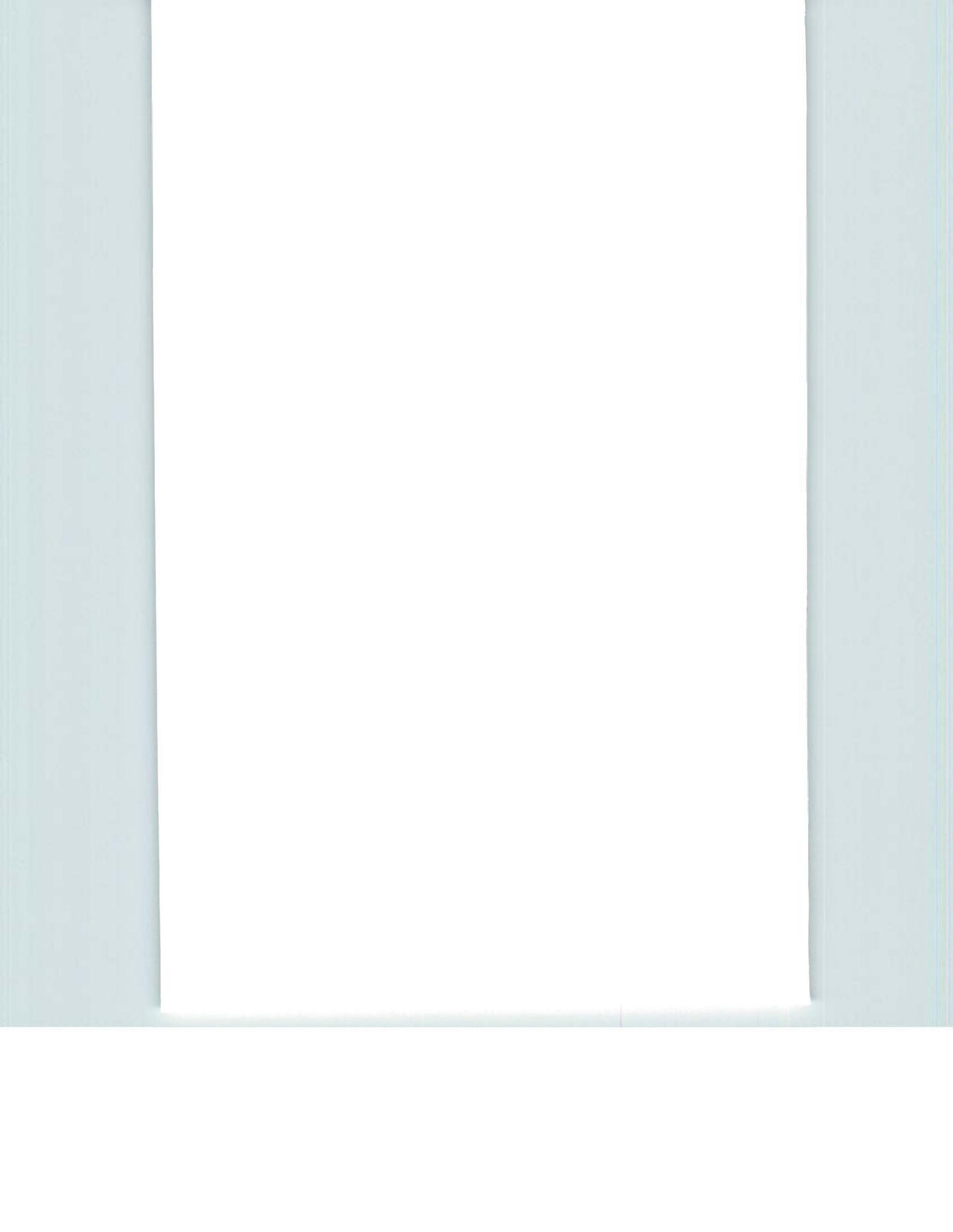
À la mort de Mathilde, nous étions mieux entourés et nous avons pu partager notre chagrin. C'est ce qui explique que, au cours des mois qui ont suivi sa mort, nous avons parlé d'elle régulièrement. Peut-être avions-nous compris que notre premier deuil n'avait pas été vécu de la manière la plus saine? que le silence est un poison qui tue à petit feu?



---

*Morts ici-bas mais vivants dans les cieux,  
posez de temps en temps votre regard  
sur nous et protégez cette famille qui fut la vôtre.  
Vous savez mieux que quiconque  
qu'elle en a besoin plus que jamais.*

---



## 8

# L'ORPHELINAT

L'année 1965 a gravé dans la mémoire de quatre de mes enfants des souvenirs très sombres: c'est l'année où ils ont été confiés à l'orphelinat de Chicoutimi.

L'hiver tirait à sa fin. Un hiver semblable à tous ceux qu'on subissait à cette époque: rude, avec de longues vagues de froid intense, entrecoupées de tempêtes qui laissaient au sol d'énormes quantités de neige s'amoncelant souvent jusqu'aux toits des maisons.

Depuis quelques jours, Gaby montre des signes de fatigue. En soi, ce n'est pas étonnant; s'occuper d'une famille de six enfants représente une lourde tâche, surtout quand le mari tarde souvent à rentrer du travail. Elle a perdu l'appétit, souffre d'étourdissements et n'a plus la force nécessaire pour venir à bout de ses corvées. Les enfants doivent mettre la main à la pâte, et c'est Lyne qui, à dix ans, s'occupe des plus petits et prépare les repas pour la maisonnée.

Un matin, c'est la nausée qui réveille Gaby. Elle souffre de fièvre, de douleurs abdominales, et son teint a pris une couleur jaunâtre. René, maintenant âgé de quatre ans, présente des symptômes similaires.

Le médecin diagnostique une hépatite, et ils sont admis tous les deux à l'hôpital.

À cette époque, j'occupe un emploi de cuisinier à l'hôtel Victoria. Odette, l'aînée, a seulement onze ans, et le cadet, Alexis, est âgé d'à peine un an. Il est donc hors de question que les enfants restent seuls à la maison pendant que je travaille. Nos ressources financières ne nous permettent pas d'engager

une aide domestique pour s'occuper d'eux, et je me tourne vers ma famille et mes voisins pour trouver une solution. Une voisine, amie de la famille, accepte d'accueillir Alexis, et la marraine de René, sa tante Anita, s'engage à prendre soin de lui à sa sortie de l'hôpital.

Pour la garde de mes quatre autres enfants, on me conseille de m'adresser à l'orphelinat de l'Immaculée, à Chicoutimi, où mes enfants seront en sécurité jusqu'à ce que ma femme recouvre la santé. On nous assure que les Petites Franciscaines de Marie, qui dirigent cette institution, prendront soin de nos enfants avec un grand dévouement.

Mes deux filles, Odette et Lyne, ainsi que leurs frères, Martin et Régis, ont entendu des histoires d'horreur à propos de cette maison, et c'est avec des larmes et des supplications qu'ils accueillent la nouvelle.

Je tente de les rassurer, je leur promets que je ne laisserai jamais personne leur faire du mal, et que, de toute façon, ce sera pour une très courte période. En fait, ils y passeront près de huit mois.

– Papa, est-ce que tu viens nous chercher ?

Ça fait déjà plus de trois mois qu'ils sont à l'orphelinat et, quand je vais leur rendre visite, le dimanche, je vois une lueur d'espoir dans leurs yeux.

– Non, pas aujourd'hui, ma Lichon, mais ce sera très bientôt, tu verras !

Ils me regardent en silence. J'ai tellement honte de repartir sans eux que j'ai du mal à les regarder en face. Quand je leur promets de venir les chercher très bientôt, je sens qu'ils devinent que je n'ai pas la moindre idée du moment où ils pourront revenir à la maison. Ils semblent si résignés...

Gabrielle est de retour mais en convalescence. Elle n'a toujours pas recouvré ses forces, elle passe la majeure partie de ses journées au lit. Quant à moi, je bois de plus en plus. Ce que je lis dans le regard de mes enfants m'est insupportable.

– Est-ce que tu as repris tes enfants avec toi, Jean-Roch ?

Je suis attablé au bar, après ma journée de travail, et je bois une bière en compagnie de deux ou trois de mes pairs.

– Non, ma femme n'est pas suffisamment rétablie. Mais, tu sais, mes enfants dorment dans de bons lits, reçoivent une

bonne éducation, et ils mangent à leur faim. Ils ont des amis, les sœurs les traitent avec douceur et bonté.

C'est ainsi que je tente de me convaincre du bien-fondé de ma décision. Je bois pour effacer de mon esprit le souvenir des larmes que je vois parfois couler sur leurs joues quand ils me disent au revoir. Il faut pourtant de plus en plus d'alcool chaque semaine pour venir à bout de ces images. Ils me manquent terriblement, mais je tente de me consoler en me répétant que c'était la meilleure solution, que nous avons agi dans leur intérêt, pour leur sécurité et leur bien-être.

Comment aurais-je réagi si les enfants m'avaient raconté, à ce moment-là, les mauvais traitements dont ils étaient régulièrement témoins, voire victimes à certaines occasions? Dans les années qui ont suivi leur retour à la maison, mes filles ont commencé à en parler ouvertement, comme on verbalise de mauvais souvenirs pour les exorciser.

– Tu sais, papa, il y avait une petite fille qui était battue presque tous les jours. La sœur utilisait une cuillère à pot pour la frapper.

– Oui, et la sœur a un jour frappé Lyne avec cette cuillère, un grand coup derrière la tête!

On devinait, au ton de Lyne et d'Odette, le sentiment de révolte qui les habitait. Les garçons n'aimaient pas qu'on en parle. Martin avait tout juste huit ans, et Régis venait de fêter ses cinq ans quand je les ai conduits là-bas.

J'ai aussi appris que, en dehors de mes visites dominicales, mes quatre enfants n'avaient le droit de se voir qu'une fois par semaine. Le règlement de l'orphelinat était strict: les filles étaient séparées des garçons et ne devaient avoir aucun contact avec eux. Cependant, comme mes filles réclamaient la permission de voir leurs frères, on leur permettait de se réunir pendant une heure le samedi après-midi.

Ils formaient alors un cercle en se tenant par les épaules et ils pleuraient en silence. Pendant cette sombre période, les enfants chanteurs se sont tus. Les sanglots avaient remplacé les chants des jours passés.

Se serait-ce passé autrement si j'avais su que mes enfants étaient maltraités? J'ose croire que oui. Je m'accroche à l'idée que je ne l'aurais pas toléré!

Au cours du quatrième mois, Gaby a commencé à retourner à ses tâches. Après avoir constaté qu'elle arrivait à passer une journée entière debout à s'occuper de la maison et des repas, elle a repris la garde de René. Et, quelques semaines plus tard, Alexis est revenu à la maison.

Puis, nous avons été forcés de déménager à Bagotville. Nous habitions un tout petit appartement, lequel ne comprenait que deux chambres à coucher. Bien sûr, nous nous étions convaincus que ce serait temporaire – une autre situation temporaire – que je décrocherais bientôt un emploi qui nous permettrait de nous installer dans un endroit plus convenable, un logement plus grand, et que nous pourrions enfin réunir notre famille. Mais le nouvel emploi ne se présentait pas, et les mois passaient.

Une nuit, je me réveille en sursaut. Je suis en sueur et mon cœur bat à tout rompre. Une pensée me terrifie: nous ne pourrions plus reprendre les enfants! Ce n'est pas temporaire, mes enfants vont grandir à l'orphelinat. Cette pensée est insoutenable.

Je me lève et je fais les cent pas dans la maison jusqu'au petit matin. Quand Gaby apparaît dans la cuisine, je lui déclare dans un souffle:

– Ma décision est prise. Aujourd'hui, je vais récupérer les enfants.

– Mais, Jean-Roch, où vont-ils dormir? Il n'y a que deux chambres ici. Tu sais, ils sont habitués, maintenant, à dormir dans un bon lit, à prendre leurs repas autour d'une grande table, à avoir des assiettes bien garnies...

– Peu importe! Nous leur offrirons ce que nous avons: notre présence, et beaucoup d'amour. Je veux retrouver ma famille, toute ma famille.

Je trépisais d'impatience. C'était clair dans mon esprit. C'était la bonne décision, c'était la seule bonne décision. Je voulais serrer mes enfants dans mes bras, contempler leurs frimousses tous les matins au lever du lit et tous les soirs en rentrant du travail. Et, dorénavant, je rentrerais du travail plus tôt, il n'y aurait plus de détour par le bar de l'hôtel. Foi de Jean-Roch!

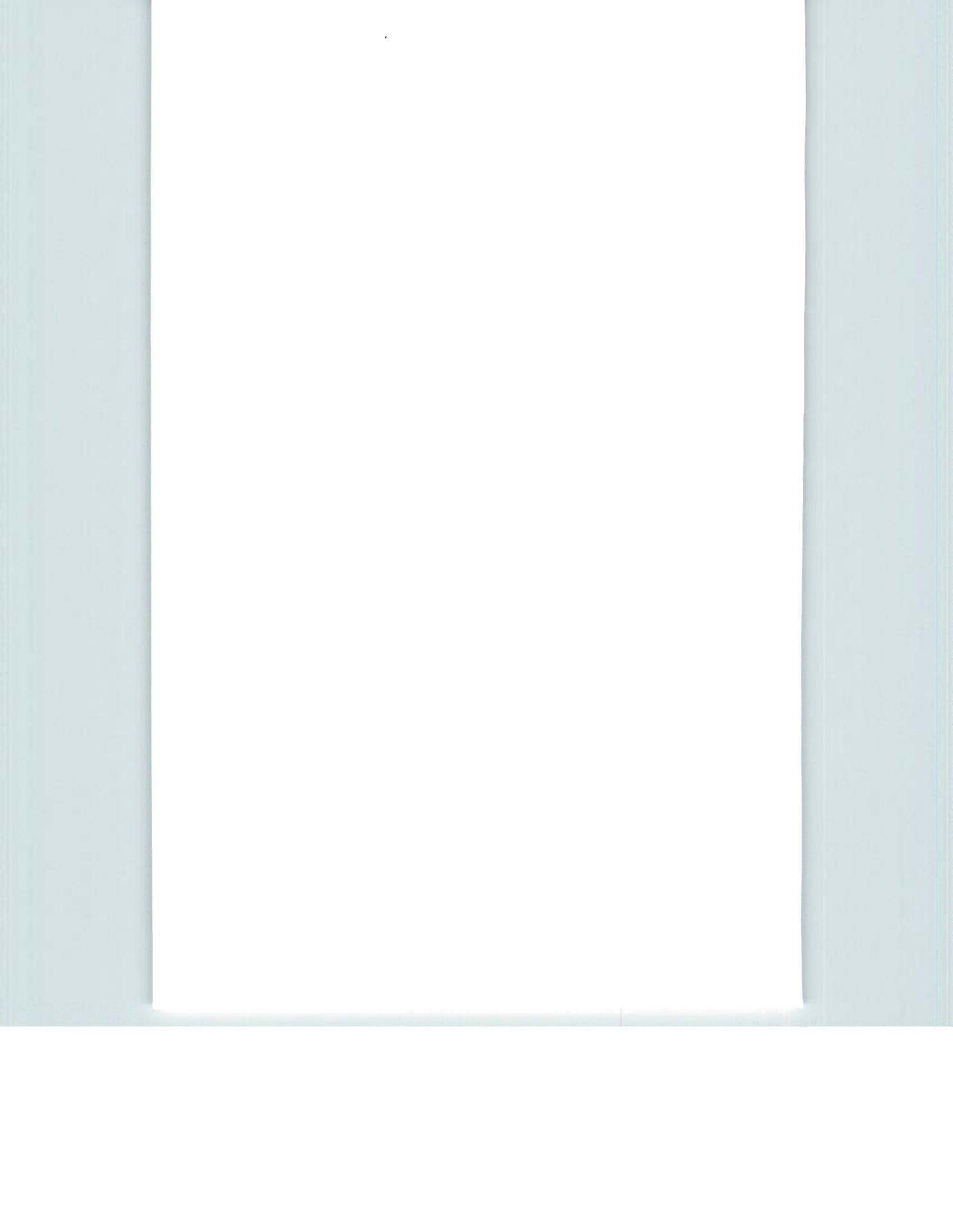
Le soir même, mes enfants ont dormi à la maison. Leurs visages se sont illuminés quand je leur ai annoncé la nouvelle.

– Les enfants, je viens vous chercher. On rentre à la maison!  
– C'est vrai? On ne reviendra plus ici? Jamais?  
– Jamais, mon lapin! Je te l'assure!  
– Papa, l'autre jour, tu nous as dit qu'on avait déménagé.  
Est-ce que j'aurai une belle chambre?

– Tu verras, Lichon. Chez nous, ce n'est pas très grand, mais ce qui est important, c'est que nous soyons ensemble. Et nous ne nous séparerons plus jamais. Je vous en fais la promesse.

La joie fait place à la déception sur le visage de mes filles quand elles constatent qu'elles n'ont pas de chambre. Gaby et moi partageons notre chambre avec le bébé, Alexis; les trois garçons occupent la deuxième chambre. Lyne et Odette doivent se contenter du divan dans le salon.

Au cours des semaines qui ont suivi, j'ai considérablement réduit ma consommation d'alcool et je me suis mis à la recherche d'un appartement mieux adapté aux besoins de ma famille, de toute ma famille. C'est ainsi que, quelques mois plus tard, avec nos six enfants, nous déménageons à Grande-Baie où Odette et Lyne auraient désormais une chambre.



## 9

# L'ACCIDENT

Ma sœur Murielle habitait, avec son mari et sa famille, une grande maison à Saint-Pierre, sur l'île d'Orléans.

Au cours de l'été 1967, elle nous rend visite. En constatant le dénuement dans lequel nous vivons, elle me parle de sa vie sur l'île.

– Tu devrais penser à te rapprocher de nous, Jean-Roch. Tu sais, l'île d'Orléans, c'est un endroit idéal pour élever une famille. Les enfants y sont en sécurité, il y a de grands espaces, et, par-dessus tout, il y a la proximité d'une grande ville où les perspectives d'emploi sont de loin meilleures que celles ici.

Nous en avons discuté pendant quelque temps, mais, bien que l'idée m'ait semblé attrayante, je me voyais difficilement quitter ma région natale.

– Tu as sans doute raison, Murielle, mais ici, c'est chez moi. C'est ici que sont mes racines.

– Je sais bien, mais penses-y tout de même. Et si tu changes d'idée, fais-moi signe, je ferai des démarches pour te dénicher un appartement.

Après le départ de Murielle, l'idée m'a effleuré l'esprit deux ou trois fois, peut-être, puis je n'y ai plus pensé.

L'hiver suivant, par un après-midi absolument glacial, alors que la température atteignait les -20 °C, je marchais sur les rives du lac Ha! Ha! en m'appuyant sur un bâton de bois. C'est une habitude que j'avais gardée du temps où je travaillais en forêt. Les trappeurs et les bûcherons savent que cela peut éviter bien des désagréments, surtout quand on défie quotidiennement la nature.

J'aperçois de petites traces qui partent de la rive et qui se perdent dans la neige recouvrant le lac. Je décide de suivre ces traces. Si j'avais eu la sagesse du renard, j'aurais compris que les bêtes ne s'aventurent pas sur les cours d'eau sans raison. Généralement, elles le font quand un trou dans la glace leur permet de s'abreuver. Évidemment, grâce à leur faible poids, elles peuvent l'atteindre sans danger.

Depuis quelque temps, j'avais repris mes activités de piégeage. Ce jour-là, mon but est de tendre quelques collets et de poser des pièges. J'avance en pensant aux fins de mois serrées et à mes responsabilités familiales de plus en plus lourdes. Et, pour chasser ces tracasseries de mon esprit, je me promets de visiter une des cachettes où je conserve une précieuse bouteille.

Je n'entends pas la glace céder sous mes pas. Au premier mouvement, je suppose simplement qu'il s'agit de neige molle dans laquelle je m'enfonce. Soudainement, tout mon corps plonge dans l'eau glaciale. Le froid pénètre chaque parcelle de mon corps, et j'ai la sensation que des milliers de lames tranchantes me percent la peau. Le poids de mes vêtements contribue à m'attirer vers le fond. Je coule à pic. Je suis probablement à une quinzaine de pieds sous la surface. J'ai la certitude que mes poumons vont éclater d'un moment à l'autre, je manque cruellement d'oxygène.

Miraculeusement, toutefois, je tiens toujours mon bâton à la main. Est-ce la peur qui m'a fait serrer les poings ?

Tout à coup, je sens un arbre sous mes pieds. En forêt, on les appelle les corps morts, ces grands troncs d'arbres secs et déracinés qui gisent au sol comme des cadavres couchés sur le flanc. J'ai pensé que s'il y avait un saint patron pour les bûcherons, nul doute qu'il veillait sur moi. Dès que j'ai senti le tronc sous mes pieds, j'ai poussé avec l'énergie du désespoir et je suis remonté à la surface.

J'ai posé le bâton à l'horizontale au-dessus du trou et j'ai tenté de sortir de l'eau. Le bâton se courbait dangereusement. Je devais sortir à tout prix, sinon je coulerais de nouveau et, cette fois, ce serait la fin.

J'ai réussi à me hisser hors de l'eau et j'ai rampé pendant quelque temps. J'étais frigorifié, j'ai eu beaucoup de mal à me remettre debout. Puis, je suis parvenu à me rendre jusqu'à

la maison. Je souffrais d'hypothermie. Encore une fois, l'accessibilité aux soins médicaux me manqua cruellement.

Ce jour-là, j'ai réalisé à quel point élever une famille en pleine nature comportait des risques.

Et le soir, alors que je tentais tant bien que mal de soigner mes blessures et de retrouver mon calme, j'ai regardé autour de moi et j'ai brutalement pris conscience que, loin de s'améliorer, notre situation se dégradait sans cesse. Nous avions vécu dans le dénuement, puis dans la pauvreté, et les lourds nuages qui planaient sur nos têtes ne semblaient pas vouloir se dissiper.

Puis, une image s'est imposée à moi : l'orphelinat. Non, plus jamais ça ! Les choses doivent changer, un nouveau départ s'impose. Nous partirons, et nous partirons tous ensemble.

Le lendemain, je communiquais avec ma sœur Murielle pour lui demander de se mettre à la recherche d'un appartement sur l'île d'Orléans.



## 10

# DEUX SEMAINES ÉPROUVANTES!

Août 1968. Murielle m'informe qu'elle nous a trouvé un appartement. C'est un six et demie situé à Sainte-Pétronille. Il sera libre d'ici un jour ou deux, et elle a pris toutes les dispositions nécessaires pour notre déménagement. Les enfants ont eu trois jours pour emballer leurs affaires maintenant empilées dans un vieux camion qui suit la voiture dans laquelle nous sommes entassés. Les plus petits ont pris place sur les genoux des plus grands. Le paysage défile au son des conversations animées, pimentées de quelques engueulades :

– Tu l'as dit à personne, mais t'avais un chum là-bas, toi ! Il va falloir que tu t'en fasses un autre.

– C'est sûrement pas ton cas, t'as même pas d'amis !

– Ça suffit, les enfants !

Ces simples mots ramènent généralement le calme, surtout quand c'est le père qui parle. Gaby, dont le gant de velours ne camoufle certes pas une main de fer, arrive difficilement à imposer son autorité à cette bande d'enfants un peu trop dissipés. Elle avait donc trouvé un moyen d'intimidation : « Attends que ton père arrive ! » Cette menace, si elle n'était pas totalement efficace, arrivait tout de même à calmer les esprits pendant un certain temps.

– Qu'est-ce que vous diriez d'un petit tour de chant ?

C'était la façon la plus douce, la plus appréciée et, surtout, la plus efficace de rallier tout le monde et de ramener la bonne humeur. Et puis, le trajet paraît tellement plus court quand on chante. La famille possédait maintenant un vaste répertoire

de chansons qu'elle savait joliment harmoniser, et j'éprouvais un plaisir réel à les entendre.

Après plus de quatre heures de route, nous voilà devant la maison de ma sœur Murielle. Il était entendu que nous passerions chez elle pour prendre la clé de l'appartement. J'avais hâte de voir notre nouveau logis. Murielle m'avait assuré que les six pièces étaient vastes et que l'état des lieux était très convenable. Ayant elle-même douze enfants, elle connaissait très bien les besoins d'une famille comme la nôtre.

Donc, simple formalité, un arrêt de quelques minutes pour embrasser ma sœur et prendre les clés. Mais la vie nous réserve parfois de ces surprises!

– Quoi? Comment ça, le logement n'est pas libre?

– Ne t'en fais pas, petit frère, un léger contretemps. Il sera libre bientôt.

– Ah! bon, tu me rassures! À quelle heure pourrons-nous en prendre possession?

– C'est-à-dire... D'ici deux semaines, environ.

– Deux semaines? Mais où allons-nous loger? Pas question d'aller à l'hôtel, ce serait hors de prix. Sans compter les frais de restauration. Et nos effets personnels? Nous ne pouvons pas les laisser dans le camion pendant deux semaines!

– Tout est arrangé, ne t'en fais pas. Vous resterez avec nous jusqu'à ce que le logement soit libre. Mes enfants ont aménagé leurs chambres pour faire de la place aux tiens. Toi et Gaby pourrez dormir dans la chambre d'amis. Et puis, on va ranger toutes vos choses dans la remise. Tu devrais d'ailleurs commencer à vider le camion. On doit te charger un tarif horaire, non?

Un petit calcul rapide: douze enfants et leurs parents; nos six enfants, Gaby et moi... Vingt-deux personnes sous le même toit, et ce, pendant deux semaines entières!

Ma sœur a tout organisé de A à Z. Au souper, vingt-deux assiettes garnissent une table entourée d'une marmaille affamée. Il ne manque ni de place ni de victuailles. C'est bien connu: quand il y en a pour quatorze, il y en a pour vingt-deux!

Après le souper, mon beau-frère nous amène, Gaby et moi, voir notre futur logis. Le village de Sainte-Pétronille est un véritable paradis. Il a d'ailleurs été reconnu comme l'un des cinquante plus beaux villages du Québec.

Situé dans la partie ouest de l'île d'Orléans, c'est un bout de terre dentelée en raison de ses nombreuses anses et pointes baignées par le majestueux fleuve Saint-Laurent. Son emplacement stratégique fait de lui le plus vieux village de l'île et il regorge d'artefacts amérindiens datant de plus de trois mille ans.

– Ici, me dit mon beau-frère, c'est tricoté serré. Les habitants de l'île sont généreux et solidaires. Si l'un d'entre eux est éprouvé par un incendie, tout le village se rassemble pour une grande corvée de reconstruction. Les gens les plus riches donnent de l'argent au curé de la paroisse et lui demandent de le distribuer aux moins nantis en exigeant de conserver l'anonymat.

Une telle beauté ne peut présager que d'heureux lendemains, et c'est le cœur gonflé d'espoir en un avenir meilleur que nous regagnons la maison de ma sœur.

– Tu verras, me dit-elle, ta famille sera en sécurité ici. Et puis, regarde les enfants, ça leur fait du bien de se retrouver entre cousins.

À vrai dire, je ne craignais nullement pour la sécurité de ma famille, mais, quand je voyais ces dix-huit cousins si heureux de partager leurs jeux pendant deux semaines, c'était plutôt la sécurité de l'entourage qui me préoccupait.

Je n'ai pas eu à attendre longtemps avant que mes craintes ne se confirment. Dès le lendemain, une sortie à la piscine municipale se transforme en cauchemar pour plusieurs villageois. La petite troupe de cousins germains, motivée par l'envie d'ajouter un peu de piquant à cette journée sans histoire, décide de verser dans la piscine une chaudiérée de grenouilles capturées sans grand effort.

Peut-être s'agissait-il d'une expérience scientifique. Savait-on comment les grenouilles réagissaient au chlore? Malheureusement, c'est la réaction des baigneurs qui fut la plus marquée. En effet, c'est une véritable panique qui s'installa et, en moins de deux, les batraciens furent maîtres des lieux. Bien sûr, les responsables de cet exploit se félicitèrent du succès de l'opération.

La nouvelle de « l'attentat à la grenouille » se répandit comme une traînée de poudre. Le monde est petit, comme on dit là-bas, et les nouvelles courent vite.

– Vous autres, attendez que votre père apprenne ça. Vous ne perdez rien pour attendre !

Je n'ai pas le temps de sévir qu'un deuxième coup est mis à exécution, celui-ci aux yeux et à la barbe de tous les parents, lesquels n'y voient que du feu.

Un certain monsieur Côté effectuait des travaux de rénovation dans un immeuble voisin. Pour je ne sais quelle raison, Martin n'appréciait pas l'honnête ouvrier à sa juste valeur. Dès le premier jour, il ressentit une vive antipathie pour lui. C'était un homme au regard autoritaire et à la voix de stentor. Peut-être Martin lui tenait-il rigueur de l'avoir empêché de commettre quelque bêtise ?

Ce jour-là, l'homme s'acquitte d'une tâche assez ingrate : il change le renvoi d'égout des toilettes. Évidemment, il avertit tout le monde de ne pas les utiliser, puisqu'il se trouvera alors en plein cœur de la zone de décharge. Martin prend bonne note de l'avertissement et commence à surveiller avec grand intérêt la progression des travaux.

Dès que l'ouvrier est en position stratégique, Martin s'empresse d'aller frapper à toutes les portes de l'immeuble et annonce aux résidants :

– Monsieur Côté a terminé son travail et il désire maintenant tester les toilettes. Il demande de tirer toutes les chasses d'eau, s'il vous plaît.

Quelques jours plus tard, c'est autour de mon fils Alexis de faire des siennes. Il n'a que quatre ans à l'époque, et, même s'il est espiègle, ce n'est pas un enfant qui, d'ordinaire, s'amuse à créer des ennuis. Mais, ce jour-là, il a sans doute décidé de jouer au chimiste.

Gaby et Murielle entendent soudain une énorme déflagration, puis un nuage de fumée noire envahit le salon.

Alexis n'avait certainement pas planifié seul son méfait. Il avait pu compter sur l'aide de quelques cousins et il avait eu l'embarras du choix. On a retrouvé des bouteilles dont la provenance, encore aujourd'hui, demeure mystérieuse.

Évidemment, le jeunot s'est fait servir du « Attends que ton père arrive ! » En constatant les dégâts, j'ai tenté d'adopter un ton à la hauteur de l'offense, mais je ne pouvais m'empêcher

de ressentir une certaine fierté: Est-ce que mon petit gars s'intéresserait aux sciences? Il a vraiment fait des mélanges chimiques assez puissants pour endommager le plafond? Tout en lui faisant les reproches d'usage, je tentais de contenir mon sourire.

– Bon. Alors, pour ta punition, tu n'auras pas de dessert pendant une semaine.

Le lendemain, quand j'ai vu mon beau-frère, grimpé sur son escabeau, en train de réparer les dégâts, j'ai eu l'impression de lire dans ses pensées: « Deux semaines, bon sang! »



## VERS LA GLOIRE

– Ah! monsieur Simard! Bienvenue à Sainte-Pétronille. On m'a dit que vous étiez installés dans votre logis, maintenant. Vous avez une famille nombreuse, je crois?

Le père Réginald Larose, curé de la paroisse, est un homme d'une fermeté qui frise la rigidité. Pourtant, son implication dans la vie sociale et religieuse de sa paroisse et son sens de la justice font de lui un homme très respecté par ses paroissiens. De plus, il aime tellement les enfants que j'aurais le goût de lui présenter les miens par leurs surnoms.

En effet, chez nous, tous les enfants ont reçu un surnom affectueux. Odette, c'était Perdrix à cause de ses cheveux de la couleur des ailes d'une perdrix et de ses yeux rêveurs. Lyne a été surnommée Lichon, une version québécoise du verbe «lécher», parce qu'elle collait constamment sa petite bouche d'enfant contre notre joue, nous couvrant ainsi d'affection et surtout de baisers humides. Martin, c'était Poney, un animal qui représentait bien son caractère farouche et déterminé. La coiffure d'Alexis donnait souvent l'illusion d'une tonsure; c'est pourquoi on le surnommait frère Tuck. Quant à Régis, on le surnommait Lapin parce qu'il s'amusait à ronger des bouts de bois. Notre seul garçon à la tignasse foncée, René, méritait d'être comparé à un chef d'État tunisien, si bien qu'on l'appelait Bourguiba. Et si Nathalie avait été née, le père Larose l'aurait sans doute, lui aussi, surnommée Palourde, parce qu'elle était une toute petite créature un peu renfermée.

Le prénom de notre fils cadet a toujours été une source de confusion. Lorsqu'il est né, Gaby et moi avons décidé de le prénommer Alexis. Ma mère s'y est farouchement opposée.

C'était le prénom de mon père, un prénom, disait-elle, vieillot et complètement dépassé. Elle aurait préféré un autre prénom. Et dans une maison sous régime matriarcal, quand la mère souhaite, l'entourage obtempère!

Le nom de baptême fut donc Jean-Roger-Alexis. Ma mère l'a, toute sa vie, appelé Jean-Roger. De mon côté, j'optai pour Jean-Alexis, un compromis pour ne pas décevoir ma mère. Gaby, quant à elle, coupa la poire en deux en l'appelant tout simplement Jean.

Aujourd'hui, je me fais plaisir en utilisant le prénom Alexis dans ce livre. La distinction est d'autant plus importante qu'un certain Jen Roger, animateur d'une émission télévisée, a joué un rôle important dans la carrière des enfants.

– Dites-moi, monsieur Simard, avez-vous déjà été engagé dans la vie paroissiale?

– Mais bien sûr, monsieur le curé.

Quelle question pour un homme qui a grandi dans une famille de quinze enfants et qui a reçu une éducation à l'eau bénite! Et n'oublions pas que ma mère avait pour moi de grandes ambitions apostoliques.

– Je pratique le chant grégorien depuis plus de vingt-cinq ans.

– Alors, vous connaissez la musique?

– Seulement la musique vocale, monsieur le curé. Je ne joue d'aucun instrument, je ne me sers que de ma voix. Chez nous, vous savez, quelqu'un qui ne chantait pas était considéré quasiment comme un extraterrestre.

– Que diriez-vous de diriger une chorale d'enfants? C'est précisément ce qui nous manque dans la paroisse.

– Je ne sais pas si c'est une bonne idée. Je n'ai pas toujours la patience, et encore moins le désir de chanter avec des partitions trop restrictives. Alors, diriger une chorale d'enfants... et si on m'impose un orgue, en plus...

J'ai donc obtenu, au début, que les enfants chantent *a capella*. Puis, devant l'insistance des notables de la paroisse, une organiste s'est jointe au groupe, mais c'est elle qui devait s'adapter à notre rythme, et non l'inverse.

Quelques-uns de mes enfants ont participé à cette chorale. Odette, Martin et Alexis ont décliné l'offre; ils ont préféré chanter avec le reste de la famille.

Lyne, René et Régis ont accepté de se joindre à la chorale, qui comptait déjà une vingtaine de jeunes de la paroisse. Les voix de René et de Régis étaient trop claires pour chanter des partitions d'hommes. Cependant, leur talent a rapidement été remarqué, assez pour qu'on leur suggère de tenter leur chance en participant à un concours.

La télévision du début des années soixante-dix exploitait déjà le concept de recherche de talents. L'émission *Les découvertes de Jen Roger* connaissait un vif succès, et notre entourage nous conseillait fortement de convaincre René et Régis d'y participer. Gaby était emballée par ce projet, y voyant une occasion en or de permettre à ses fils de se démarquer grâce à leur talent.

Personnellement, les arts de la scène m'ont toujours attiré, moi qui ai dû me contenter des métiers de bûcheron, de cuisinier et de journalier. Si mes garçons rêvaient d'une carrière artistique, il fallait les aider, leur offrir l'occasion de réaliser ce rêve. Mais j'avais tout de même certaines réticences. C'était un monde bien trop grand pour des enfants, un monde de compétition dans lequel un rêve pouvait facilement se transformer en cauchemar. Et s'ils ne gagnaient pas, leur déception serait vive...

Régis est peu emballé par cette perspective, mais René le souhaite ardemment. Le curé approuve ce projet et les notables de la paroisse nous incitent à aller de l'avant. Tout autour de nous, des Proulx, des Choquette, des Ouellette ou des Côté vantent le talent de René. Toute la population de Sainte-Pétronille est derrière lui. Elle y voit aussi, sans doute, une occasion unique d'attirer l'attention sur son coin de pays, de faire d'une pierre deux coups.

Tous ces encouragements et, surtout, l'enthousiasme de René viennent à bout de mes réserves. Toutefois, je souhaite demeurer dans l'ombre :

– C'est très bien, René, vas-y si tu veux, ta mère t'accompagnera. Quant à moi, je me contenterai de t'aider à répéter pour l'audition. Je t'enseignerai les partitions.

C'est un travail qui me plaît et dans lequel j'excelle. Au fil des ans, j'ai appris à mes enfants pas moins de trois cents airs.

Je reviens à la charge auprès de Régis en lui proposant de participer aussi à l'émission, en duo avec son frère, mais il refuse. René y chantera donc seul.

Le jour venu, René et sa mère se rendent aux studios de Télé 4, rue Myrand, à Sainte-Foy. Régis les accompagne.

Ce soir-là, je ne bois pas. Je suis rivé au petit écran, sans doute aussi nerveux que mon fils. Curieusement, je suis presque seul devant le téléviseur, la plupart de mes enfants considérant qu'il n'y a pas lieu d'interrompre leurs jeux pour l'occasion. Bien sûr, ils s'informeront plus tard des résultats du concours.

René remporte les honneurs de la demi-finale en interprétant la chanson *L'oiseau*, une chanson tirée de la série télévisée française *Sébastien parmi les hommes*, dont j'avais fait venir les partitions d'Europe. Après avoir entendu son interprétation, je n'avais aucun doute sur l'issue du concours, et c'est sans surprise que j'ai appris qu'il avait été retenu pour la finale.

Sans doute grisé par l'atmosphère qui régnait sur le plateau, Régis décide de participer à son tour, et lui aussi est retenu pour la finale.

Quelques jours plus tard, les deux frères devront donc s'affronter. J'ai ressenti une immense fierté en voyant mes deux fils offrir des prestations d'une telle qualité. Évidemment, il ne peut y avoir qu'un seul gagnant, et c'est René qui est couronné.

L'émission est à peine terminée que l'image médiatique de René se développe. Il est invité à l'émission *Madame est servie*, où il sera reçu par Réal Giguère. Cette fois, je décide d'accompagner Gaby et René. Gaby ne cache pas la fierté qu'elle ressent pour son fils. Quant à moi, je m'enfonce dans mon fauteuil et j'observe ce qui se passe autour de nous. Les lumières s'allument et le studio se transforme en une véritable fourmilière au bruit assourdissant. On entend les cris du régisseur, les applaudissements du public et, enfin, la voix chaude de l'animateur. Gaby et moi avons choisi de nous fondre dans la foule de spectateurs en nous installant dans des fauteuils situés à l'arrière de la salle.

J'observe tout, je note les moindres détails. Je remarque que les yeux de Claude Blanchard s'embrument quand René entonne les premières notes. Je perçois l'émotion sur le visage

de la comédienne Rita Bibeau et le ravissement des spectateurs qui m'entourent.

C'est un univers tellement grand, et René est si petit! Je sens la peur m'envahir et de sombres pensées m'habitent sur le chemin du retour.

René a le vent dans les voiles et une lueur de bonheur brille dans ses yeux.

Le lendemain matin, c'est la sonnerie du téléphone qui nous tire du lit. Partout, on réclame René. Le Québec est prêt à faire de René son idole.



---

*On ne peut attacher le vent avec une corde.*

---



## UN CONTRAT AVEC LE DIABLE

Quelle belle journée pour jardiner! Le locataire du rez-de-chaussée admire avec un brin de jalousie mes fleurs et mes légumes. Pourtant, il s'est réservé le meilleur endroit pour aménager son potager. J'ai toujours eu la main verte. Le jardinage, c'est une activité qui me procure des moments de paix, une oasis de sérénité dans le tumulte de ma vie.

– Monsieur Simard?

Je lève la tête pour regarder l'intrus, un peu contrarié d'être ainsi dérangé. Il me tend la main. La mienne est couverte de terre humide. Je la frotte sur mon pantalon et je la lui présente.

– Bonjour. Je suis Patrick Zabé.

Je sursaute. C'est une blague? Un plaisantin s'est attifé de verres fumés qui lui cachent la moitié du visage et...

– Nous nous sommes parlé au téléphone, je vous ai annoncé ma visite.

Je m'en souviens, mais j'avais alors cru à un canular que je me suis hâté d'oublier.

C'est à titre d'impresario que Patrick Zabé vient me rencontrer ce jour-là. Il souhaite non seulement lancer la carrière de René, mais aussi celle de Régis. Je suis conscient que les dernières apparitions télévisées de mes fils sont de nature à inciter quelques requins à venir rôder autour de nous. Je suis donc sur mes gardes, et je ne peux m'empêcher d'afficher un air suspicieux tout au long de notre entretien.

J'ouvre ici une parenthèse pour rétablir la vérité à propos du choix de l'impresario. Tellement de faussetés ont circulé à ce sujet. Par exemple, dans une scène du film *Un enfant comme*

*les autres*, Guy Cloutier « découvre » René au moment où celui-ci chante à son mariage. Ça n'a rien à voir avec la réalité. Guy Cloutier n'a pas découvert René. Seul Jen Roger peut prétendre avoir révélé au public québécois le talent de mon fils.

C'est un concours de circonstances qui a fait en sorte que Guy Cloutier est devenu l'agent de René. C'est tout simplement parce que, à cause de nos tempéraments bouillants, Patrick Zabé et moi ne sommes pas parvenus à nous entendre.

Aujourd'hui, je sais que sa démarche était honnête. Il aurait sans doute été un bon agent qui se serait soucié non seulement des profits, mais également du bien-être de mes enfants. Si j'avais manifesté un peu plus d'ouverture, ce jour-là, face à sa proposition, et si nous étions arrivés à nous entendre, notre vie aurait été différente. Notre mésentente a déclenché une série d'événements qui ont scellé le destin de ma famille.

Le nerf de la guerre, c'est l'argent, évidemment. Zabé était un jeune producteur, il avait peu de moyens financiers et ne pouvait s'engager à couvrir certains frais de déplacement. Nous négocions serré, le ton monte.

Il faut dire que, depuis quelques jours, le téléphone ne dérougit pas. On réclame René partout: on veut qu'il chante au mariage d'un sous-ministre, à un spectacle de la Saint-Jean-Baptiste, à l'anniversaire d'un personnage important, etc. Et certaines entreprises veulent qu'il devienne leur porte-parole.

La relationniste un peu pimbêche de la compagnie Rothmans s'adresse à moi en anglais et crie au scandale quand j'exige qu'elle s'exprime dans ma langue. Je lui signifie sans détour qu'il n'est pas question que René vante les vertus du tabac! Et en anglais de surcroît? Non, mais, quand même! Elle raccroche sèchement, sans demander son reste.

De plus, tous ces gens me tiennent un langage qui m'est peu familier. On me parle de marché, de marketing, de potentiel de commercialisation. On veut « vendre » René!

Tous ces événements minent ma résistance et ont un effet néfaste sur mon humeur. Et, devant un homme au tempérament non moins sanguin que le mien, c'est vite l'impasse.

Patrick Zabé manifeste sa déception face à notre mésentente et prend congé en m'annonçant qu'il contactera un homme de confiance, un homme qui a les reins solides, le meilleur dans le domaine, à ce qu'on dit.

Quelques jours plus tard, de retour du Château Bel-Air, où je travaille comme cuisinier, Gaby m'informe que je dois communiquer avec un certain Guy Cloutier.

– Comme ça, mon copain Zabé et vous avez des tempéraments plutôt latins, n'est-ce pas? Ne vous en faites pas, je vous garantis que, vous et moi, nous allons bien nous entendre.

Quelques heures plus tard, il est déjà à Sainte-Pétronille. Dans sa grosse Cadillac, il ne passe pas inaperçu. Il descend de sa voiture. Vêtu d'un complet au luxe tapageur, les doigts ornés de grosses bagues, c'est l'image type de l'homme d'affaires prospère.

Atablés dans ma cuisine, nous discutons. Ou plutôt, il parle et je m'efforce de garder la tête froide. Il adopte un ton paternaliste, le ton de celui qui sait ce qui est bon pour mon fils et pour nous. Il s'exprime aisément, fait étalage de son expérience, de ses contacts et surtout de ses succès. Il veut inspirer confiance, et il ne lésine pas sur les moyens, sachant qu'il a devant lui un homme qui n'a pas fait de longues études, que la paperasse fait frémir et qui ne connaît pas grand-chose en comptabilité.

Moins de soixante-douze heures plus tard, il revient sonner à ma porte.

– Monsieur Simard, je vous amène à Québec.

– Ah oui? Pourquoi?

– Nous allons discuter affaires et signer notre contrat. Nous allons nous rendre dans un bar pour régler les derniers détails.

Dans un bar! Il a flairé une piste qu'il veut suivre jusqu'au bout. Il semble bien connu à cet endroit. On le salue, on l'appelle par son nom. Un signe de la main, et le barman m'apporte un verre de Gin 7Up. Tout au long de notre entretien, il s'assurera que je ne manque de rien...

Cloutier commence à lire les clauses du contrat en m'expliquant, d'un ton ronflant, à quel point c'est le Klondike pour moi et ma famille. J'ai fait preuve d'une grande naïveté en affaires, et les seules clauses que j'ai exigé qu'on ajoute précisaient que René ne devrait rien chanter d'immoral. J'avais ainsi l'impression de jouer mon rôle de père.

Évidemment, plus la soirée avance, plus mon cerveau est embrumé par l'alcool. Lorsque je signe finalement le contrat,

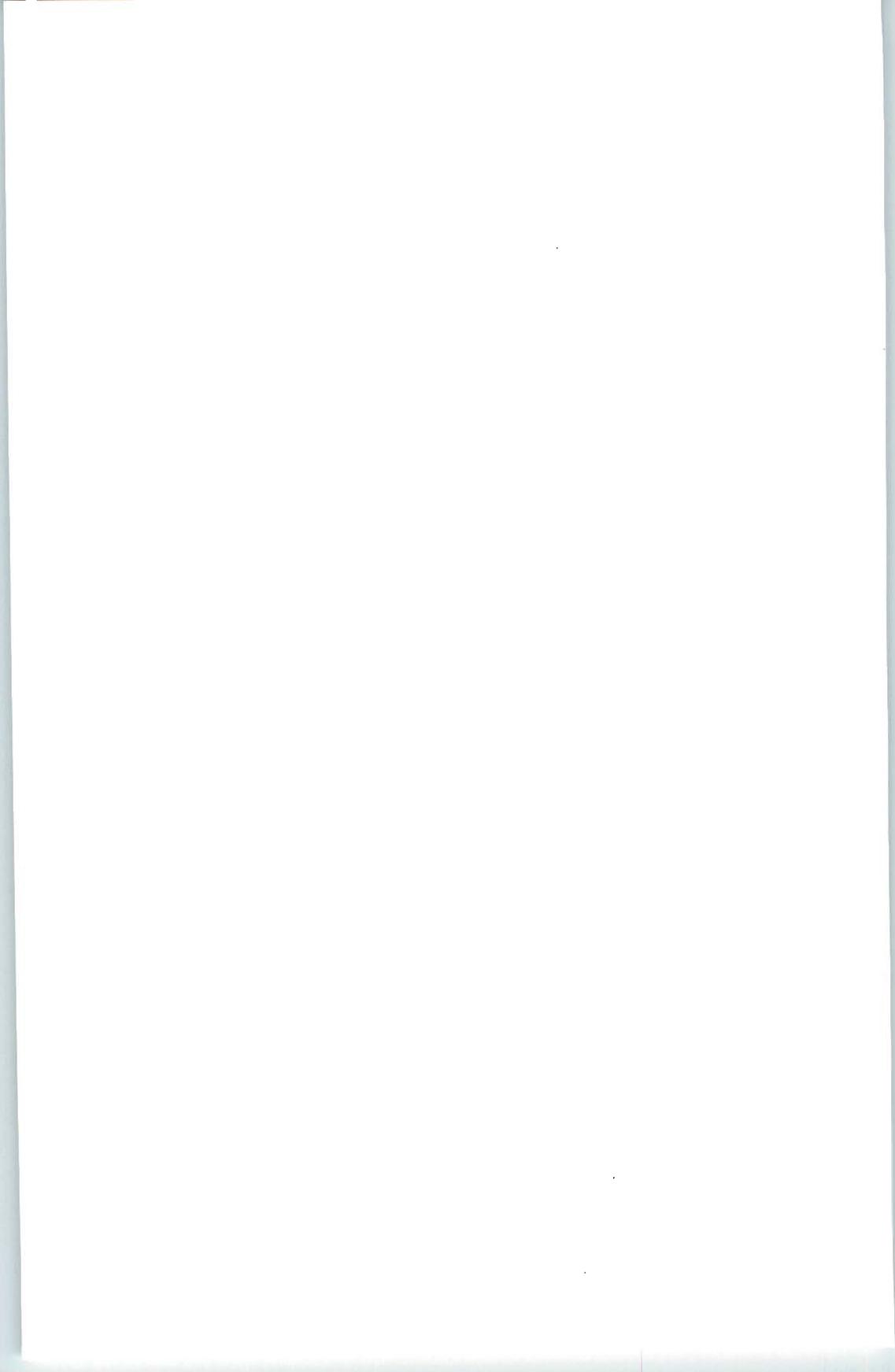
j'ai le sentiment que je viens de conclure une entente très convenable qui amorce un partenariat d'affaires solide. Il faut fêter ça!

Cloutier demande au barman d'apporter des doubles, maintenant que le travail est terminé, et il me remet un chèque de 500 \$ en me conseillant de bien profiter de la soirée... et de mon verre.

Ses doutes étaient maintenant confirmés. Il connaissait désormais la plus grande de toutes mes faiblesses. Il détenait dans sa manche une carte maîtresse.

*Dans toutes les épreuves,  
il y a une histoire à écrire...  
Il est possible qu'un jour  
vous écriviez la vôtre.*

Propos que Félix Leclerc m'a tenus  
au cours de notre rencontre



## DÉCLARATION DE GUERRE

Moins de trois mois plus tard, les choses se sont déjà grandement envenimées entre Guy Cloutier et moi. Je sais maintenant que j'ai été floué. Ce contrat avait été rédigé afin de viser l'enrichissement, mais celui d'une seule partie. Le partage de la richesse? C'est pour les *losers* et Cloutier était un *winner*!

Une clause du contrat stipulait que René recevrait neuf sous pour chaque microsillon vendu. Mais cette somme ne comprenait ni la commission du producteur ni les frais de promotion. Une fois ces déductions faites, il restait moins de un sou par disque.

Cloutier sait bien que je ne m'occupe pas de la paperasse. Elle s'accumule sans même que j'y jette un coup d'œil. Quand on m'avise que certaines factures n'ont pas été payées, je demande des explications à Cloutier qui me répond qu'il s'agit sans doute de l'erreur d'une secrétaire. Puis, il m'offre un verre bien tassé pour me changer les idées.

Les disputes avec Guy Cloutier sont de plus en plus fréquentes, et il affiche le plus grand mépris à mon égard. Un soir, après un spectacle de René, il vient vers moi, accompagné d'un groupe d'hommes tirés à quatre épingles. Parmi le groupe, je reconnais René Angélil; les autres me sont inconnus. Il veut que René et moi les accompagnions au restaurant pour parler affaires.

Dès notre arrivée, il nous conduit à une table, mon fils et moi, pendant que le groupe d'hommes d'affaires se dirige vers une autre table. Sitôt attablés, Guy Cloutier nous tourne le dos pour rejoindre ses confrères. Nous mangerons seuls,

René et moi, pendant qu'à l'autre bout du restaurant une bande de pingouins en complet-veston discutent de la carrière de mon fils.

Le sang me monte à la tête, mais je ravale ma colère. Faire une scène dans un endroit public risquerait de nuire à l'image de ma famille et serait néfaste pour la carrière de mon fils. Mais, devant la suite des événements, je me demande si ce n'était pas ce que cherchait Cloutier. En faisant un esclandre dans un lieu public, je dévoilerais le genre de père que j'étais, et lui, en bon agent soucieux du bonheur de son protégé, n'aurait pas le choix d'agir. Ce soir-là, il n'a pas gagné, mais j'ai été profondément humilié.

Je commence à décoder ses signaux, à interpréter ses mimiques, et j'arrive maintenant à le démasquer. Quand il ment, son débit est plus lent, il donne beaucoup d'explications avant même que j'en demande, et son timbre est monocorde. On dirait qu'il récite un texte qu'il a appris par cœur. Il fait de grands gestes. Il pose sur moi un regard qu'il veut compatissant, mais finit toujours par le détourner au bout de quelques secondes.

Il joue le rôle du gars à qui on donnerait le bon Dieu sans confession. C'est important que je sois rassuré, que je reçoive une réponse satisfaisante à mes questions, même si ça n'a rien à voir avec la vérité.

Quand le mensonge ne fonctionne pas, il prend peur. Sa peur s'exprime par des cris et des mouvements d'impatience. Dès que les choses ne tournent pas comme il le veut, il devient colérique et utilise un langage parfois d'une grande vulgarité. Tel un caméléon, il peut redevenir flagorneur quelques secondes plus tard... s'il se trouve en présence d'un client potentiel ou d'une personne avec qui il doit négocier.

Je sais que je suis un obstacle sur son chemin, mais je n'ai pas l'intention de lui laisser le champ libre. Je perfectionne mon système de défense, sans qu'il s'en doute, convaincu comme il l'est de sa grande supériorité. Pour lui, je représente une menace certaine : je suis le père de la vedette et j'ai le pouvoir de mettre fin à sa carrière. Cloutier doit ronger son frein jusqu'à ce qu'il ait trouvé le moyen de se débarrasser de moi.

Entre-temps, tout en s'efforçant de me discréditer, il soigne son image auprès de René. Il le couvre de cadeaux, il sait que

je ne peux en faire autant. Il devient pour lui le bon papa qu'il aurait dû avoir, celui qui le protégera, qui lui assurera un avenir doré, qui le rendra heureux. En comparaison, son père alcoolique qui peine à cacher sa frustration fait bien triste figure.

La scène du restaurant m'amène à prendre conscience que je dois cesser de subir cette situation. Je décide d'agir. Les intérêts de mon fils doivent être défendus par une personne compétente et objective. Et je m'empresse d'en faire part à Guy.

– Tu sais, Guy, je ne suis pas la personne la plus compétente pour administrer les biens de René. Je ne connais rien au monde des affaires. Je pense déléguer ces pouvoirs à une personne de confiance.

Il est tellement imbu de lui-même qu'il ne songe pas un seul instant que ladite personne de confiance pourrait être quelqu'un d'autre que lui.

Quelques jours plus tard, je fais savoir à monsieur Cloutier père, qui agit auprès de nous à titre de chauffeur, que nous n'aurons pas besoin de ses services durant la journée. Au début, nous avons considéré comme un privilège le fait de jouir d'un chauffeur avec voiture, mais, au bout d'un certain temps, nous avons constaté que l'étai se resserrait autour de nous. Les moindres gestes de notre vie quotidienne étaient scrutés à la loupe, toutes nos petites discussions étaient analysées. Nous n'avions plus aucune intimité et, surtout, nous n'avions plus jamais l'occasion d'être seuls avec René.

Je suis décidé à passer à l'action. Si l'épisode du restaurant a été la goutte qui a fait déborder le vase, plusieurs incidents m'ont amené à penser que le temps pressait.

Je demande à un ami de me conduire à Québec. Je descends devant les bureaux de la firme comptable Boulanger, Fortier et Rondeau. La sœur de Charles Rondeau, que je compte parmi mes amis, m'a fortement conseillé d'aller rencontrer son frère et de lui apporter le contrat. Elle n'est pas spécialiste en la matière, mais il lui semble évident que je n'ai pas signé le contrat du siècle.

Je suis maintenant devant Charles Rondeau, à qui je viens de remettre une copie du contrat. Il le lit une première fois. Son visage demeure impassible, il ne fait aucun commentaire.

Je lui explique dans quel contexte ce contrat a été signé et je lui fais part des craintes qui m'habitent. Il m'écoute, prend des notes, mais n'intervient pas. Il me pose des questions, demande des précisions. Je sais que je peux lui faire confiance. C'est un homme intègre, d'une grande rigueur. Son écoute contraste avec les entourloupettes verbales de Cloutier.

Après avoir terminé mon exposé, je m'attends à ce qu'il me donne son opinion. Et pourtant, il m'annonce qu'il va relire attentivement le contrat et qu'il va en discuter avec ses collègues.

– Laissez-nous quelques jours pour l'étudier en détail et voir ce que nous pouvons faire. Je vous téléphonerai très bientôt.

Pas de fausses promesses, pas de faux espoirs.

Deux jours plus tard, il reprend contact avec moi.

– Bonjour, monsieur Simard. Nous avons bien étudié les termes du contrat et nous sommes tous d'accord sur un point : ça n'a aucun sens.

– Mais qu'est-ce qu'on va faire ? Je l'ai bel et bien signé, moi, ce contrat-là. J'en ai accepté toutes les conditions.

– Ne vous en faites pas. On va consulter un avocat et voir ce qu'on peut faire.

Et puis, tout va très vite. L'avocat nous propose de former un conseil de famille et d'entreprendre les procédures pour une mise en tutelle. Évidemment, René est exclu de ces rencontres. Guidé par mon avocat, je demande à la Cour supérieure du Québec de nommer un subrogé tuteur dont le rôle sera de me remplacer lorsque je ne pourrai être présent auprès de mon garçon.

La Cour accepte aussi de nommer un tuteur aux biens pour René et Régis. Je cède cette partie de mon autorité paternelle à un responsable dont le seul mandat est de gérer tout ce qui concerne les contrats, l'argent, la carrière artistique, bref, de veiller aux intérêts professionnels et financiers de mes enfants.

Je demeure tuteur à la personne de mes fils et je conserve tous mes droits parentaux. Cependant, ma fonction principale sera dorénavant d'accompagner René et de remplir mon rôle de père à ses côtés, sans plus me soucier de la paperasse à laquelle je ne comprends strictement rien. Toute décision parentale me revient, alors que toute décision d'affaires sera traitée par le tuteur. Charles et moi travaillerons en étroite collaboration.

En outre, lorsque les intérêts d'un enfant sont en jeu, la curatelle doit être impliquée. Cette obligation législative n'ayant pas été respectée, le contrat signé avec Cloutier n'est pas valide. Le producteur devra négocier un nouveau contrat, cette fois-ci avec le tuteur aux biens.

Le lendemain, je me présente chez Guy Cloutier. J'ai le cœur léger et j'affiche mon sourire des beaux jours.

– Bonjour, Guy. Tu te souviens que je t'ai parlé de me départir de mon rôle de tuteur aux biens auprès de René ?

– Oui, il me semble que tu m'en as glissé un mot.

Puis, il gonfle la poitrine, convaincu que je me retire pour lui laisser toute la place.

– Eh bien, je suis venu t'annoncer que j'ai pris ma décision ! Dorénavant, je jouerai uniquement mon rôle paternel auprès de René. J'ai décidé de laisser à quelqu'un de plus compétent que moi le soin de gérer ses affaires. Je crois que tu vas être content de mon choix.

– C'est une bonne décision. Tu avouais toi-même ne pas te sentir très à l'aise avec ce genre de choses.

– Effectivement. C'est pourquoi j'ai confié le rôle de tuteur aux biens à la firme Boulanger, Fortier et Rondeau, représentée par Charles Rondeau. Il y a aussi un subrogé tuteur qui me remplacera, au besoin. Il s'agit de Réginald Larose, le curé de la paroisse. Je te laisse leurs coordonnées. Je suis certain que tu vas très bien t'entendre avec eux.

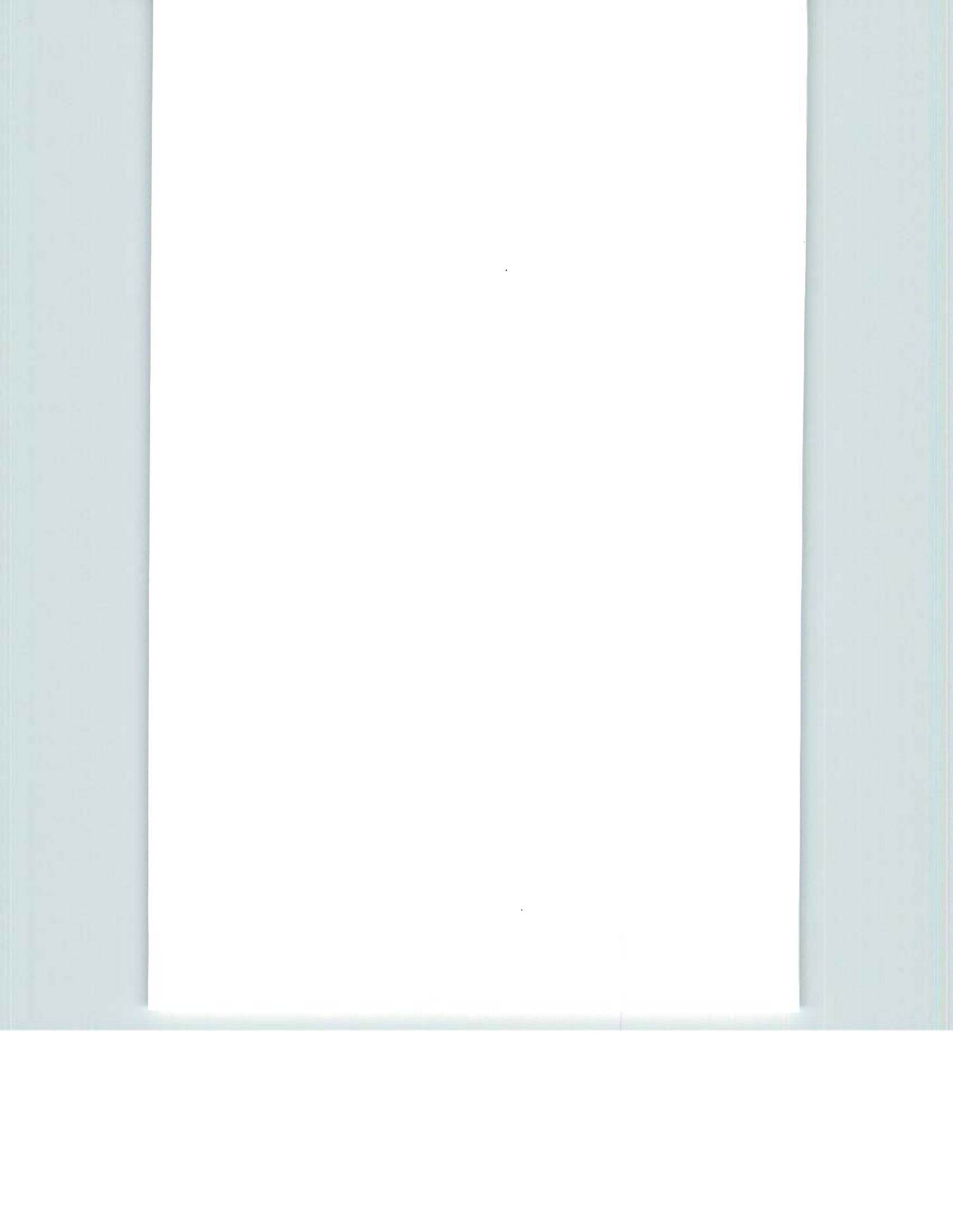
Son visage s'empourpre. La guerre est déclarée, et je viens de gagner la première bataille. J'assène le coup de grâce.

– Les gens de la firme vont communiquer avec toi très bientôt. Je pense qu'ils veulent renégocier certaines clauses du contrat.

Je l'ai salué joyeusement et je suis sorti. La journée a dû être plutôt difficile pour son entourage.

Après renégociation du contrat, le prix de redevance des albums passe de neuf sous bruts, ce qui laissait moins de un sou net, à plus de un dollar net. Une augmentation de 99,5 %.

D'autres clauses sont modifiées, telle celle qui établissait la durée du contrat de René. Ainsi, les contrats seront renégociés régulièrement.



## LA RANÇON DE LA GLOIRE

– Papa, c’est quoi, ce bruit?

– Je ne sais pas, Perdrix. Attends, je vais aller voir.

On est samedi, il est 7 h 30 du matin. À l’extérieur, un boucan d’enfer nous a tirés du sommeil. Je m’approche de la fenêtre. Un autobus vrombit devant la maison. La porte est ouverte et une horde de vacanciers indisciplinés descend et envahit notre propriété. Un guide touristique, muni d’un porte-voix, annonce :

– Voici la maison de la famille Simard. Si vous faites assez de bruit, peut-être que René et son frère Régis sortiront pour venir vous serrer la main.

Ce genre d’événement se produit régulièrement. À cause de la célébrité d’un des siens, ma famille a subi pendant des années de graves atteintes à sa vie privée. Les curieux faisaient le tour de la maison, regardaient par les fenêtres, et certains tentaient même d’entrer dans la maison. Pour avoir un peu d’intimité, nous devons nous barricader et fermer les rideaux.

Quand René racontait ces épisodes à son gérant en insistant sur le tort causé à sa famille, Cloutier lui répondait :

– Laisse faire ton père et ta famille. L’important, c’est ta carrière. Ce sont tes *fans*. Pas de *fans*, pas de carrière !

C’est la raison pour laquelle René encourageait ces grossiers personnages en allant leur serrer la main.

On décide d’installer une clôture. Ce n’est pas suffisant pour empêcher quelques écervelés d’atteindre la maison. Il leur suffit d’escalader la clôture ou de la contourner.

Un après-midi d’été, alors que je suis occupé à faire des travaux de peinture dans la cour arrière, je me retrouve

soudainement face à un colosse. Comment est-il entré? Quelles sont ses intentions? Veut-il faire du mal à mes enfants? Est-il ici pour kidnapper René? Il s'approche de moi et me saisit le bras. J'ai une poussée d'adrénaline et je me prépare à le frapper quand il se met à rire à gorge déployée. Puis, il tire vers son front ma main qui tient un pinceau et se barbouille de peinture.

– Comme ça, je pourrai dire que le père du p'tit Simard m'a laissé un souvenir!

D'autres traversent la clôture uniquement pour se procurer une pierre, un morceau de bois, un peu de terre, une fleur, des feuilles... Souvenir de leur passage chez les p'tits Simard.

Il devient risqué de laisser les enfants s'amuser seuls à l'extérieur, même si le terrain est délimité par une clôture de six pieds de hauteur.

Certains sont prêts à tout pour s'approcher des enfants dans l'espoir qu'ils les conduiront vers René. C'est pourquoi les enfants sont devenus experts dans l'art du camouflage. Ils furent probablement les seuls petits Québécois tenus de porter une perruque pour pouvoir jouer à la balle en toute tranquillité avec leurs copains.

Nous habitons dans une grande maison de bois dont la construction remontait au début du siècle. De style canadien, avec ses lucarnes et sa grande galerie, c'était une maison sans faste, comme on en retrouve des centaines sur l'île d'Orléans.

Plusieurs personnes s'imaginaient que les p'tits Simard vivaient dans une luxueuse résidence protégée par des grilles, entourée de somptueux jardins. Leur déception était grande quand ils constataient que notre maison n'avait rien d'extraordinaire, qu'elle se fondait, en quelque sorte, dans le paysage.

Un certain dimanche après-midi, ma fille Lyne fait de l'auto-stop avec une amie, comme c'est la coutume, à l'époque, sur l'île, étant donné l'absence de transport en commun. Un couple les invite à monter en voiture et leur demande où est située la maison des Simard. En arrivant près de la maison, l'amie de ma fille leur dit :

– C'est celle-ci!

L'homme ralentit et s'exclame :

– Ouach! Tu parles d'une cambuse!

- Lyne, il dit que ta maison est une cambuse.
- Quoi? Tu habites là? Tu es...
- Oui, c'est une Simard, précise la copine de ma fille. Je vous présente Lyne, la sœur de René et Régis.
- Oh! dit l'homme, embarrassé, en regardant sa femme. Il est d'une grande simplicité, le p'tit Simard, hein? Sa popularité ne lui monte pas à la tête, hein?
- Moi, je la trouve très belle, sa maison, objecte son épouse.
- Il ne se prend pas pour le nombril du monde, poursuit l'homme, comme certaines grandes vedettes qui se croient obligées de vivre dans le luxe...

Et blabla! Le pauvre homme se met à bafouiller, tentant tant bien que mal de réparer sa bourde.

Plusieurs raisons motivaient les gens à traverser le pont pour une balade sur l'île: la cueillette des fraises en début d'été, la cueillette des pommes en automne, le tour de l'île, histoire d'admirer le paysage, une visite au Théâtre de l'Île... Dorénavant, la recherche de la maison des p'tits Simard s'ajoutait à la liste. C'était devenu une activité très courue le dimanche après-midi.



## DES BATAILLES ÉPIQUES

– Je t’avertis, Jean-Roch, je peux être méchant, je peux même être très méchant !

– Je me contrefiche de tes menaces. Que je sache, je suis toujours le père de cet enfant. Tant que le contrat ne sera pas plus clair, je ne permettrai pas à René de se produire là-bas, un point c’est tout !

Voilà une bonne idée du climat qui régnait entre Cloutier et moi. Les disputes étaient légion, mais, au-delà de cette mésentente complète sur le fond et la forme des choses, je savais qu’il n’avait plus qu’une idée en tête : se débarrasser de moi définitivement.

La tension est accentuée par le fait que l’alcool, que je consommais à outrance, me rendait facilement irascible ; il en fallait peu pour déclencher ma furie. Devant ce père soupe au lait et coléreux, René reportait de plus en plus son affection sur son gérant, lequel ne ratait pas une occasion de me discréditer à ses yeux en présentant l’image d’un homme aimant, protecteur. René s’appuyait de plus en plus sur lui non seulement en ce qui touchait sa carrière, mais aussi pour tout ce qui concernait sa vie d’enfant. Guy était devenu son guide, son ami, son père.

L’alcool m’embrumait le cerveau, mais pas au point de me rendre aveugle. Je savais qu’une bataille était engagée et que je perdais rapidement des points. Je me débattais comme un diable dans l’eau bénite, mais mes coups fendaient l’air.

Nous nous disputons régulièrement à propos des contrats. Depuis la mise en tutelle, René recevait de meilleurs cachets quand il se produisait en spectacle. Mais Cloutier était un

homme d'affaires redoutable. Il ne manquait jamais une occasion de s'enrichir en jouant sur les mots. Les courtes prestations de René devenaient des «activités promotionnelles», et il n'avait par conséquent pas à lui verser de cachet.

J'ai dénoncé cette exploitation, j'ai tempêté, mais c'était souvent lui qui avait le gros bout du bâton. Un jour que j'avais exigé des modifications à une entente, il décida d'annuler la prestation en prétextant que je m'y étais opposé. Il a choisi de perdre son profit plutôt que de remettre à mon fils sa juste part. Et il récidiva. Au cours des semaines suivantes, il déclina plusieurs propositions de spectacles en faisant croire qu'il avait les mains liées à cause de mon opposition. Nul doute que c'était aussi ce qu'il rapportait à mon fils. René s'éloignait de plus en plus de sa famille.

Il faut préciser, toutefois, qu'il m'est arrivé d'utiliser mon droit de veto. J'ai toujours refusé, par exemple, que le nom de René soit associé à un parti politique.

Un jour, je travaille chez moi en écoutant la radio quand j'entends le nom de mon fils. Je monte le volume. On parle de Robert Bourassa, d'un souper-bénéfice... Allons, ce n'est pas possible, René ne peut pas se produire à l'occasion d'une activité de financement du Parti libéral! Pourtant, Cloutier connaît bien mon opinion à ce sujet; il croyait sans doute arriver à ses fins en me mettant devant le fait accompli.

Sans tarder, j'appelle un journaliste. Le lendemain matin, dans le *Journal de Québec*, on peut lire, à peu près dans ces termes, un message de Jean-Roch Simard à Robert Bourassa :

« Dites à Robert Bourassa qu'il n'a pas besoin du p'tit Simard pour sa propagande politique! »

Cloutier a compris que j'étais encore capable de me défendre. Désormais, il devra agir de façon plus subtile. Je prends encore trop de place dans la carrière de René. J'ai mon mot à dire, et je ne m'en prive pas. Il m'est aussi arrivé de refuser des offres parce que je considère que la charge de travail est trop lourde pour René, qui n'est tout de même qu'un enfant, ou parce que les distances sont trop longues ou les délais trop courts.

Il m'arrivait aussi de refuser des contrats pour des questions, disons, plus morales. J'accordais une grande importance

au niveau de respectabilité des gens que René côtoyait. Il est apparu dans quelques épisodes de l'émission *Les Berger*. J'étais enchanté de le voir évoluer auprès de Rita Bibeau, de Roland Chenail et d'Yvan Ducharme, des comédiens que je respectais. En revanche, je considérais que certains individus auraient pu nuire à son image ou, pire, à son développement.

Il y avait les demandes pour des prestations bénévoles auxquelles nous attachions, mes enfants et moi, beaucoup d'importance. Nous aimions tout particulièrement faire des visites dans les orphelinats. Probablement en raison des mauvais souvenirs que ces institutions éveillaient en nous, nous ressentions une grande compassion pour les enfants qui y vivaient. Régis et René s'y produisaient régulièrement.

Une de ces visites, organisée par Cloutier, me fit pourtant sortir de mes gonds.

Tout près de la scène, dans les trois premiers rangs, sont confortablement installés des dignitaires. Les enfants sont assis sur des chaises pliantes derrière une grille de fer. Je suis tellement furieux que j'ai envie de prendre mes garçons avec moi et de quitter les lieux illico. Mais le spectacle a tout de même lieu, histoire de ne pas décevoir les petits pensionnaires qui vivent tout de même un moment privilégié.

À la fin du spectacle, je m'approche d'un organisateur et je le somme d'ouvrir les grilles pour que mes fils puissent serrer la main des enfants. Mon air déterminé et la colère qu'il lit dans mes yeux le convainquent qu'il est préférable d'accepter. Cette fois, le déroulement des événements se passe de commentaires et d'explications.

Cloutier et moi n'en avons jamais reparlé. Il sait que je devine bien son jeu. Son regard fuyant et son sourire narquois le trahissent chaque fois qu'il ment.

Aux yeux de René, et aux yeux des Québécois en général, Cloutier est un homme hautement respectable. C'est presque un saint. Moi, je sais que c'est un menteur, un hypocrite et un escroc sans scrupule. De toute évidence, je suis devenu encombrant, un caillou dans son soulier...

J'ai plusieurs fois été victime d'intimidation et de menaces de mort. Cloutier m'a lui-même menacé ouvertement.

– Si jamais je perds René à cause de toi, moi, je vais continuer de vivre, mais, dans ton cas, c'est loin d'être certain...

Parfois, d'autres se chargeaient de la sale besogne pour lui. Régulièrement, que ce soit chez moi à l'île d'Orléans ou à notre appartement de Montréal, je recevais des appels menaçants du genre : « Tu serais mieux mort ! » ou « À ta place, je surveillerais mes arrières... »

Un jour, alors que je prenais mon petit-déjeuner, à Montréal, à deux pas de l'appartement où nous logions, deux hommes s'approchent. Le regard qu'ils posent sur moi me persuade rapidement qu'il ne s'agit pas d'une visite de courtoisie.

– Montre-nous tes papiers !

– Qui êtes-vous ?

– Nous sommes policiers !

– Avez-vous vos insignes ?

– Non, on ne les a pas sur nous.

– Dans ce cas, je n'ai pas mes papiers sur moi.

– Où est ton fils ? Tu le laisses seul à la maison ?

Tiens donc ! Ils veulent savoir qui je suis, mais ils savent que j'ai la garde de mon fils !

– Mon fils est avec son gérant.

– Dans ce cas, il est entre bonnes mains. Toi, tu ferais mieux de disparaître. Et si tu n'es pas coopératif, on peut t'aider à le devenir...

J'ai heureusement de bons alliés : Charles Rondeau et le curé Larose. Avec eux, le producteur doit user d'un peu plus de doigté : la parole d'un homme d'Église et d'un éminent comptable agréé pèse plus lourd dans la balance. Il doit ravalé sa rage quand le curé tente, en mon nom, de lui faire entendre raison.

– Monsieur Cloutier, vous allez être un peu moins riche mais sûrement plus heureux.

S'il n'ose pas blasphémer devant le curé du village, il lui arrive de laisser libre cours à sa frustration devant Charles Rondeau, qu'il accuse de vouloir ruiner la carrière de René. Mais le comptable a un argument de taille.

– C'est la Cour supérieure qui m'a nommé tuteur aux biens. À ce titre, je dois veiller aux intérêts financiers de René, et je dois présenter tous les ans un rapport à la curatelle.

Il est vrai que les relations sont souvent difficiles entre Rondeau et Cloutier. Le comptable préfère miser sur le long

terme et les redevances, alors que Cloutier préfère les rentrées d'argent rapides.

Le producteur veut négocier un montant ferme pour l'enregistrement d'un disque. Cette formule a l'avantage de lui assurer un revenu confortable, mais n'est pas très avantageuse pour René. Le comptable refuse et négocie des redevances. Cloutier tempête en invoquant les coûts de production élevés. Rondeau lui fait donc la proposition suivante :

– Très bien, monsieur Cloutier. Dans ce cas, vous ne paierez rien pour les 5 000 premiers disques. Ainsi, vous ne perdrez pas d'argent si le projet ne fonctionne pas. Une fois ce chiffre atteint, vous devrez verser une quote-part pour chaque autre copie vendue.

Le nombre de copies vendues atteint et dépasse même souvent les 100 000. Il est facile d'imaginer à quel point l'absence de redevances pénalise René. Mon fils est trop jeune pour comprendre les enjeux et il voue une telle admiration à son gérant que ce dernier devient, à ses yeux, victime de son père et de son entourage.

– Pourquoi est-ce que tu fais ça à Guy ?

René est en larmes devant Charles Rondeau. Cloutier lui a parlé des refus de contrats, des modifications tarifaires, des négociations, de la gérance de son portefeuille qui lui échappe, de la collaboration étroite qui existe entre le père et le comptable, au détriment du pauvre producteur bafoué...

Charles comprend très bien que le producteur utilise René de façon honteuse, mais il ne cède pas au chantage émotif. Il est désolé de constater que René le considère comme un ennemi, mais il sait garder la tête froide et continue d'administrer ses biens avec la plus grande rigueur.

Pour moi, cependant, l'enjeu est tout autre. Ma relation avec mon fils se dirige vers un point de non-retour.

Cloutier a, dès le départ, abusé de la naïveté de René. Il l'a manipulé sans aucun scrupule. La suite des événements nous a démontré qu'on ne savait pas encore à quel point cet homme était retors.



## 16

# LE JAPON

J'ignore si c'est Cloutier qui l'a contacté ou si cet homme a contacté Cloutier parce qu'on lui avait parlé de René, mais je me retrouve devant lui, dans le bureau de l'impresario. Cloutier est affable, presque gentil.

– Jean-Roch, je te présente monsieur Shoro Kawasoway.

Je m'approche de l'homme, un Japonais, et je lui serre la main. Il s'exprime dans un français impeccable. Monsieur Kawasoway me propose d'accompagner René au Japon.

– Quoi? Une tournée au Japon?

– Pas tout à fait. Il s'agit plutôt d'un grand concours, le Festival international de la chanson, qui se tiendra à Tokyo. Il y aura des artistes du monde entier, vous savez. Nous aimerions beaucoup que votre fils représente le Canada.

Voilà ce que cachait l'amabilité de Cloutier. Il m'a demandé de passer à son bureau sous prétexte de discuter d'un nouveau projet, et je me retrouve devant l'un des organisateurs d'un prestigieux concours. Je sens que le projet est rendu plus loin qu'à l'étape exploratoire et, encore une fois, je dois monter dans un train en marche. Depuis combien de temps Cloutier négocie-t-il avec les Japonais?

Je fais contre mauvaise fortune bon cœur, car c'est sans doute une chance exceptionnelle pour mon fils, une occasion en or de propulser sa carrière vers les plus hauts sommets, et ce sera très certainement une expérience enrichissante pour lui.

Monsieur Kawasoway s'adresse à moi avec le plus grand respect, il me traite avec tous les égards dus au père du jeune chanteur. Cet homme m'inspire confiance et je prends plaisir à discuter avec lui.

René Angélil est, lui aussi, impliqué dans ce projet. C'est un homme doux, il fait preuve d'une grande patience envers mes enfants. C'est beaucoup plus facile de discuter avec lui qu'avec Cloutier. Il m'écoute et tient compte de mes opinions. Toutefois, en raison de l'amitié qui le lie à Cloutier, j'éprouve certaines réserves à lui confier mes appréhensions. J'ai le sentiment que, s'il devait arbitrer un litige entre Cloutier et moi, il donnerait raison à l'impresario.

Mes sentiments sont partagés face à ce projet. Tout d'abord, encore une fois, je n'ai pas été consulté. Et puis, on parle ici de la possibilité d'une carrière internationale. Le succès local de René a déjà chambardé tant de choses dans notre vie, je suis en train de perdre l'affection mon fils, alors l'éventualité d'une carrière internationale me terrorise.

Par ailleurs, mon fils veut faire carrière, et le Japon représente pour lui une chance inouïe. Et puis, jamais je ne pourrais offrir un tel voyage à mon fils, l'occasion de vivre une expérience aussi extraordinaire. Alors, j'en viens à considérer cet événement comme un cadeau du ciel, et j'ai maintenant hâte de l'annoncer à René. J'imagine sa joie lorsque je lui dirai :

– Hé ! mon petit, tu as tellement de talent que tu vas pouvoir chanter à l'autre bout du monde ! Tu sais quoi ? Nous partons pour le Japon !

Oui, ce sera sans doute une grande nouvelle pour lui. Peut-être qu'il me sautera dans les bras, ça fait si longtemps qu'il ne l'a pas fait...

Maintenant que ma décision est prise, il reste beaucoup à faire. Il y a une foule de détails à régler. Nous devons apprendre les rudiments de la langue japonaise et nous familiariser avec les us et coutumes de ce pays. Cela exigera aussi une grande préparation, beaucoup de travail de la part du petit. Il me tarde de voir ses yeux quand je lui annoncerai la nouvelle.

Je sors du bureau et je me retrouve face à face avec lui.

– René, tu sais quoi ? On s'en va au Japon !

Sa réponse me stupéfie.

– Je le sais, Guy me l'a dit il y a longtemps déjà.

Quel homme immonde ! Bien avant que je sois convoqué pour rencontrer monsieur Kawasoway, René savait déjà tout à propos de ce projet. Non seulement Guy me l'avait caché, mais mon fils aussi. Cloutier lui avait sans doute fait promettre

de ne pas m'en parler. Il franchissait une autre étape dans ses relations avec mon fils en partageant des secrets avec lui.

Je crois avoir tout entendu, mais je suis encore loin du compte. Quelques jours plus tard, il me convoque de nouveau à son bureau pour discuter du voyage.

– Tu sais, Jean-Roch, le Japon, c'est loin. Ça prend environ une vingtaine d'heures en avion. Si tu veux rester ici, le petit sera en sécurité avec nous.

Cloutier connaît ma phobie de l'avion puisque, bien candidement, je la lui avais moi-même révélée par le passé. Nous devons alors nous rendre à Vancouver, et je lui avais demandé s'il était possible de voyager en train. Me retrouver dans un avion est toujours pour moi une véritable torture, mais je me refuse à laisser mon fils partir seul.

Au moment de prendre le départ, je monte dans l'appareil et je tente de noyer mes peurs dans l'alcool...

– René n'ira pas au Japon sans moi. Si je reste, il reste. Un point c'est tout.

Il est évident que je suis de trop. N'ayant pu me convaincre par la méthode douce, Cloutier utilise un autre stratagème. Durant le vol, mon fils m'adresse à peine la parole et Cloutier me regarde avec un sourire narquois.

À l'aéroport de Tokyo, j'apprends que mes papiers ne sont pas en règle et que je ne pourrai pas demeurer en sol japonais. Tiens donc! C'est pourtant le bureau de Cloutier qui s'est chargé de toutes les formalités! Tous ceux qui nous accompagnent possèdent pourtant des papiers en règle. Curieux!

– Tu sais, René, c'est bien dommage, mais il n'est pas question que tu restes ici sans moi. Nous prendrons tous les deux le prochain vol.

Tout à coup, c'est le branle-bas de combat. Les gens s'activent autour de moi. Quelques coups de fil au consulat canadien, des interprètes qui se délient la langue, qui posent des questions, fournissent des réponses et, au bout de deux heures, on m'informe que je peux rester. La demande de visa n'avait pas été faite correctement, paraît-il, mais maintenant, tout est en règle.

Nous sortons finalement de l'aéroport. Une énorme foule scande un mot que je ne comprends pas: «Leney! Leney!

Leney!» Je demande à René Angélil s'il a une idée de ce qu'ils réclament.

– Jean-Roch, c'est ton fils qu'ils acclament !

– René! René! René!

En japonais, le « r » n'existe pas, et les Japonais prononcent cette consonne comme un « l ». C'est d'ailleurs pourquoi, tout au long de mon séjour, je serai gentiment prénommé Jean-Loch.

En arrivant à l'hôtel, je reste bouche bée devant l'étalage de luxe. Et il y a tellement de fleurs que j'ai l'impression de me retrouver dans un salon funéraire. C'est irrespirable. Personnellement, je considère que les fleurs doivent demeurer à l'extérieur, sinon elles sentent la mort.

Le grand jour arrive enfin. René offre une prestation époustouflante. Tout le monde est optimiste quant à l'issue du concours. Bien sûr, on a préparé René à l'éventualité d'une défaite. La victoire ne lui est pas si facilement acquise, mais déjà, à son âge, le seul fait de participer à ce concours est en soi une victoire. Pour René, il ne fait aucun doute qu'il remportera un trophée, mais, dit-il, même s'il est tout petit – et il approche le pouce de son index –, il sera heureux quand même.

Les Japonais savent faire durer le suspens. Ils ont imaginé un jeu de drapeaux pour révéler le gagnant. Les drapeaux de chacun des pays sont accrochés à un mât. Ils sont hissés lentement jusqu'à ce que celui du pays vainqueur atteigne le sommet. Ainsi, on peut voir le drapeau d'un pays monter rapidement, puis s'immobiliser brusquement et être dépassé par celui d'un autre pays. La tension est palpable. Le drapeau des États-Unis a une nette avance sur celui du Canada. Ah! voici la feuille d'érable canadienne qui le rattrape! Le drapeau canadien dépasse la bannière étoilée. Elle reprend sa course, il semble qu'elle va atteindre le sommet, elle y est presque... Non, elle s'arrête. Le drapeau canadien la rejoint presque maintenant... il dépasse la bannière étoilée et parvient au sommet.

– LENEY SIMA, CANADA!

La foule est en liesse. Quant à moi, j'en ai le souffle coupé, je sens mes jambes se ramollir. René est si heureux! Les larmes coulent sur son visage. C'est la consécration de son talent. Il vient de remporter le premier prix d'un prestigieux concours

international ainsi que le prix Frank-Sinatra. C'est d'ailleurs cette légende de la chanson qui le lui remettra, en plus de lui faire cadeau d'une montre, devant des milliers de spectateurs en délire.

De toutes les expériences que j'ai vécues dans ma vie, c'est sans doute la plus mémorable. C'était un moment magique, un moment absolument parfait.

Malheureusement, la réalité me rattrapa et les choses s'envenimèrent.

C'est bien connu, les Japonais sont travailleurs. Les journées de labeur sont longues dans ce pays et, surtout, très chargées. Or, la somme de travail qu'on exige de la part de René au cours des jours suivants est exagérée. Il n'a tout de même que treize ans. On s'attend à ce qu'il travaille de douze à quinze heures par jour. Il se prête à d'interminables séances de photos, vêtu de cuir de la tête aux pieds, alors qu'il fait une chaleur torride. Je proteste, mais on me répond qu'il est malheureusement impossible de reporter la séance au lendemain parce que le photographe ne sera pas disponible. Et pourtant, le photographe se pointe de nouveau dès les premières heures, le lendemain matin...

Ma consommation d'alcool est proportionnelle à ma frustration. Pendant ce temps, Cloutier multiplie les attentions auprès de René. Quand il s'adresse à moi, c'est pour me dire à quel point René est malheureux à cause de moi.

J'admets qu'il devait être extrêmement douloureux pour René de voir son père s'abandonner à une telle ivrognerie. Les irritants étaient de plus en plus nombreux et ma consommation suivait le mouvement.

Parmi toutes les personnes liées de près ou de loin au monde du spectacle que j'ai eu le bonheur ou le malheur de côtoyer, une seule m'a un jour abordé pour me parler de mon problème d'alcool. Il s'agit d'Émile Genest. Avec une grande délicatesse, il s'est adressé à l'homme malade, en détresse, qui avait besoin d'aide. Pour tous les autres, je n'étais qu'un pauvre ivrogne, un homme méprisable qu'on devait tenir éloigné. En ma présence, on affichait l'air digne de quelqu'un qui sait tout de même se tenir en public. Le bec pincé, l'air scandalisé, on me toisait des pieds à la tête. Je lisais le dédain sur les visages. En mon absence, on déblatérerait dans mon dos, on faisait des

gorges chaudes de mes tentatives désespérées pour reprendre la place qui me revenait de plein droit auprès de mon fils. Et on ne tenait aucun compte de la présence de René dans ces moments-là.

Durant toute cette période, mon seul but était de protéger René. Je l'ai fait bien maladroitement, j'en conviens, mais je ne possédais pas les armes nécessaires pour me défendre dans ce monde de requins. Guy Cloutier était un homme d'influence, il avait des relations dans les hautes sphères. Il avait le bras long, et ce, dans tous les domaines d'activité, comme j'ai eu l'occasion de le constater un peu plus tard. Il avait plusieurs atouts dans son jeu, et il savait les utiliser à mes dépens. Pourtant, un peu de bonne volonté de sa part aurait pu faire toute la différence. Il aurait passé quelques coups de fil et j'aurais obtenu le soutien nécessaire pour m'aider à combattre la maladie dont j'étais affligé. Il a choisi, au contraire, d'utiliser cette maladie pour m'éliminer et prendre ma place dans le cœur de mon fils.

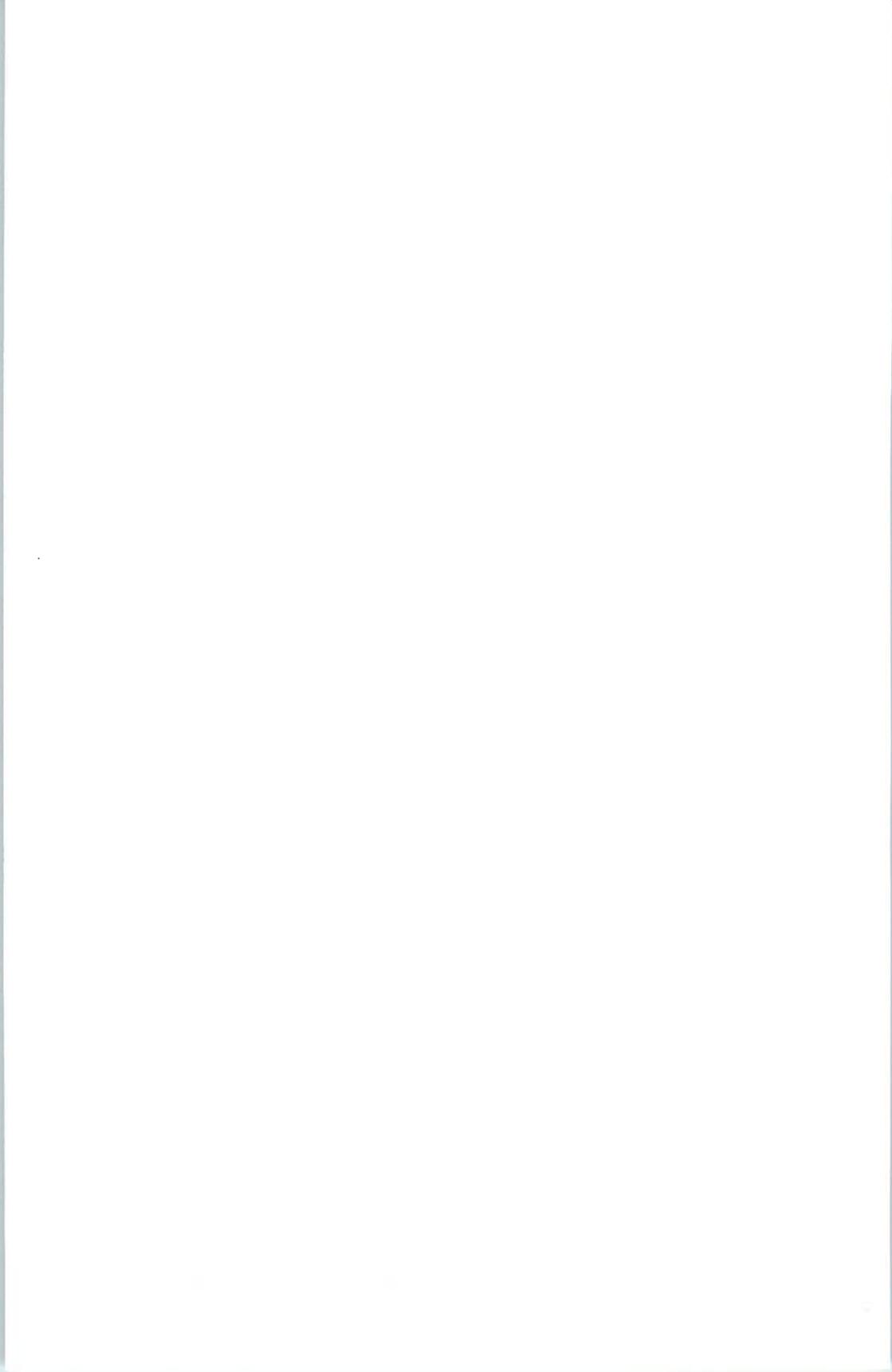
Dans l'avion qui me ramène au Québec, je sais qu'il a gagné. J'ai maintenant définitivement perdu mon fils, et ce n'est plus qu'une question de temps avant que je perde le reste de ma famille.

---

*Un jour sans travail,  
un jour sans manger.*

Pensée zen

---



## 17

# LA DÉFAITE

À mon retour du Japon, je commets une grave erreur en n'informant pas Charles Rondeau de tous les faits. Il est vrai que j'avais certaines réserves à raconter mes déboires, étant donné qu'ils avaient été grandement amplifiés par l'abus d'alcool.

Charles sait que je consomme, mais il n'est pas conscient de la gravité du problème. Jusque-là, j'ai tué les détails concernant nos problèmes familiaux et minimisé la tension qui règne entre Cloutier et moi. Bref, il ne connaît qu'une partie de l'histoire, il ne voit que la pointe de l'iceberg.

En mon absence, un contrat a été signé pour une tournée au Japon. Mon fils est maintenant un chanteur de calibre international, et Charles a réussi à négocier un cachet de 300 000 \$ pour cette tournée. Il y a trente ans, c'était une somme considérable, pour ne pas dire colossale.

Je ressens une immense lassitude. Je néglige ma famille, mon travail, je ne tiens aucun compte des conseils des personnes bien intentionnées de mon entourage. Notre vie familiale se détériore grandement.

L'idée de retourner au Japon ne m'enchanté pas, mais je repars tout de même. À bord de l'avion, je ressasse les mauvais souvenirs de mon premier séjour là-bas. Je repense à la façon dont on m'a tenu à l'écart quand les journalistes entouraient René. Aucun d'entre eux ne s'est approché de moi pour recueillir mes commentaires. En revanche, Cloutier a partagé tous les honneurs avec mon fils. L'entourage de Cloutier a sans doute reçu des consignes très strictes à mon endroit: je dois être tenu à l'écart et laisser toute la place à Guy, de façon à ce que, peu à peu, son image paternelle s'impose dans les médias.

Je n'ai plus d'énergie. J'ai toujours l'impression d'être au bord du précipice. L'avion n'a pas encore atterri que je ressens déjà le mal du pays. Je pense à l'île d'Orléans où les gens vivent dans l'insouciance, respirent l'odeur du pain frais, du foin, des fruits sauvages, des prunes, ces petits fruits dont les premiers colons ont dit qu'ils étaient les plus suaves qu'ils aient jamais dégustés. Je pense à mes enfants. Je ne suis pas certain de leur manquer. Je pense à Gaby. Regrette-t-elle de m'avoir dit oui devant l'autel ?

Le rythme de vie japonais reprend de plus belle : les longues journées de travail, les déplacements, les spectacles, les séances promotionnelles, les signatures d'autographes, les photos, et, toujours, les foules immenses qui se forment autour de René. Mon fils grandit, il est à l'aube de l'adolescence. Saura-t-il supporter toute cette pression ? Je l'observe pendant qu'il s'adresse à Guy. Il le regarde comme si c'était un dieu...

Le soir, à mon hôtel, je m'effondre. Je ne suis plus capable de lutter pour reconquérir ma place auprès de mon fils. Je déclare forfait. Je décroche le combiné et j'appelle chez moi.

– Gaby, il faut venir prendre la relève. Si je reste au Japon plus longtemps, je vais y laisser ma peau. Je n'en peux plus !

Il est entendu que Gaby viendra me relayer en compagnie de Charles Rondeau. Quand j'annonce la nouvelle à Guy le lendemain, je sens qu'il est contrarié. Il est certes heureux de se débarrasser de moi, mais la perspective de passer ses journées avec le tuteur aux biens de René ne l'enchantent guère.

Je n'attends même pas l'arrivée de Gaby et de Charles avant de partir. Mon dégoût est si profond que je suis même prêt à laisser mon fils seul avec son ogre de gérant pendant quelques jours. Grâce à des horaires de vol compatibles, je croise Gaby et Charles à Vancouver. Ils comprennent, en me voyant, que je suis rendu au bout du rouleau. Charles se fait rassurant et me conseille de prendre du repos. Puis, ils prennent un avion à destination de Tokyo.

Je me retrouve seul dans un hôtel de Vancouver. J'aurais dû, comme c'était mon habitude durant cette période, passer la soirée à boire. Curieusement, ce n'est pas le cas. Je n'ai même plus la force de boire ; mon estomac ne le supporte plus. Mon corps réclame de l'eau, des litres d'eau. J'ai peut-être enfin

touché le fond. Si c'est le cas, je pourrai amorcer ma remontée vers la surface.

Quand j'arrive à l'île d'Orléans, je suis sobre depuis trois jours mais déprimé. J'ai à peine le temps de déposer ma valise qu'on me demande au téléphone. Ma sœur est au bout du fil.

– Jean-Roch, viens vite. Maman a eu une attaque.

Lorsque je descends du train, à Grand-Mère, mes sœurs m'attendent sur le quai. À ce moment, maman est encore vivante, mais elle trépassera quelques minutes à peine avant mon arrivée. Les larmes refusent de couler; j'ai la gorge nouée.

L'aumônier de l'hôpital nous conduit vers la chapelle où repose le corps de ma mère. En voyant sa dépouille, je pense: « Mon Dieu, quelle sérénité sur son visage. Je donnerais tout pour être aussi serein... »

Mais j'étais malheureusement encore loin de la sérénité.

Les événements que je m'appête maintenant à raconter sont sans aucun doute les plus sombres de toute ma vie. J'ai entendu toutes sortes d'histoires à propos de mon départ du domicile familial: « C'est Cloutier qui a mis le père dehors parce qu'il battait ses enfants et sa femme » – « On dit que le père était un drogué. » – « Mais non, le père est mort, voyons! » – « C'est qui, le père, au juste? » – « On ne l'a jamais vu, il me semble... » – « Je crois qu'il est parti au Japon et qu'il s'est remarié là-bas. Il s'est fait une maîtresse au cours de ses voyages avec René, non? C'est à partir de là, en tout cas, qu'on n'a plus entendu parler de lui. »

La vérité est beaucoup plus simple, et tellement plus cruelle. Je me suis fait mettre à la porte de chez moi par deux de mes enfants. Si je parle enfin de cet épisode aujourd'hui, ce n'est pas pour leur faire des reproches, c'est simplement pour rétablir les faits.

D'abord, je préciserai que, depuis mon retour du Japon, ce sont Lyne et Gaby qui, tour à tour, prennent ma place auprès de René. Moi, je reste à l'île d'Orléans, enfermé dans la maison pendant plusieurs semaines à ruminer ma honte et mon ressentiment, puis je reprends peu à peu mon travail de cuisinier.

Depuis quelques semaines, Cloutier tente d'obtenir mon accord pour que mon fils s'expatrie à Los Angeles. Ce serait

bon pour sa carrière, dit-il, qu'il aille étudier les arts de la scène dans cette ville.

Moi, je veux d'abord savoir où il ira et, surtout, qui l'entourera. Dès l'instant où je pose des questions et où je commence à imposer mes conditions, je sens la soupe chaude.

En même temps, la pression que Cloutier exerce sur ma famille est plus forte que jamais. Face à elle, il joue le jeu de la séduction, ne ratant pas une occasion de m'humilier, de me miner le moral.

Un soir d'octobre 1975, vers 19 h 30, Lyne et René arrivent à la maison, de retour de Montréal. C'est une vieille Américaine prénommée Norma qui les ramène. Elle a été engagée par Cloutier pour veiller sur mon fils et lui enseigner l'anglais. Elle a à peine franchi le seuil de la maison que mes enfants me disent qu'elle a sûrement besoin d'un verre. Elle sent l'alcool à plein nez, et c'est pourtant elle qui a conduit depuis Montréal. Je suis consterné, mais je lui offre tout de même une de mes bouteilles.

Voilà donc l'adulte chargée de protéger mes enfants: une alcoolique, comme moi. Tous les beaux discours de Cloutier à propos de la boisson, tous les reproches qu'il me faisait me reviennent en mémoire. Quelle hypocrisie!

Heureuse de pouvoir étancher sa soif, l'Américaine se retire dans l'autre pièce, son précieux trésor entre les mains.

René et Lyne me rejoignent dans la salle à manger. Gaby est présente, mais elle ne dit pas un mot. Tout se fait sans cris, sans pleurs. René prend la parole:

– Papa, je te remercie pour ce que tu as fait mais, dorénavant, Lyne pourra s'occuper de moi.

Puis, il a ajouté qu'il serait préférable que je quitte dès maintenant la maison.

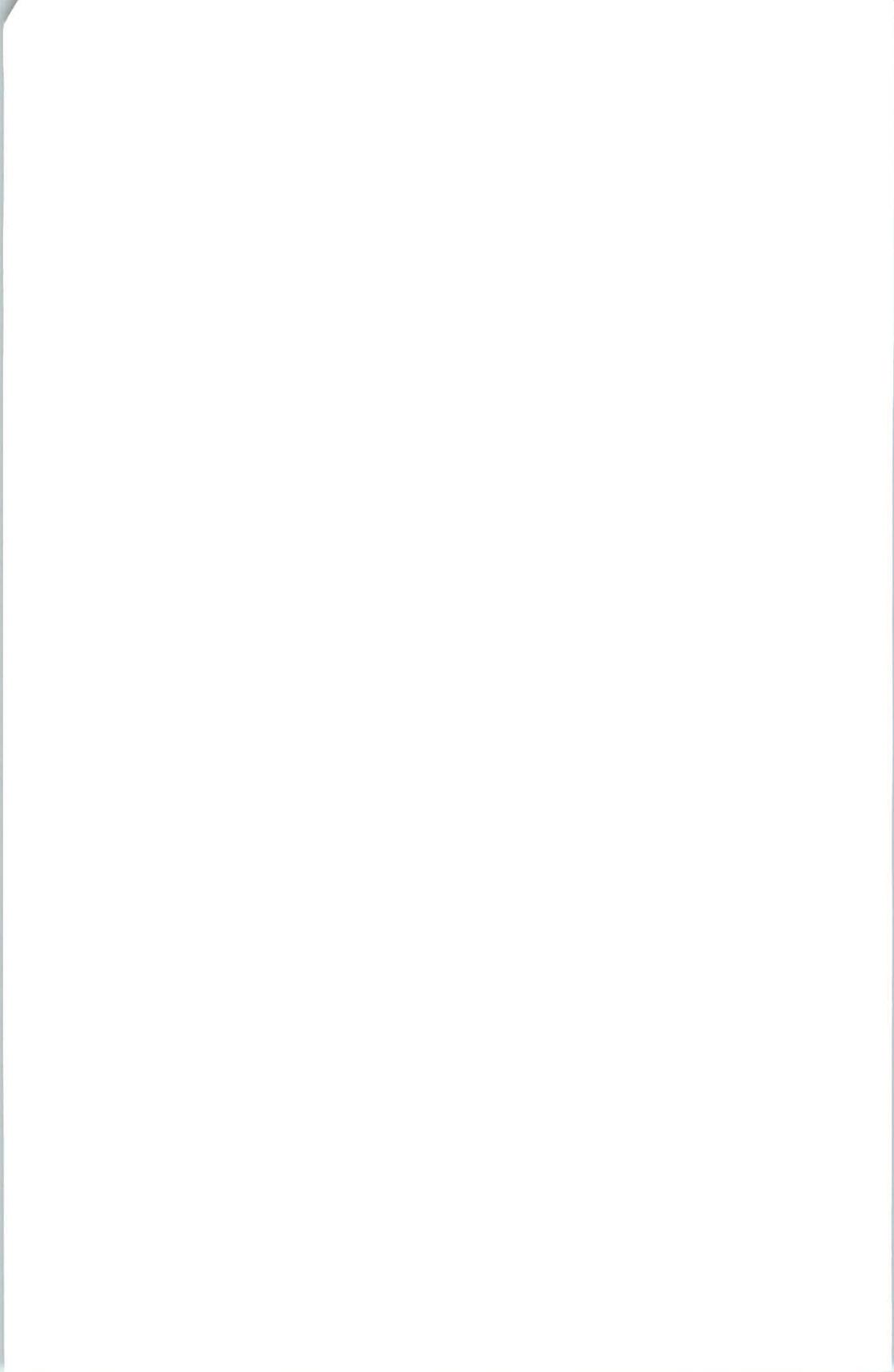
Gaby ne souhaite pas vraiment que je parte, elle s'attend à une vive réaction de ma part. Elle pense que je vais me battre, promettre de changer, de cesser de boire, crier, tempêter, au lieu de quoi je regarde René dans les yeux et je dis:

– C'est correct, je m'en vais. Cloutier a gagné.

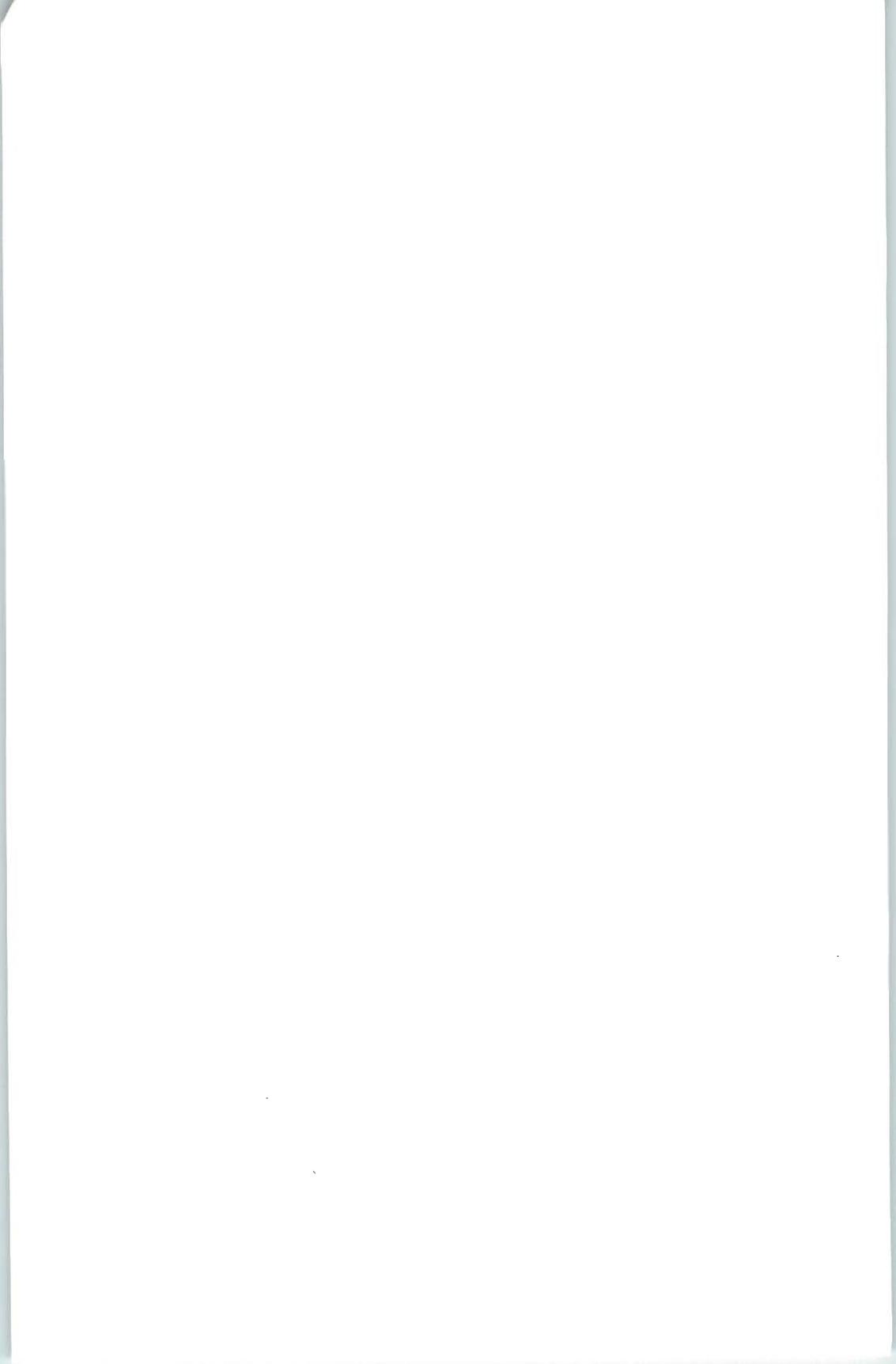
Je n'ai plus la force ni le courage de me battre. Je monte dans ma chambre pour préparer mes bagages. Faute de valises, j'utilise des sacs-poubelle.

Le peu de choses qu'il reste de mon existence s'entasse dans deux grands sacs. La vie est remplie de symboles...

Je descends l'escalier sans me retourner et ferme la porte derrière moi.



*Si le hasard existait,  
ce serait un scandale divin.*



# 18

## 16 JANVIER 2006

Aujourd'hui, 16 janvier 2006, je viens de terminer le récit de l'épisode le plus difficile que j'ai eu à vivre. Et Dieu m'est témoin que j'ai pourtant connu mon lot de souffrances.

Raconter ma vie est beaucoup plus pénible que je ne l'aurais imaginé. Pourtant, après de nombreuses années de rencontres au sein d'un mouvement spirituel, après les innombrables témoignages auxquels je me suis livré, je croyais être immunisé.

À certains moments, l'exercice est si ardu qu'il me faut plusieurs heures avant de retrouver mon calme et un rythme cardiaque régulier. Cette fois-ci, je suis tellement bouleversé que je me demande si je pourrai continuer. Je n'ai qu'une envie : lancer le manuscrit par la fenêtre.

Pendant plus de trente ans, j'ai refusé de parler aux journalistes et j'ai dissimulé mon secret. Ça fait maintenant plus d'un mois que je m'efforce de raconter ma vie, que je me plonge dans ces souvenirs que j'ai pourtant cherché à oublier pendant tout ce temps.

J'ai du mal à respirer, j'ai peur que ça me tue. J'ai le souffle court, mon cœur bat la chamade. C'est de mes enfants que je parle, de ma famille, de ma vie familiale. J'aurais tellement voulu ne raconter que de belles histoires.

Pourquoi pas, après tout ? Il y en eut bien quelques-unes. Il y a tout de même de beaux souvenirs... Je ferme les yeux et je guide mes pensées vers les beaux moments. Des anecdotes me reviennent en mémoire, des épisodes amusants qu'on pourrait prendre plaisir à se remémorer en famille. J'en

raconterai quelques-uns. Peut-être cela contribuera-t-il à ramener la paix dans mon cœur.

Durant l'été 1975, je m'associe avec mon gendre, le mari de ma fille Odette, pour ouvrir un restaurant sur l'île. Il s'agissait d'un casse-croûte que j'ai baptisé *La Souche du Sorcier*, en raison d'une magnifique souche qui ornait sa devanture.

Le jour de l'ouverture, les gens font le pied de grue pour acheter des frites. Il faut dire qu'elles sont excellentes, mais surtout, ce sont les frites du père des p'tits Simard! À la fin de la journée, la recette s'élève à 1 800\$. Pas mal pour un casse-croûte... en 1975!

Un certain vendredi soir, René est reçu par Lise Payette à l'émission *Appelez-moi Lise*. En réponse à une question de madame Payette, qui voulait savoir comment il passait ses temps libres, il nomme deux ou trois activités qu'il affectionne tout particulièrement, et il ajoute :

– J'aime bien travailler au restaurant de mon père. Par exemple, ce dimanche, je vais y passer l'après-midi à éplucher des pommes de terre.

C'est un petit restaurant qui peut recevoir tout au plus vingt personnes, et il n'y a que six places de stationnement. L'affluence est telle ce dimanche-là que la circulation est ralentie pendant plusieurs heures à cause d'un embouteillage monstre sur l'avenue Royale. Des autobus arrivent à la queue leu leu et demeurent coincés dans le flot de voitures qui encombrant toutes les rues avoisinantes.

Les deux employés ne savent plus où donner de la tête. En début d'après-midi, le temps d'attente pour un petit sac de frites est d'au moins vingt minutes. Les friteuses fonctionnent à plein régime, mais ce n'est pas suffisant. En fin de journée, il faut fermer le restaurant plus tôt que prévu : les réserves sont à sec.

L'aspect le plus loufoque de cette histoire, c'est que René n'a pas pu sortir pour saluer ses *fans* parce qu'il était de corvée à l'épluchage. La demande était si forte qu'il est demeuré enfermé tout l'après-midi dans le cagibi : les pommes de terre ne lui ont laissé aucun répit.

Pourquoi ne pas raconter aussi la fois où, pour consoler Lyne, en pleurs parce qu'elle avait sali quelques-unes des cartes en plastique dont on venait de lui faire cadeau, je lui avais

affirmé qu'elle pouvait faire disparaître les taches avec de l'eau. Elle avait alors dix ans. Pour s'assurer que les taches disparaissent tout à fait, elle avait laissé tremper le jeu de cartes toute la nuit dans l'évier rempli de javellisant...

Forte de son expérience, quelques années plus tard, désireuse de nettoyer la vieille horloge grand-père installée dans le salon, elle a fait disparaître les chiffres en utilisant du Brasso!

Je pourrais parler de l'espièglerie des garçons, décrire la chambre d'horreur qu'ils avaient créée, une petite pièce obscure du sous-sol où ils s'amusaient à terroriser leurs sœurs.

René appliquait copieusement du maquillage rouge et noir sur le visage de ses frères, mais lui-même se contentait de porter un masque. Les garçons émergeaient d'un vieux coffre en poussant un cri terrible et se félicitaient de la frayeur de leurs sœurs. Ils avaient même dégoté la vieille pierre tombale de l'épouse du capitaine, ancien propriétaire des lieux, entreposée dans le sous-sol après avoir été remplacée par un monument.

Alexis était sans contredit passé maître dans l'art de l'épouvante. Un bon matin, à 10 h 30, il n'est toujours pas levé. Étrange, lui qui est d'ordinaire si matinal. René monte à sa chambre pour le réveiller. Il le trouve inerte, la bouche ouverte, les yeux mi-clos, le regard fixe. Il redescend en hurlant :

– Alexis est mort ! Alexis est mort !

Je grimpe les escaliers quatre à quatre, je me précipite sur lui et je lui assène une violente gifle dans l'espoir de le ranimer. Et il s'anime ! La main posée sur sa joue en feu, il a du mal à contenir ses larmes. Je le gronde, pour la forme, mais j'estime que la punition a déjà été administrée. Je dois plutôt tenter de calmer Gaby qui court dans tous les sens, les bras en l'air, en hurlant :

– Mon Dieu, vite, appelez le curé !

Je pourrais certainement consacrer quelques lignes à tous les animaux qui ont traversé nos vies. Ils surgissaient je ne sais d'où et ils devenaient membres à part entière de la famille pendant un certain temps, jusqu'à ce que, aussi téméraires que mes fils, ils terminent leur vie sous les roues d'une voiture en pourchassant quelque bestiole qui avait eu la mauvaise idée de violer leur territoire.

J'aurais aimé pouvoir garnir quelques pages de photos de famille, des photos où tout le monde sourit en se serrant les uns contre les autres.

Et je m'en voudrais, dans le récit des beaux souvenirs de ma vie, de passer sous silence toutes ces divines soirées d'été où, attiré par la beauté de la musique qui parvenait à mes oreilles, je sortais dans la cour rejoindre mes enfants et leurs amis, installés autour d'un feu de joie, pour joindre ma voix à la leur.

Je pourrais noircir des pages et des pages au sujet du bonheur qu'éprouvent les gens de l'île d'Orléans à vivre dans un tel paradis, un endroit béni des dieux. Je raconterais les innombrables légendes que la tradition orale nous a transmises, dont celle de la *Dame blanche*, qui a inspiré à mes fils Régis et Alexis une magnifique chanson que je veux partager avec vous. Vous retrouverez, dans les dernières pages de ce livre, cette chanson ainsi que la légende qui l'a inspirée.

Je vous raconterais mon entretien avec Félix Leclerc, un des grands moments de ma vie. Il n'est pas étonnant que ce monument de notre culture ait choisi de s'établir sur l'île. Je me plais à croire que c'est là qu'il a trouvé la motivation et l'ardeur qui lui ont permis de livrer une bataille aussi passionnée pour la défense de sa langue et de son territoire.

Dans un récit où je n'aurais que de beaux moments à raconter, j'aurais rédigé quelques paragraphes sur l'époque *flower power* d'Odette, digne représentante de la période Woodstock.

Je réalise que je n'aurais pas pu écrire grand-chose sur Nathalie, puisque je suis resté auprès d'elle trop peu de temps.

Relater de bons souvenirs, c'est une activité qui se pratique en famille, en partageant un bon repas. Il y a rarement matière à écrire un livre. Peut-être que les belles histoires n'intéressent personne. Dommage, car il doit être si agréable de les raconter.

Aujourd'hui, je revis mon départ du domicile familial de façon aussi intense, aussi profonde qu'en ce jour d'octobre 1975. Encore maintenant, le sentiment de rejet est vif. Est-ce nécessaire de me torturer autant ?

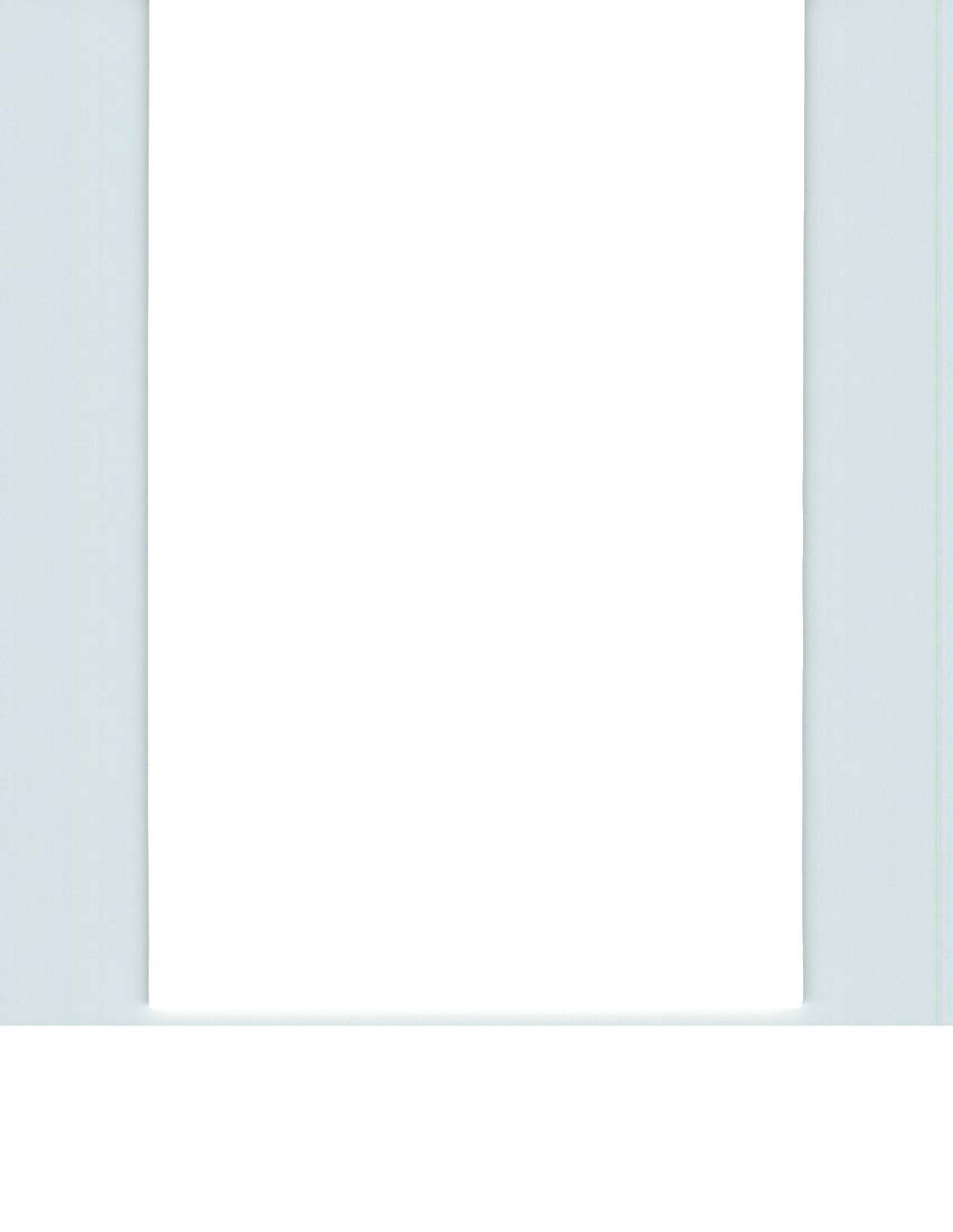
Puis, je me remémore les raisons pour lesquelles j'ai décidé d'entreprendre ce récit. Peut-être que mon histoire personnelle intéressera peu de gens. En revanche, l'histoire de mes enfants en passionne plusieurs. Et mes enfants, eux, doivent savoir.

C'est d'abord et avant tout pour eux que je raconte ma vie, mais peut-être mon témoignage aidera-t-il aussi ceux qui doivent composer avec la célébrité d'un des leurs.

Demain, je poursuivrai mon récit, mais je garderai, telle une cicatrice sur le cœur, le souvenir de ce 16 janvier 2006, jour où, dans mon âme, j'ai quitté la maison une deuxième fois.



*L'humour n'est souvent rien de plus  
qu'une tragédie qui s'est  
atténuée avec le temps.*



## LE FOND DU BARIL

En quittant la maison familiale, je ressens l'immensité de ma solitude et de ma turpitude. Comment un homme peut-il tomber aussi bas? Je ne sais où aller. Mes pas me conduisent chez un ami qui m'amène à Beauport, chez les Ouellette, qui furent mes premiers voisins à mon arrivée à l'île d'Orléans, voilà sept ans.

Ils ont un mouvement de recul en me voyant.

– Mon pauvre Jean-Roch, qu'est-ce qui t'arrive?

Je suis dévasté. J'ai les traits tirés, la gorge nouée, les yeux gonflés à force de contenir mes larmes.

Ils m'hébergent gentiment. Ils m'assurent que je pourrai rester chez eux aussi longtemps qu'il le faudra.

Pendant toute cette période, je n'ai jamais cessé de travailler. Après l'épisode du restaurant, j'ai été embauché comme cuisinier dans une résidence où vivaient des personnes âgées et des enfants trisomiques. Je ne gardais jamais mes emplois très longtemps en raison de ma consommation d'alcool, mais, curieusement, je demeurais rarement plus de quelques jours sans travail.

Après deux ou trois semaines, je sens qu'il est temps que je quitte mes généreux amis. Il ne faut jamais abuser des bonnes choses, ni des bonnes gens. Je leur annonce que je m'en vais vivre à Québec pour me rapprocher de mon nouveau travail. Je promets de leur faire parvenir mes coordonnées aussitôt que je serai installé.

Puis, j'erre pendant trois jours. Je dors sur les bancs de parcs en compagnie des écureuils et de quelques comparses éméchés qui ronflent sur les bancs voisins. Les passants ne me

jettent même pas un regard. Quelques semaines plus tôt, j'étais le père des p'tits Simard. J'ai voyagé, côtoyé les plus grandes personnalités du monde du spectacle, mangé des mets fins, fait l'envie de mes voisins. Et me voilà réduit à dormir avec du papier journal en guise de couverture. Personne ne me reconnaît. Personne ne me regarde parce que je ne suis plus personne.

Le quatrième jour, je me mets à la recherche d'un endroit où dormir. Sur le babillard d'une épicerie où je me ravitaille quotidiennement en cannettes de soupe et en bouteilles de bière, je découvre une adresse où on loge des âmes perdues comme moi.

C'est une minuscule chambre aux murs brun foncé, entièrement meublée: divan troué, lit à ressorts, qui «ressortent», justement, téléviseur noir et blanc qui fonctionne à coups de poing. Il n'y a aucune fenêtre. Je ne m'en plains pas: la lumière du jour fait mal aux yeux les lendemains de cuite. Il n'y a pas de toilettes dans ma chambre, mais un cabinet d'aisance, au bout du couloir, est mis à la disposition des chambreurs.

Ce n'est pas un palais, mais j'ai maintenant un endroit bien à moi. Pourtant, j'ai envie de pleurer lorsque mes fils Martin et Régis viennent me porter mes effets personnels. Ils cachent mal leur malaise en voyant mon logis. Je devine la colère qu'ils essaient tant bien que mal de camoufler. Je sens la honte m'envahir.

Je leur propose de prendre une bouchée dans un casse-croûte des environs. Pour m'épargner la dépense, peut-être, ou plus probablement parce qu'ils ont perdu l'appétit, ils me répondent qu'ils n'ont pas faim. Je les invite alors à venir boire quelque chose avec moi. Cette fois, ils acceptent. J'ajoute qu'une bière fraîche à la brasserie Le Corbusier ne serait pas de refus. Ils me regardent en silence...

– Ah! oui, c'est vrai, vous êtes encore mineurs, vous ne pouvez pas entrer dans une brasserie! Bon, ça ne fait rien. On fait route ensemble jusqu'au Corbusier et vous rentrez à la maison.

Assis devant le barman, je tente de me convaincre que, de toute façon, ils avaient certainement envie de me quitter rapidement, qu'ils ne désiraient pas rester plus longtemps en

ma compagnie. La vérité, c'est que je ne pouvais plus supporter leur regard.

– Barman, un pichet de bière!

Puis un autre... et un autre. Les jours se suivent, se transforment en semaines, puis en mois. Je n'ai plus aucun contact avec mes enfants, je n'ai pas reparlé à Gaby depuis mon départ, et je suis devenu le simple spectateur de la carrière de René... lorsque je ne suis pas trop ivre pour le reconnaître à l'écran. Pourtant, ils me manquent terriblement.

Au cas où l'un d'eux viendrait chez moi durant mon absence, je laisse un écriteau sur ma porte, où on peut lire :

SI VOUS ME CHERCHEZ, VENEZ ME REJOINDRE À LA BRASSERIE LE CORBUSIER.

Cet écriteau aura pourtant été utile une fois. Le soir de Noël, je suis seul, accoudé au bar, lorsque quelqu'un pose la main sur mon épaule. Je me retourne et je reconnais les Ouellette. Ils me soutiennent jusqu'à leur voiture et m'amènent chez eux pour que je célèbre Noël en leur compagnie. Je n'ai jamais oublié ce geste. Depuis, j'y repense chaque année, le 25 décembre.

Quelques mois plus tard, on frappe à ma porte. Encore un voisin trop soûl qui s'est trompé de chambre, je suppose.

– Bonsoir, papa!

Je n'en crois pas mes yeux. Alexis! Je ne sais si je dois rire ou pleurer, partagé entre ma joie de le revoir et ma honte de l'accueillir dans un tel endroit. Je suis sans voix.

Alexis brise la glace. Il s'avance vers moi et m'embrasse.

– Alors, tu te débrouilles, papa?

Est-ce que je me débrouille? Bien sûr que non! Je m'enfonce dans la torpeur. J'étouffe, comme le jour où j'ai failli me noyer dans le lac Ha! Ha!. Chaque fois que je reconnais René à la télé, j'avance ma main vers l'écran pour le toucher, et tout mon corps se met à trembler. Chaque jour, je me lève avec la rage au cœur; chaque soir, je me couche avec la rage au cœur. Je suis furieux contre Cloutier, je suis furieux contre moi-même. Parfois, j'appelle la mort pour me délivrer de cet enfer. J'ai même déjà songé à forcer le destin...

– Si je me débrouille? Je me débrouille très bien, voyons. Qu'est-ce que tu crois?

Malgré ma réticence à lui faire visiter mon taudis, je m'efface pour le laisser entrer. Je remarque qu'il tient une

valise à la main. Une visite de quelques jours, peut-être? Pas du tout. Il m'apprend qu'il vient vivre avec moi. Il décide, à treize ans, d'abandonner le confort d'une grande maison pour venir s'occuper – bien sûr, il ne prononcera jamais ce mot – d'un père en pleine déchéance.

Je comprends à demi-mot que, à la maison, les relations sont plutôt tendues. Malgré son jeune âge, il fait preuve d'une grande lucidité. Il ne supporte plus la présence envahissante de Cloutier et il a du mal à comprendre l'attitude de René, qui subit plus que jamais l'emprise de son gérant.

Depuis quelque temps, je bois moins, et ce, pour une raison fort simple: l'alcool n'arrive plus à me faire oublier mon chagrin. Le jour où Alexis est arrivé chez moi, pour la première fois depuis fort longtemps, j'ai pensé qu'il valait peut-être la peine de continuer à vivre.

Même si je fais des efforts, je suis encore loin de la sobriété, mais la présence d'Alexis me motive à trouver un logement plus grand et surtout plus convenable. Pourtant, il m'arrive encore de rentrer en titubant. Dans ces moments-là, Alexis reste silencieux. Un jour, toutefois, il ose parler, et les paroles qu'il prononce me secouent violemment:

– Au moins, ne lui donne pas raison!

Il a touché la corde sensible, il en est conscient. Il fait preuve d'une grande sagesse pour son âge. Ce jour-là, je suis convaincu qu'il a jeté les semences de ma guérison. Je suis encore loin du compte, mais je me promets de faire des efforts.

Un soir, en rentrant du travail, je fais un petit détour vers les poubelles placées à l'arrière de l'immeuble. Je dépose un sac brun dans l'une d'elles. Est-ce que je devrais faire la même chose avec la bouteille de bière que je tiens de l'autre main?

En entrant dans l'appartement, je regarde mon fils droit dans les yeux et je lui déclare solennellement:

– Alexis, ceci est ma dernière bouteille de bière!

Je bois l'ultime gorgée, je me dirige vers l'évier et j'y déverse le contenu de la bouteille. Ma décision est prise mais, si ça devait s'avérer trop difficile, il y a toujours le sac, dans la poubelle, qui contient une bouteille de scotch...

Le lendemain matin, on sonne à la porte. Je ressens déjà les effets du sevrage. En allant ouvrir, je pense à la bouteille salvatrice qui m'attend dans la cour arrière.

– Gilles, ça alors! Mais qu'est-ce que tu fais là?

– Je viens t'offrir un emploi.

Gilles, c'est un ami de longue date qui a gagné son combat contre l'alcool. Je sais qu'il a joint, il y a quelques années, un mouvement spirituel qui aide les gens comme lui à s'en sortir. Et je pense: «Des gens comme LUI, pas comme MOI!»

– Nous avons besoin d'un cuisinier au centre d'accueil pour alcooliques. C'est une très belle maison privée, avec de grandes chambres.

– Est-ce qu'Alexis pourrait me suivre?

– Généralement, les enfants des résidents ne sont pas admis, mais je suppose qu'on pourra faire une exception pour le fils du chef.

Je regarde ma montre et je deviens nerveux. Vite, je dois absolument le mettre à la porte. Je suis prêt à accepter n'importe quoi, pourvu qu'il parte.

– Bon, c'est bien. Dans ce cas, vous avez votre homme.

– Tu ne veux pas y penser un peu?

– Quoi, y penser? Non, non, je te fais confiance. Allez, on en reparlera un peu plus tard. Je ne me sens pas très bien en ce moment.

– Ah bon! Tu as des problèmes de santé? Qu'est-ce qui se passe?

Il semble bien décidé à s'attarder. Le voici qui prend place sur le sofa et qui parle de tout et de rien. Je lui souris poliment et je fais semblant de suivre la conversation, mais je n'ai qu'une seule idée en tête: les éboueurs! Ce que je craignais est en train de se produire: j'entends le camion à ordures qui entre dans la cour. Trop tard! Le monstre s'enfuit avec mon 26 onces de scotch.

Puis, je réalise que je viens d'accepter un nouvel emploi et que, par la même occasion, je me suis engagé à déménager. Il ne nous reste plus qu'à préparer nos bagages.

Au centre d'accueil pour alcooliques, le cuisinier que je suis est amèrement déçu: dans la cuisine, on ne trouve que des mets congelés, de la pizza, des plats à réchauffer. Ce n'est pas un très grand défi pour un chef! Pourquoi donc veulent-ils un chef, à propos? Enfin, je suppose que je pourrai au moins utiliser les installations pour nous préparer, à mon fils et à moi, des mets plus fins.

Je me promets d'en parler au directeur de l'établissement. Après tout, pourquoi ne profiteraient-ils pas de mon savoir-faire? À cet effet, le directeur me convoque à son bureau.

– Bonjour, Jean-Roch. Alors, vous vous plaisez chez nous?

– Oui, c'est un très bel endroit. Mais j'aimerais vous parler de la nourriture.

– Vous savez que c'est un centre d'aide pour alcooliques, n'est-ce pas?

Mais quel est le rapport? Est-ce que ces gars-là sont condamnés à se nourrir de plats surgelés sous prétexte qu'ils aiment un peu trop la bouteille?

– Oui, oui, je sais bien que ce sont des alcooliques, mais...

Il ne me laisse pas terminer ma phrase.

– Je vais être très franc avec vous. Je dirige un centre pour alcooliques. Ça veut dire que si vous n'en êtes pas un vous-même, vous n'avez pas votre place ici. Est-ce bien clair?

C'est on ne peut plus clair. Mais mon ego me pousse encore à nier. Je refuse de m'identifier à tous ces pauvres types. Je pousse l'arrogance jusqu'à penser :

« Dans ce cas-là, il ne me reste plus qu'à leur faire croire que je suis un alcoolique, moi aussi. »

L'humilité n'est pas au rendez-vous, pas encore...

Cet environnement a agi sur moi comme l'aurait fait un miroir. Il m'a fallu peu de temps pour admettre l'évidence. J'ai regardé autour de moi et j'y ai vu partout le reflet de moi-même.

Le lendemain, c'est l'anniversaire de naissance d'Alexis. C'est le jour où, enfin, je demande qu'on me vienne en aide. Le 26 mai 1978 deviendra ma première journée d'abstinence. Ça fait maintenant plus de vingt-huit ans que ça dure.

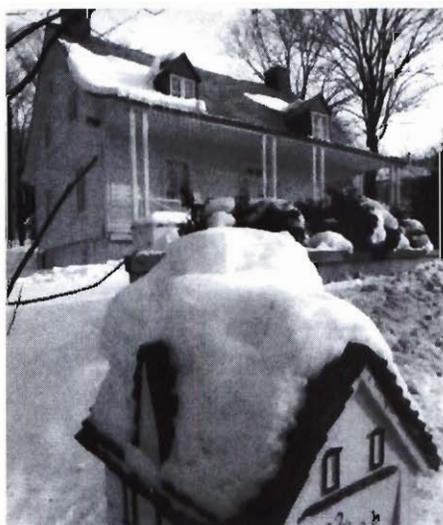
Je n'ai jamais pris ma dernière brosse; elle a été emportée par un camion à ordures un peu trop matinal.

Ce jour-là, j'ai entrepris un long processus de guérison durant duquel le mouvement spirituel auquel j'avais adhéré a joué un rôle capital. Si c'est mon fils Alexis qui m'a conduit jusqu'à la croisée des chemins, c'est ma foi qui a guidé mes pas, au cours des années qui ont suivi, sur la route de la guérison.

Si la foi peut transporter des montagnes, elle mérite que j'y consacre un chapitre, que vous trouverez à la fin de ce récit.



Première résidence de la famille Simard à l'île d'Orléans. À l'époque, ils y étaient locataires au second étage.



Maison de l'île d'Orléans dont les Simard furent propriétaires. On la surnommait la « maison du capitaine », puisque l'ancien occupant était un capitaine de bateau.



Paysage pittoresque de l'île qui regorge de maisons comme celle-ci, en bordure du Saint-Laurent.



L'église de Sainte-Pétronille.  
Un monument historique.



L'auberge La Goéliche, anciennement  
le Château Bel Air.



Vieux livre de chants grégoriens dont Jean-Roch Simard se servait pour diriger la chorale de la paroisse. Aujourd'hui, ce document ancien est protégé sous un globe de verre.



Toute la famille sur les marches avant de leur résidence, peu avant le départ de Jean-Roch. Debout, de gauche à droite : Martin, Lyne, Odette, au centre : Alexis, Jean-Roch, Nathalie, Gabrielle, Régis, en bas, au centre : René.



Jean-Roch avec ses fils  
Régis et René.



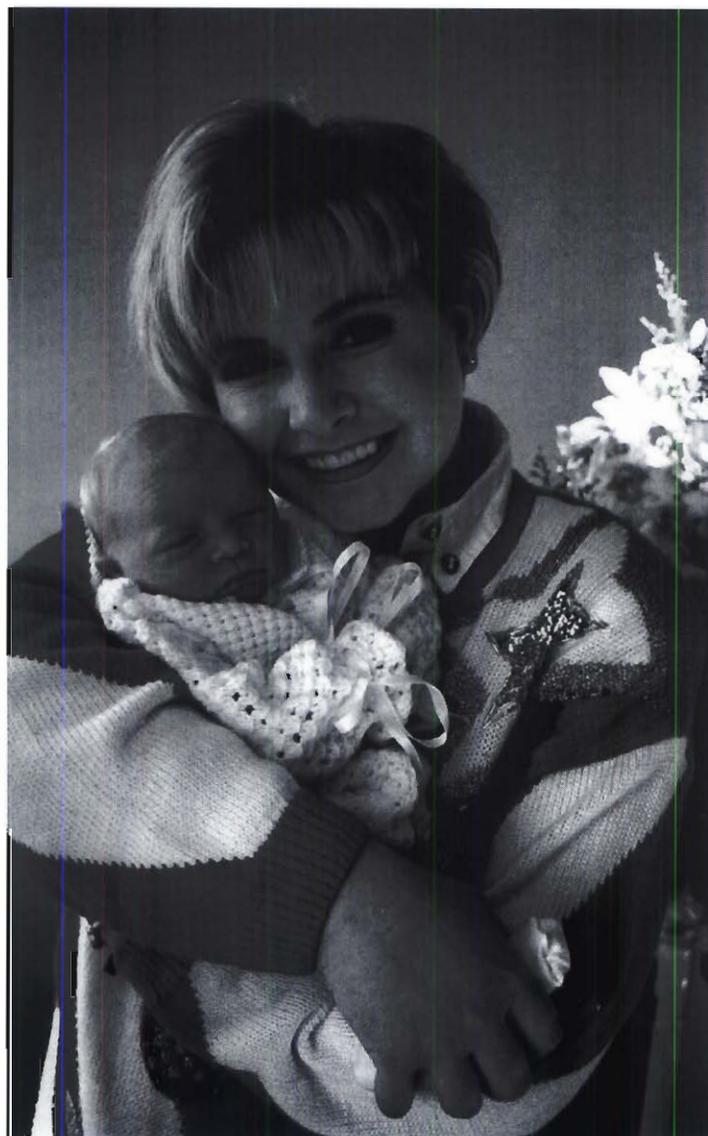
Derrière, de gauche à droite: Gabrielle, Nathalie, Jean-Roch, Lyne,  
Martin, Odette; devant: Régis, René, Alexis.



Tout le Québec se souvient encore du mariage de René Simard et de Marie-Josée Taillefer. Les parents de René, Gabrielle L'Abbé et Jean-Roch Simard, sont respectivement à la gauche et à la droite des mariés.



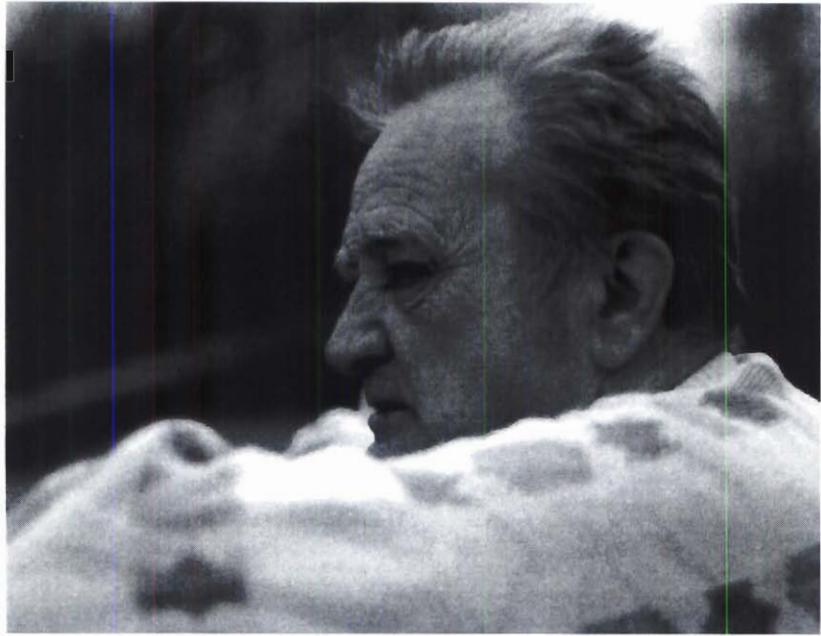
Jean-Roch et ses fils. De gauche à droite : René, Alexis, Martin, Régis.

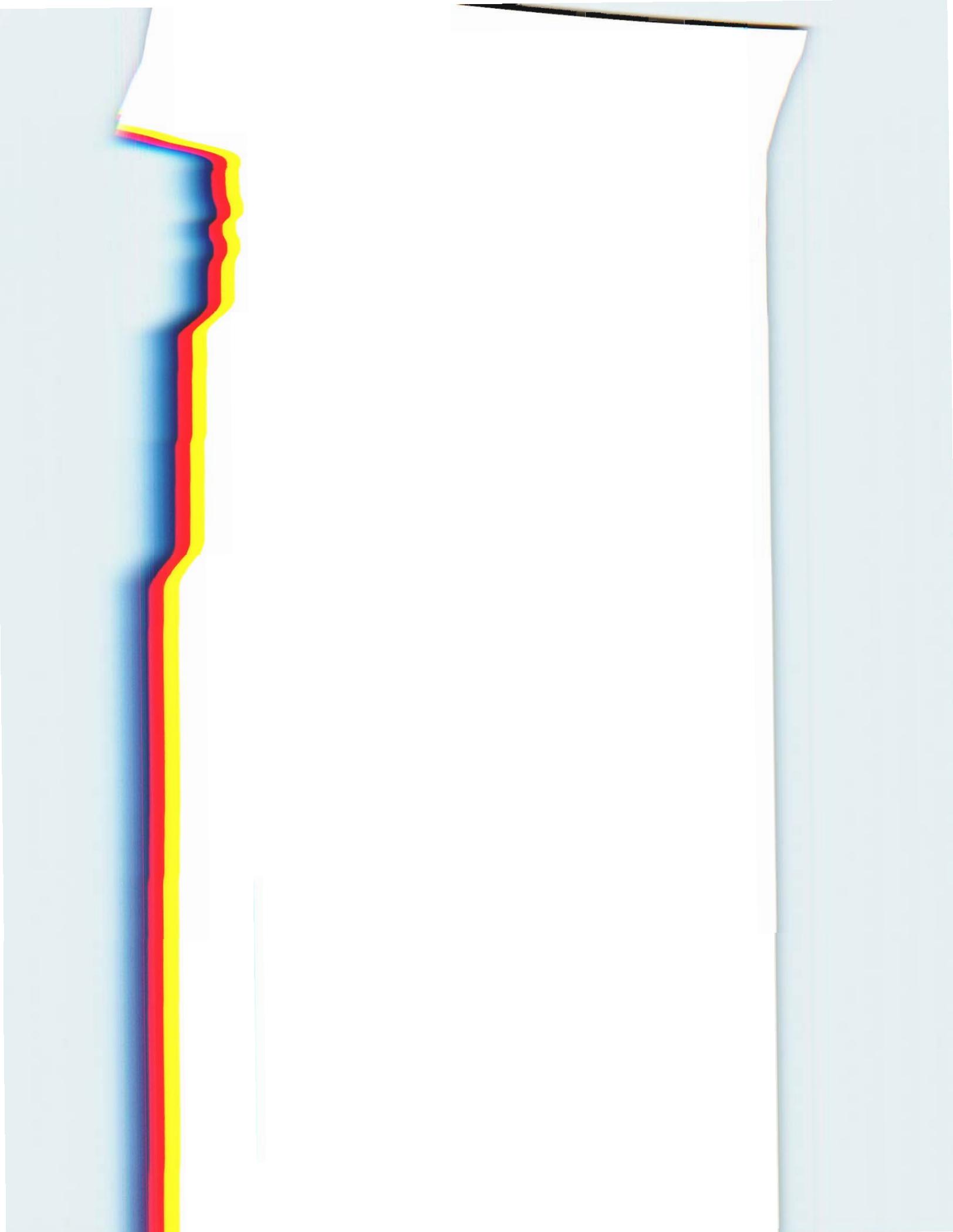


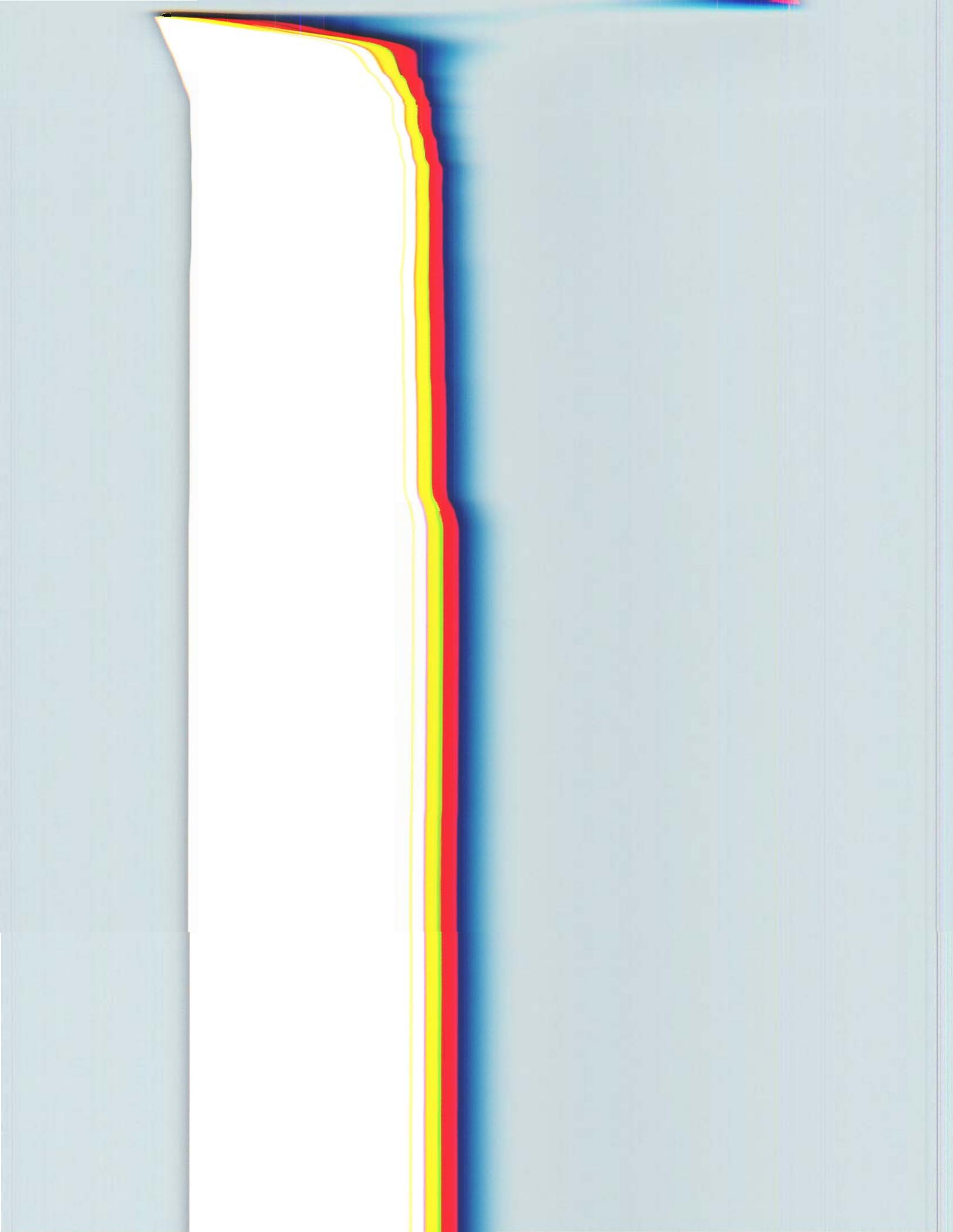
Nathalie et sa fille unique, Ève, née le 29 novembre 1993.



Jean-Roch tient une photo de tous les membres de sa famille, dont il espère la réconciliation prochaine.







---

*Tout ce qui est beau est fort,  
mais tout ce qui est fort  
n'est pas nécessairement beau.*

---



## LA TUTELLE DE NATHALIE

Parmi les choses qui m'ont fait très mal, il y a les chansons que Cloutier a fait interpréter à mes enfants. Il y en a une qui, pour moi, a eu l'effet d'un coup de poignard au cœur : il s'agit de *Padre*, chanson dans laquelle Nathalie me disait que je n'aurais pas dû partir...

Nathalie amorce sa carrière en 1979, soit quatre ans après mon départ. Comme je suis absent, je n'ai pas un mot à dire. C'est aussi à cette époque que René atteint la majorité. Comment René, à dix-huit ans, a-t-il pu devenir le tuteur de sa jeune sœur ? C'est la question que tout le monde se pose aujourd'hui.

Cette mise en tutelle a été préparée et réalisée avec un rare machiavélisme. Cloutier n'a jamais oublié l'affront qu'il a subi quelques années auparavant, lorsque j'ai demandé un tuteur aux biens et un subrogé tuteur pour mon fils.

La tutelle de René prend fin le jour de son dix-huitième anniversaire de naissance. Charles le reçoit et lui explique tout ce qu'il doit savoir à propos de la gestion de sa carrière, de ses états financiers, etc. Et il lui remet la montre que Frank Sinatra lui avait donnée quelques années plus tôt, au Japon. Jusque-là, cette montre avait été précieusement conservée dans un coffret de sûreté. J'ai appris par la suite que, dès qu'il en a repris possession, René en a fait cadeau à Cloutier. Selon la rumeur, Cloutier l'aurait perdue, ce que j'ai du mal à croire. Si Cloutier possède encore cet objet, il devrait à tout le moins avoir la décence de le rendre à René.

Quatre ans après mon départ du domicile familial, donc, je suis convoqué à la Cour, qui doit nommer un tuteur pour

Nathalie. Jusque-là, je n'ai aucune raison de me méfier du système de justice qui avait si bien protégé René au cours des dernières années. Je suis donc persuadé que la Cour nommera une personne digne de confiance, et, d'ailleurs, le magistrat lui-même me rassure à ce sujet dès le départ. Le passé étant garant de l'avenir, il était primordial que Nathalie bénéficie d'une tutelle.

Le juge chargé de ce dossier me demande de signer les documents par lesquels je cède mes droits parentaux au futur tuteur. Le magistrat me convainc qu'il s'agit d'une simple formalité pour simplifier le processus. Étant donné le sentiment de culpabilité qui m'habite face à ma famille, je considère normal qu'on exige de moi une telle renonciation. À partir de ce moment, je n'ai donc plus aucune autorité parentale, ni aucun pouvoir légal. On me promet de me communiquer sous peu le nom de la personne nommée par la Cour pour gérer les biens de Nathalie. J'attendrai en vain.

Je n'aurais jamais pu imaginer qu'une Cour digne de ce nom accepte de confier la tutelle à René, un garçon de dix-huit ans qui ne possédait aucune connaissance sur le plan légal, et encore moins en matière de comptabilité et de gestion de portefeuille. Le système judiciaire s'était bien détérioré depuis quelques années. Il était clair que ça sentait la magouille à plein nez.

On peut penser que je vais trop loin en faisant une telle affirmation, que Cloutier ne pouvait quand même pas avoir la main haute sur le système judiciaire! Et pourtant... Un épisode me revient en mémoire.

Un an après mon départ de la maison, j'ai revu Gaby au Palais de justice. Elle avait fait une demande de divorce, et nous comparaissons devant le juge. Ce fut, pour moi, un moment déchirant. Deux êtres qui ont partagé tant de choses réduits à échanger un timide « bonjour », alors qu'il y aurait tant à dire... Ce jour-là, nous nous sommes contentés de signer tous les documents nécessaires et de retourner à nos vies respectives.

Quelques semaines plus tard, je recevais un appel de mon avocat.

– Monsieur Simard, je dois vous annoncer que votre divorce est légalement annulé.

– Quoi? Mais pour quelle raison?

– À cause d'un vice de procédure.

– Je ne comprends pas. Toutes les démarches ont été effectuées en bonne et due forme, me semble-t-il, et tous les documents ont été signés.

– Oui, mais une tierce partie a été impliquée au dossier, ce qui est tout à fait illégal. Nous devons reprendre les procédures.

Une tierce partie au dossier? De qui pouvait-il s'agir?

La vie se charge parfois de rétablir la justice là où les hommes ont failli. Les enveloppes destinées à nos avocats respectifs avaient malencontreusement, ou judicieusement, été interverties. Mon avocat avait donc reçu les documents destinés à l'avocat de ma femme. Or, cette enveloppe contenait une lettre qui traitait des détails légaux du divorce et qui était adressée à monsieur Guy Cloutier. Par cette lettre, il était manifeste que c'était lui qui avait tiré les ficelles pour la partie demanderesse.

À partir de ce moment, j'ai été considéré comme la partie lésée. Nous avons donc dû refaire tout le processus, mais, cette fois-ci, c'est moi qui devais demander le divorce. Mon avocat m'a affirmé par la suite que nous avions remporté une victoire morale. Mais, cette victoire-là, je n'avais pas envie de la fêter.

Cette anecdote démontre jusqu'où Cloutier était capable d'aller. On peut imaginer la façon dont il a procédé pour s'assurer d'avoir la mainmise sur ma fille, et ce, dans tous les sens du terme.

Cloutier a profité de la naïveté de mon enfant pour assouvir ses bas instincts. Son influence et ses ressources financières lui ont permis d'asseoir facilement son autorité.

La servitude de Nathalie aura duré des années, bien au-delà de l'âge de la majorité. Et les pertes financières qu'elle a subies, sans doute considérables, ne sont malheureusement pas celles qui lui auront causé le plus de préjudice...



## LA RÉCONCILIATION

Ça s'est fait en douceur, à petits pas. Il n'y a pas d'événements extraordinaires à raconter au sujet de la réconciliation familiale, pas de grandes retrouvailles baignées de larmes, où les protagonistes se tombent dans les bras, comme ç'aurait sans doute été le cas au cinéma.

J'ai été absent de la vie de mes enfants pendant huit longues années. À part Régis et Alexis, avec qui j'ai gardé le contact au cours de ces années, ma famille a vécu sans moi, ou malgré moi. Ils ont grandi sans que je les voie grandir ; ils ont ri, ils ont pleuré sans que j'en sois témoin. Ils ont souffert sans que je puisse les reconforter.

Pendant ces huit années, j'ai suivi, tout comme leur public, la carrière de René et de Nathalie. Et, pendant toutes ces années, je voyais régulièrement, au petit écran, l'odieux visage du bourreau de ma famille.

On me tenait informé des événements d'envergure qui se produisaient dans la vie de mes enfants, mais les plaies n'étaient pas suffisamment cicatrisées pour que j'y prenne part.

À l'âge de vingt et un ans seulement, Odette est devenue veuve en raison d'un stupide accident de voiture auquel, grâce au ciel, mes fils Régis et Alexis ont survécu. J'aurais dû être aux côtés de ma fille durant cette épreuve. Je n'ai pas répété la même erreur, quatorze ans plus tard, lorsqu'elle fut cruellement éprouvée, encore une fois, par le décès de son conjoint.

Pour une véritable réconciliation, il faut du temps, surtout quand la rupture survient après des événements aussi dramatiques. Il a fallu huit ans pour que la réconciliation

soit complète; le même nombre d'années qu'aura duré la séparation.

Au début, c'était un appel téléphonique pour donner des nouvelles de temps à autre, puis un souper avec l'un ou l'autre de mes enfants, une rencontre fortuite. Puis, on organise une réunion familiale à laquelle on m'invite. À un autre moment, on se retrouve tous au salon funéraire. Ensuite, un mariage est célébré et ma présence est souhaitée.

Un jour, seize ans après mon départ du domicile, mes fils viennent me chercher en voiture pour m'emmener faire une balade. On descend de voiture, on se dirige vers un immeuble où, m'ont-ils dit, je pourrai saluer un vieil ami. La porte s'ouvre, et je vois Gaby. Un autre moment mémorable.

Aucune réconciliation n'aurait pu être possible si chacun de nous n'y avait mis du sien. Dieu sait que le Jean-Roch d'aujourd'hui n'est plus celui d'autrefois. J'ai fait la paix avec moi-même et j'ai demandé pardon à ceux que j'aime. Et, chaque jour, je m'assure qu'il y a convergence entre mes paroles et mon attitude.

Je suis conscient que certaines personnes ne sont pas prêtes à me pardonner, et je respecte leur choix; les commentaires médisants ne m'atteignent plus. Je n'ai aucune objection à ce que mes actes passés soient critiqués, mais, ce faisant, qu'on ne juge pas l'homme que je suis devenu, grâce en grande partie au mouvement spirituel auquel je me suis joint. J'y ai appris à penser différemment, à raisonner différemment, à méditer, et j'ai retrouvé tous les bienfaits de la prière. Je sais aujourd'hui que je ne commettrai plus les mêmes erreurs.

Mais si les contes de fées existent dans les livres, ce n'est malheureusement pas le cas dans celui-ci. Aujourd'hui, notre famille fait face à une autre tempête. L'histoire se répète, le vent vient du même bord. Cloutier était à la source de la rupture de notre famille en 1975; il le fut de nouveau en 2004.

Le courage de Nathalie a conduit à l'arrestation de son agresseur. Cette histoire a fait couler beaucoup d'encre, et ce sera le cas pendant plusieurs années encore. Mais cette histoire a aussi fait couler beaucoup de larmes dans ma famille.

Les humains, s'ils sont confrontés au même événement, adopteront souvent des mécanismes de défense différents, ce qui provoque des déchirements. C'est ce qui se produit

présentement dans notre famille. Depuis plusieurs mois déjà, Nathalie s'est éloignée de nous. Les divergences d'opinions entre elle et son frère René ont été abondamment rapportées par certains médias assoiffés de sensationnalisme. Une fois de plus, je suis le spectateur impuissant d'un épisode malheureux dans la vie de mes enfants.

Je tiens donc à leur dire une chose importante. Tout d'abord, le seul véritable méchant de cette histoire a été incarcéré. Je souhaite qu'on comprenne que tous les autres, même s'ils ont parfois une part de responsabilité – moi le premier – ou s'ils ont commis des maladresses, ne sont pas des criminels, mais des êtres humains que cet homme a blessés au cours de son odieux parcours de vie. Ce n'est qu'en acceptant cette réalité que nous parviendrons une fois de plus à ressouder notre famille.

Je demande à chacun de mes enfants de relire ce dernier passage, de déposer ensuite le livre et de méditer sur ces mots pendant quelques heures avant d'en poursuivre la lecture. Cette prise de conscience est nécessaire pour la suite des choses.



---

*Les portes du ciel auront la dimension  
du pardon qu'on accordera.*

---



## UN CADEAU DE LA VIE

On peut se demander ce qu'il reste à un vieil homme quand ses os se fragilisent et que, malgré le passage des années, il se sent encore en partie responsable des malheurs vécus par les siens. Y a-t-il encore espoir de jours meilleurs ? Le destin garde toujours en réserve des jours heureux pour les âmes fragiles, surtout quand elles ont connu la noirceur du désespoir. Comme l'arbre au fond du lac qui m'a sauvé de la noyade, la vie me réservait un autre cadeau.

C'est la veille de Noël 1992. Toute la famille est installée autour de la table.

– Les enfants, Monique et moi avons une grande nouvelle à vous annoncer.

Quelques joyeuses exclamations répondent à cette annonce. Nos enfants croient deviner la suite. Une annonce officielle le soir de Noël ne peut être que celle d'un mariage prochain.

– Nous sommes heureux que nos deux familles soient réunies ce soir, car nous avons quelque chose de très important à partager avec vous.

Les yeux et les oreilles sont grands ouverts, et le silence est total. Ils s'imaginent déjà tirés à quatre épingles pendant que Monique et moi serons agenouillés au pied de l'autel. Ils voient Monique vêtue d'une longue robe blanche, ou peut-être crème... Le blanc de la robe est généralement moins immaculé quand une veuve se présente pour la deuxième fois devant le prêtre.

– Monique et moi...

Je suis un peu nerveux, et les mots restent coincés dans ma gorge.

– Bon. Monique et moi, nous nous sommes mariés il y a deux jours.

C'est la consternation!

– J'espère que vous êtes heureux pour nous.

Quelques minutes de silence, le temps pour tous de s'assurer qu'ils ont bien compris...

– Quoi? Vous l'avez fait déjà? Et sans nous le dire?

– Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire? Vous n'êtes pas sérieux?

– Vous ne nous avez même pas invités!

Monique et moi échangeons des regards complices. Nous nous sentons comme deux gamins qui viennent de faire un mauvais coup. Et, de fait, quand nous sommes ensemble, nous redevenons deux adolescents.

Pourquoi sont-ils si surpris? Nous vivons ensemble depuis huit ans. Pour nous, le mariage n'est qu'une formalité. Il n'y a pas de quoi en faire tout un plat. Il ne nous apporte rien de plus dans notre vie quotidienne. Notre bonheur n'est pas tributaire de ce bout de papier. Nous l'avons fait pour des considérations, disons, plus terre à terre...

Une fois la surprise passée, nous avons pu célébrer dignement cet événement qui officialisa, en quelque sorte, la deuxième chance que la vie m'offrait.

Notre bonheur a duré vingt ans. Monique m'a quitté au terme d'un long combat contre le cancer. Je l'ai accompagnée jusqu'au bout de sa route. Aujourd'hui, de ma vie avec Monique, il ne me reste que de beaux souvenirs.

Certains soirs, je sens sa présence à mes côtés. Dans ces moments-là, il m'arrive de lui parler.

« Il y a deux ans, Monique, quand je passais mes soirées à veiller près de ton lit, à l'hôpital, ton corps affaibli n'arrivait pas à ternir, dans mon esprit, la beauté des moments que nous avons partagés. Je revivais notre première rencontre. Tu te souviens, Monique? C'était durant le temps des fêtes. Tu étais bénévole auprès des démunis de ton quartier. C'est dans le sous-sol d'une église que je t'ai vue pour la première fois. Nous étions deux âmes qui s'acharnaient à croire en un monde meilleur, malgré toute la misère qui nous entourait. Nous avons appris à nous connaître, à nous faire mutuellement confiance, puis à nous aimer.

« Je me souviens d'avoir séché tes larmes quand tu m'as raconté la tragédie que tu avais vécue, un incendie au cours duquel ton fils de cinq ans est décédé. As-tu réalisé qu'il n'y a pas un seul jour où tu n'as pas parlé de lui ?

« Et nos disputes, Monique ? C'était bien peu de choses... deux vieux bougons qui s'entêtaient. Après quelques minutes, c'était déjà oublié.

« Tu te souviens de l'incident de la mouffette ? Est-ce que tu savais que, durant toute ma vie, j'ai entretenu des relations ambivalentes avec ces petites bêtes ? Cette fois-là, tu m'as lancé des regards accusateurs. Et tu avais raison. Elle s'était introduite dans la maison parce que j'avais laissé la porte ouverte. Tu as cru que j'avais perdu la raison quand j'ai commencé à parler gentiment à l'animal pour le convaincre de quitter cet endroit si peu adapté à sa nature et de retourner vers les grands espaces. Tu m'as cru fou ? Tu avais bien raison. J'étais fou de toi, fou de ma vie avec toi.

« En voyant ton corps fatigué, j'ai repensé à l'accident qui a failli nous coûter la vie. J'ai eu peur de te perdre, ce jour-là, quand notre voiture a quitté la route et s'est immobilisée au bord d'un ravin. Les roues avant se balançaient dans le vide. Nous avons retenu notre souffle, tu te souviens ?

« Ton souffle, justement, j'ai constaté qu'il devenait plus court. Je savais que tu me quitterais bientôt et j'ai décidé de profiter pleinement de chaque minute vécue avec toi.

« Monique, tu es partie, mais tu m'as légué le plus beau des présents : la présence et l'amour d'une deuxième famille. Aujourd'hui, ma famille élargie comprend dix enfants et une ribambelle de petits-enfants qui égaient ma vie.

« N'est-il pas étrange de constater à quel point la vie sait nous récompenser lorsque nous faisons la paix avec elle ? Quand Dieu nous accorde ses grâces, ses présents sont inestimables. Chaque fois que nous souffrons, nous devons nous accrocher à cette idée.

« Je continue ma route et, dans un avenir prochain, j'irai te rejoindre.

« Un soir, alors qu'on venait de t'administrer de la morphine pour soulager ta douleur, je t'ai soufflé à l'oreille que tu pouvais partir, retourner vers le Père, là où j'irais te rejoindre le moment venu.

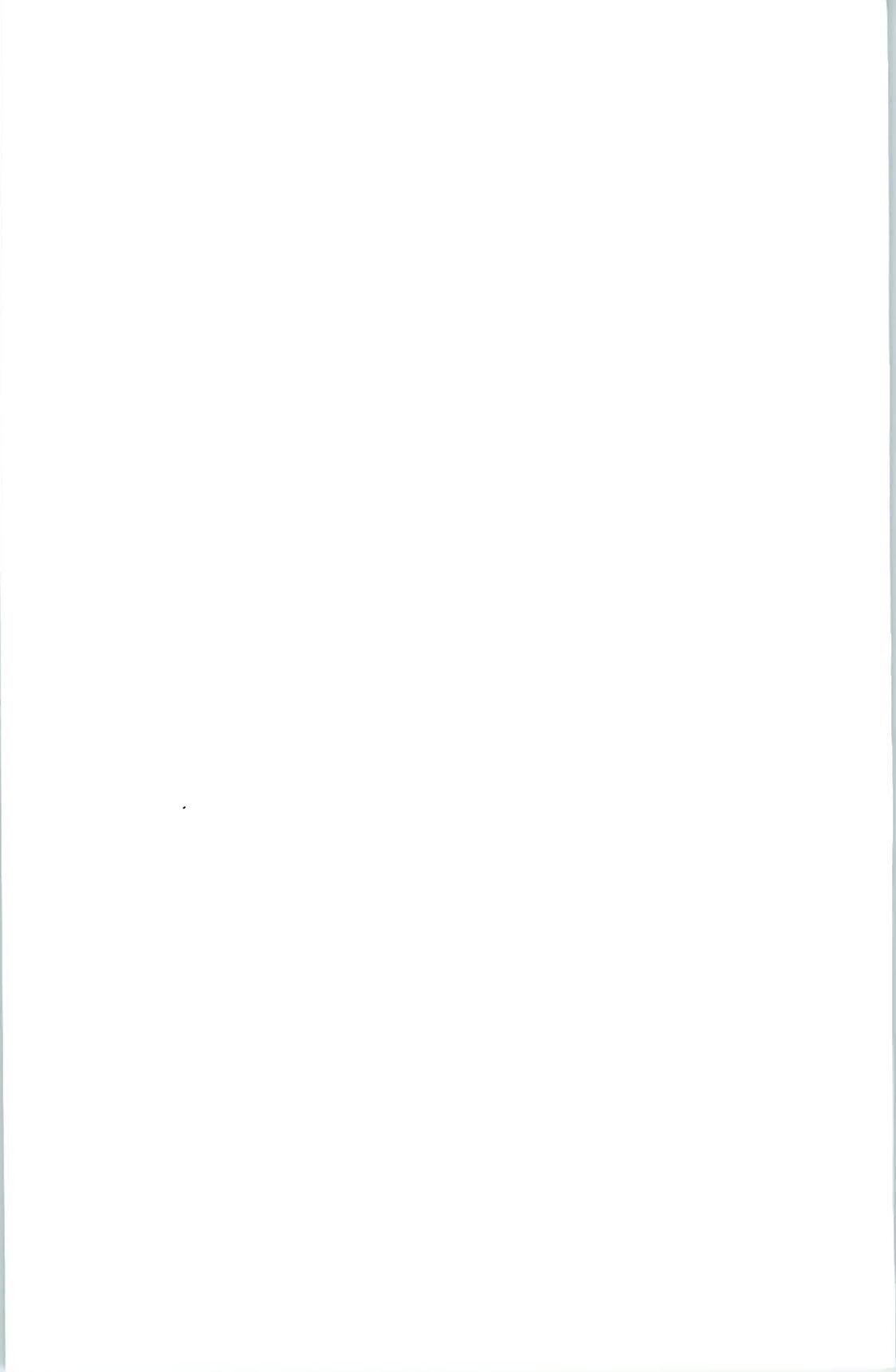
«Puis, j'ai quitté la chambre austère pour te laisser te reposer. Au petit matin, lorsque je suis revenu, tu avais décidé de ne plus te réveiller. Tu es partie, j'ai respecté ta décision de nous quitter.

«Je ne pouvais pas terminer le récit de ma vie sans te rendre un vibrant hommage. Après tout, c'est grâce à toi si les avant-derniers chapitres de ma vie ont été si heureux.»

---

*Si l'on meurt en fermant les yeux,  
c'est que la mort n'est qu'un clin d'œil.*

---



## LA DEUXIÈME VICTIME

En novembre 2005, peu après la parution du livre de Nathalie, qui fut suivie d'échanges enflammés entre elle et son frère par médias interposés, j'ai rompu le silence que j'avais observé pendant trente ans. J'ai alors prononcé des paroles qui, devenues le titre d'un article du magazine *La Semaine*, ont semé la consternation : JE SAVAIS.

Au cours de l'entrevue, j'ai confié à la journaliste avoir vu des actes que je considère, avec le recul, comme ayant eu un caractère sexuel. Depuis, on me harcèle pour savoir qui est la deuxième victime.

Sachez que je ne dévoilerai jamais le nom de cette victime, non seulement en raison de l'interdiction des tribunaux, mais aussi, et surtout, parce que j'aime et respecte cette personne.

N'oublions pas que cette personne est une victime, au même titre que Nathalie, et doit elle aussi être protégée. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle la Cour a émis une interdiction de publication. Si ma fille a, pour sa part, décidé de lever l'interdiction, la deuxième victime a choisi, et c'est son droit, de garder le silence. C'est son choix, et nous devons le respecter.

Je me permettrai aujourd'hui de m'adresser à cette deuxième victime, qui ne m'a plus jamais reparlé de ces événements, même après avoir témoigné au procès de son agresseur.

« Je ne peux juger ni tes actes ni tes décisions. Ce que je sais, par contre, c'est que tu as sans doute souffert autant que ma propre fille, qui elle aussi a été victime de cet individu ignoble. Il est vrai qu'il est difficile de crier sa détresse à la face du

monde, surtout lorsque les actes subis sont de nature sexuelle. Raconter des épisodes traumatisants de son passé équivaut à les revivre. J'en sais quelque chose!

« Mais, si j'osais, je te demanderais tout de même de sortir de l'ombre et de crier haut et fort que ce n'est nullement ta faute. Cesse de te cacher et de porter en toi une honte qui ne t'appartient pas. Ton fardeau est déjà si lourd, et tes efforts pour le camoufler l'alourdissent davantage. Cela doit être insoutenable. S'il faut vraiment que quelqu'un aide l'infâme personnage à porter son boulet, laisse-moi le faire à ta place.

« Je te demande, à toi, comme à ma fille Nathalie, de te tourner vers ta famille pour bénéficier du soutien qu'elle peut t'apporter. Je te fais cette requête en sachant très bien, par contre, que peu importe ce qu'on pourra offrir à ma fille, ce sera toujours insuffisant. Et ce sera probablement la même chose pour toi aussi. Une famille, si attentionnée et aimante soit-elle, ne pourra jamais guérir complètement les blessures d'une enfance violée, mais peut-être pourra-t-elle au moins t'offrir un refuge où il te sera possible de panser lentement tes plaies.

« Je sais que tu as trouvé l'amour dans ta vie, que cet amour est fort et vécu dans la plus grande sérénité, ce qui prouve à quel point, malgré les assauts que tu as subis dans ton enfance, tu es devenue une personne équilibrée. Je comprends aussi que ton silence est en partie motivé par le désir de protéger ta famille, et c'est tout à ton honneur.

« Mais parfois, tu sais, il faut armer ses enfants; c'est souvent le meilleur moyen de leur épargner la défaite. La vie est un dur combat, et ils auront eux aussi des batailles à livrer, quoi qu'on fasse. C'est au moment où la vérité nous frappe de plein fouet qu'on sait si, oui ou non, on a bien joué son rôle de parent.

« Je te demande de méditer sur les conseils d'un vieil homme qui a vu ses enfants perdre trop de batailles par sa faute. »

---

*Ne parle que si tes mots  
sont plus forts que le silence.*

---



## ULTIMES MESSAGES

Avant de livrer un message personnel à chacun de mes enfants, j'aimerais m'adresser à René Angélil pour lui présenter mes excuses. Je me souviens d'avoir prononcé des paroles acerbes à son endroit au cours de discussions orageuses. Lorsque Cloutier et moi avions des divergences d'opinions, Angélil se rangeait du côté de Cloutier, et je l'invitais souvent à se taire, et ce, de façon fort cavalière.

Aujourd'hui, il peut comprendre qu'il se produisait beaucoup de choses qu'il ignorait, dont il n'aurait même jamais pu imaginer l'existence. Les raisons des querelles qu'il y avait entre Cloutier et moi n'étaient pas toutes connues de la part de son entourage.

J'ai refusé de me confier à cet homme, à qui je reconnaissais pourtant de grandes qualités, parce qu'il était l'ami de Cloutier.

Malgré nos désaccords, René Angélil a toujours fait preuve d'une grande douceur à l'égard de mes enfants, et d'une patience exceptionnelle. Je sentais qu'il les aimait et qu'il les respectait. Je lui en étais reconnaissant parce que, à cette époque, la plupart des gens qui gravitaient autour de Cloutier ignoraient les membres de ma famille qui n'étaient pas sous les feux des projecteurs, et certains allaient jusqu'à afficher ouvertement leur mépris pour eux.

J'espère qu'un jour j'aurai l'occasion de serrer la main de René Angélil. Étant lui-même père, je suis persuadé qu'il comprend mieux maintenant ce qui a pu motiver mes paroles et mes actions.

Si la vie nous fournit l'occasion de nous rencontrer un jour, il sera agréable de discuter entre pères et, pour une fois, entre hommes sobres...

Je m'arrêterai ici. Qu'il sache seulement que j'ai souvent pensé à lui au cours des dernières années, et que ma porte lui est ouverte.

J'aimerais maintenant m'adresser personnellement à chacun de mes enfants en précisant que je les aime tous également, mais de façon différente.

Certains d'entre eux, sinon tous, auraient pu faire carrière dans le monde du spectacle si Cloutier n'avait pas fait en sorte que toutes les portes leur soient fermées. Il existe des enregistrements que seule une poignée de personnes ont eu la chance d'entendre. Ces enregistrements témoignent d'un style musical propre aux Simard, resté inconnu, un style autrement plus intéressant que celui que le producteur a commercialisé. Ensemble, mes enfants auraient pu acquérir la notoriété et l'autonomie qui leur auraient permis de dénouer les courroies qui les avaient muselés.

J'ai toujours souhaité que mes enfants puissent faire un disque ensemble. C'est un rêve que je caresse encore aujourd'hui. Cela impliquerait, évidemment, la réconciliation de tous les membres de la famille. Ce serait un cadeau d'une valeur inestimable.

Puisqu'il est question de musique, c'est à Régis, mon fils musicien, que je désire d'abord m'adresser.

## À TOI, RÉGIS

Malgré le fait qu'on t'ait mis des bâtons dans les roues, qu'on ait tenté de briser tes doigts d'enfant qui grattaient la guitare, tu as continué à vivre de ta musique. Il est vrai que ce fut de manière plus modeste, que tu as été moins célèbre que ton frère et ta sœur et que tu n'as certainement pas connu un succès à la hauteur de ton talent. Je n'ai pas encore réussi à passer l'éponge là-dessus car, selon moi, les responsables de cette injustice sont demeurés impunis.

Je me souviens de toi, à peine plus haut que trois pommes, orchestrant déjà les chansons que nous interprétions en famille.

Malgré les épreuves que tu as subies, tu as su demeurer une force de la nature et subvenir aux besoins de ta famille, tout en continuant à vivre ta passion. Peu de gens y seraient parvenus. Peu de gens auraient gardé la tête haute comme tu l'as fait, malgré le mépris dont on t'a couvert alors que tu n'étais qu'un enfant.

Sois fier du talent musical que tu possèdes, mais, surtout, reste fidèle à tes principes et conserve la force morale dont tu as toujours fait preuve. C'est ce qui fait de toi l'homme, le grand homme et le grand musicien que tu es.



## À TOI, LYNE

Est-ce que tu sais, ma grande, à quel point ton rôle a été primordial au sein de cette famille? Que de responsabilités tu as portées sur tes frêles épaules!

Je tiens à te dire aujourd'hui que si tu n'avais pas accepté ce rôle de deuxième mère pour aider Gaby quand elle était malade, et remplacé un père alcoolique, ta mère n'aurait probablement eu d'autre choix que de quitter le navire. Grâce à toi, elle a réussi à tenir le coup, et, pour ça, je ne te remercierai jamais assez.

Tu as pris soin de Nathalie comme aucune autre n'aurait su le faire. Je sais que tu es meurtrie dans ton cœur et qu'elle te manque énormément. Garde courage, car l'affection ne se perd jamais. Elle peut s'éloigner un temps, mais elle finit toujours par rentrer au bercail.

Chaque fois que je te vois, je ne peux m'empêcher de penser à toutes ces tâches d'adultes qui t'ont été imposées et à la façon grandiose avec laquelle tu les as assumées.

Je n'oublie pas tout l'amour dont tu as fait preuve, toute la tendresse que tu as prodiguée à une famille qui se déchirait. Merci pour tout ce que tu as fait et pour l'affection dont tu n'as jamais cessé de nous combler.



## À TOI, MARTIN

Si j'avais un mot à choisir pour te décrire, ce serait « ténacité ».

Tu es un gestionnaire émérite qui a le souci de secourir les plus démunis. Tendant toujours la main aveuglément, tu cherches à faire régner le bonheur tout autour de tes proches.



## À TOI, ODETTE

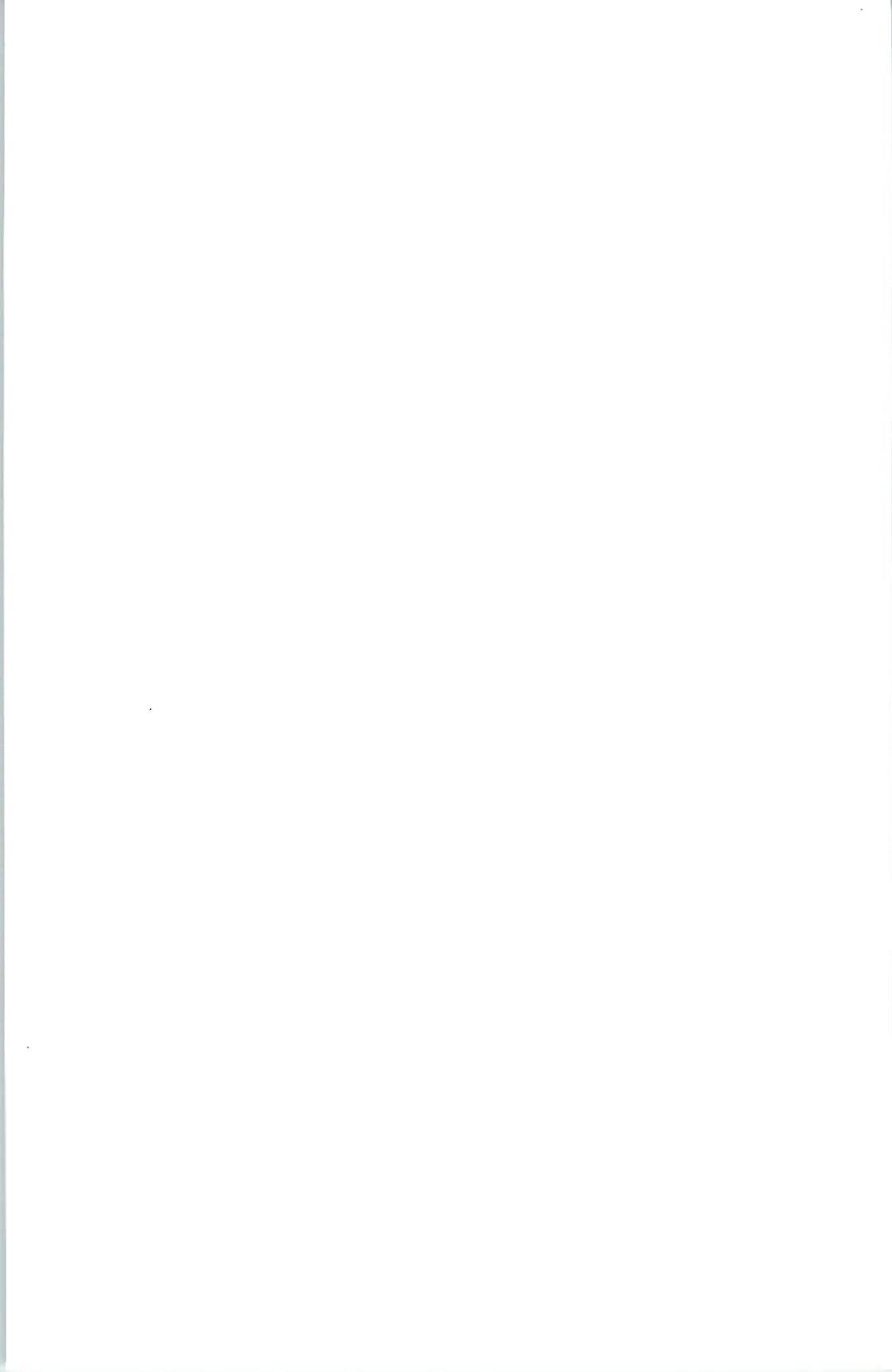
Peu de gens savent que tu es atteinte d'une maladie dégénérative plutôt rare chez les personnes de ton âge. Si tu avais mené une vie publique, tous auraient pu constater que tu es un exemple de courage.

Malgré la maladie, malgré deux veuvages, malgré l'anonymat, tu as surmonté les épreuves de la vie avec un cœur qui a refusé de s'aigrir.

Il aurait été compréhensible que tu refuses l'amour après les deux tragédies que tu as vécues, et pourtant, tu as accepté de t'engager de nouveau, tu partages aujourd'hui ta vie avec François, un ange qui t'était destiné.

C'est la preuve que tu as accepté les revers que la vie t'a si cruellement envoyés, et que tu as tout de même réussi à saisir toutes les belles choses qu'elle te réservait. Plutôt que de serrer les poings, tu as gardé les mains ouvertes afin d'attraper le bonheur au passage.

Nous sommes tous là pour te témoigner notre amour. Garde espoir en un lendemain qui t'apportera plus de chaleur et de soleil.



## À TOI, MA PETITE NATHALIE

Je t'appelle encore «ma petite», mais mon Dieu que je te trouve grande! Comme j'aimerais que tu saches à quel point je trouve ton geste héroïque.

Si nous ne sommes pas auprès de toi, ce n'est certes pas parce que nous ne le voulons pas, mais bien pour respecter ta volonté. Même si c'est avec amour que nous respectons ton vœu, ce n'est pas sans faire de sacrifice que nous y parvenons.

Cela ne signifie pas que nous n'avons pas commis d'erreurs. Chacun a voulu te protéger à sa manière, au risque de le faire maladroitement. Rappelle-toi que tous ont alors fait face à la souffrance.

Alors, prends le temps de penser, de méditer, mais surtout ne va pas te sentir coupable de quoi que ce soit. Je suis là pour toi, toute ta famille est là pour toi. Si tu sens que tu n'as pas reçu le soutien nécessaire, laisse-nous savoir au moins ce qu'on peut faire, malgré toutes nos faiblesses et notre impuissance à panser tes plaies.

Nous t'aimons tous.



## À TOI, ALEXIS

Me connaissant, tu ne seras pas surpris de la trop courte lettre que je t'adresse, car je ne te demande qu'une seule chose : conserve la loyauté qui te caractérise.

Tu sais, parfois, il n'existe pas de mots, à part « merci pour tout ». Et ce que je n'arriverai jamais à exprimer avec des paroles, il ne me reste qu'à le ressentir avec mon cœur.



## À TOI, RENÉ

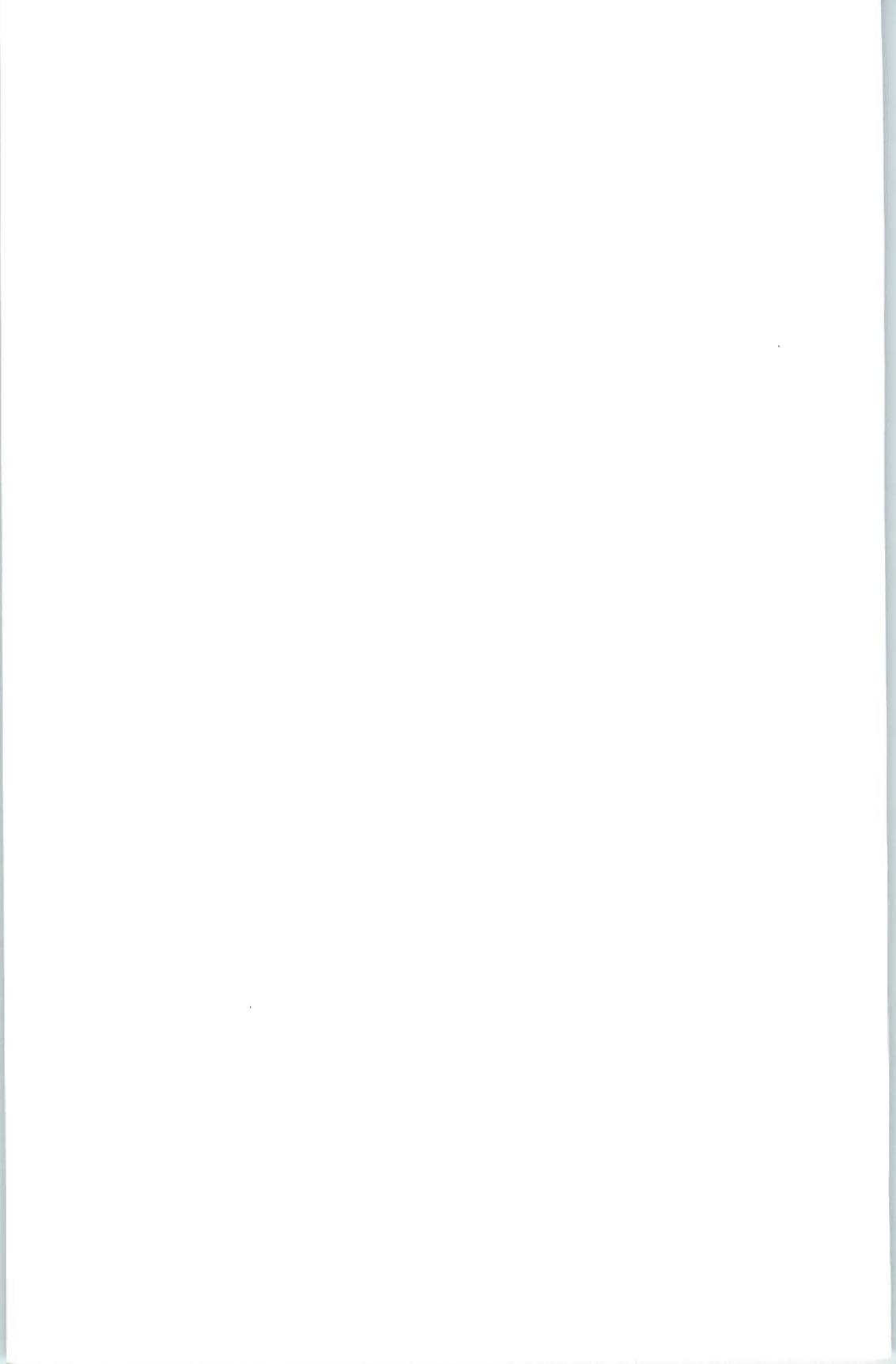
René, je sais que ta position n'est pas facile. Tu dois garder la tête haute face à tous ces événements.

À dix-huit ans, un adulte n'est pas encore un homme. L'âge de la majorité n'est qu'une invention de l'État, qui ne procure ni la sagesse de l'expérience ni une vision élargie de la vie. Tu as fait ce que tu as pu, ça, j'en suis convaincu.

Continue ton chemin, essaie de regarder autour de toi ce qui peut être modifié. Tu es seul maître de ta destinée. Toi seul pourra y changer quelque chose, et si tu crois, en ton âme et conscience, qu'il n'y a rien à changer, alors aime Dieu et va ton chemin.

À travers tous ces événements malheureux, tu as sûrement perdu quelques plumes. Phénomène tout à fait normal... c'est ce qui arrive à un oiseau.

Sache que ces plumes pourront un jour repousser, plus fortes et plus belles.



On m'accusera peut-être d'idolâtrer mes enfants, de ne donner d'eux, à travers ces pages, qu'une image positive. On a parfois pris plaisir à me rappeler que certains d'entre eux ont commis des erreurs, ont même eu des démêlés avec la justice. Jeune homme, je voulais faire des enfants à l'image de Dieu: parfaits, intelligents, brillants. J'ai réussi, mais ce sont quand même des êtres humains.

Il est important que je dise ces choses afin qu'ils soient assurés que je les aimerai inconditionnellement jusqu'à mon dernier souffle. Il y a encore dans mon âme une vie trépidante que ne peut malheureusement plus exprimer une enveloppe corporelle diminuée. Rien ne viendra jamais ternir le bonheur que je ressens d'être père, le père d'une famille aussi spéciale, aussi belle et aussi talentueuse.

Si certains d'entre vous se demandent ce qui va désormais arriver à la famille Simard, je vous répondrai que les membres de ma famille devront, comme les autres, se nourrir d'espoir, et ce, un jour à la fois. Je suis certain, cependant, que les racines profondes qui les unissent sont beaucoup plus fortes que les malentendus.

Certaines vérités doivent encore être dévoilées, certains jours sombres doivent être éclaircis, et de nouvelles sources de lumière doivent être découvertes pour illuminer leur vie. Mais ils tiennent leurs racines de la terre du Saguenay et de l'île d'Orléans. Je suis persuadé que chacun d'entre eux y retournera un jour, comme on fait un pèlerinage. Ce jour-là, ils reverront leurs anciennes maisons, les croix de bois de leur frère et de leur sœur, les lieux qui ont abrité leurs jeux. Ils y retourneront avec leurs propres enfants, qui demanderont qu'on leur raconte des souvenirs. Puis, un jour, peut-être bien des années plus tard, ils y retourneront tous ensemble.

N'oubliez pas qu'une réconciliation demande autant d'années de guérison qu'il y en a eu de douleur. Maintenant que cette douleur nous a laissé un grand vide dans le cœur, il y

a désormais assez de place pour accueillir l'amour et le bonheur  
que la vie a mis en réserve pour nous.

J'oubliais, il me reste une dernière lettre à écrire.

## À TOI, GUY CLOUTIER

Tu seras sans doute surpris d'apprendre que je ne te souhaite aucun mal, que je n'ai aucun désir de vengeance. Je te souhaite plutôt une très longue vie.

Pourquoi? Pas par compassion, car je n'ai pas encore franchi cette étape. Je confie à des âmes supérieures à la mienne le soin de s'occuper de ton pardon, s'il y a lieu.

Au moment d'écrire ce livre, tu es déjà sorti de prison. Tu recouvres une partie de ta liberté, mais, dès lors, tu es condamné à l'exil tout en étant incapable de fuir.

Or, je connais bien le calvaire de l'exil. Le tien sera bien pire que ne le fut le mien. Toi, on reconnaîtra toujours ton visage, et toutes les lèvres murmureront ta faute.

Alors, longue vie à toi, Guy!



## CHERS ENFANTS

Ces lignes terminent l'histoire de notre famille.

Nous devons maintenant, chers enfants, nous efforcer d'oublier le passé, effacer de notre mémoire les souvenirs qui font saigner nos cœurs et couler nos larmes. Nous devons surmonter la rancœur qui nous habite, puisque c'est un poison pour notre âme.

Pour ce faire, nous devons :

Acquérir la sérénité qui nous permettra d'accepter les choses que nous ne pouvons changer ;

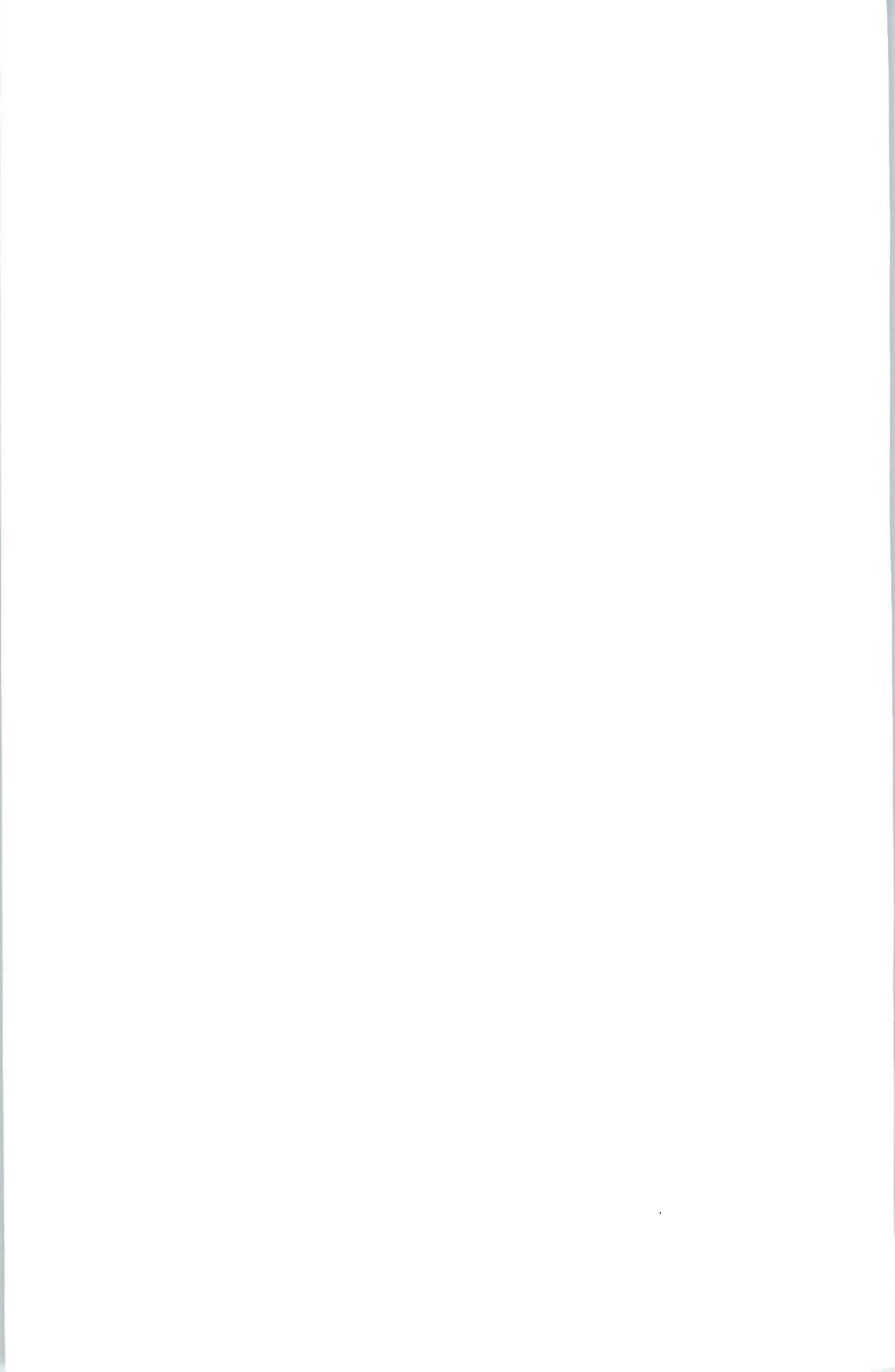
Avoir le courage de changer celles que nous pouvons changer ;

Avoir la sagesse d'en connaître la différence.

Ces trois vertus attireront dans nos vies des fleurs et des richesses que nous n'aurions pu obtenir autrement.

Demandons la grâce de pardonner à ceux qui nous ont fait du mal, mais accordons-nous aussi, à nous-mêmes, la grâce de ce pardon.

Merci de m'avoir lu.



---

*Les vraies richesses ont toujours été  
cachées aux yeux de l'homme, mais  
reconnues par Dieu.*

---



## RÉFLEXION SUR LA FOI

On peut penser qu'il est démodé, en 2006, de parler de la foi. Que c'est un concept complètement dépassé. Pourtant, on n'a qu'à regarder ce qui se passe dans le monde pour comprendre qu'elle se trouve au cœur même de l'actualité. Quand j'ai enfin reconnu que j'avais besoin d'aide, j'ai entrepris une démarche spirituelle. Cette démarche m'a conduit vers des sentiers qui m'ont permis de retrouver, des années plus tard, les membres de ma famille.

Je dois d'abord expliquer que, lorsqu'un alcoolique boit, il ignore la plupart du temps la source de sa soif malade. Cette soif est si intense qu'elle dépasse tout fondement biologique, toute logique. Cette soif est plus forte, souvent, que l'amour qu'on porte à autrui, mais, surtout, que l'amour qu'on se porte à soi-même. Alors, l'alcoolique tentera de noyer sa soif dans l'alcool.

Noyer sa soif, ça peut paraître paradoxal, mais la soif n'est en fait qu'un triste symptôme de la souffrance que l'alcoolique cherche à apaiser. Comme il est plus facile de tuer un homme qu'une souffrance, il entreprend un long processus d'autodestruction.

Il se retrouve alors devant deux choix. Il peut continuer à boire jusqu'à la destruction complète ou, dans un geste d'humilité, prononcer des paroles difficiles, mais ô combien salvatrices: «J'ai besoin d'aide!» C'est à cette seule condition qu'il peut entreprendre le cheminement qui le conduira à la guérison. Pour atteindre la sérénité, l'être humain doit vivre sa spiritualité de façon libre et profonde, mais sa consommation d'alcool ne lui en laisse pas le loisir.

Le jour, donc, où j'ai enfin demandé de l'aide, j'ai adhéré à un mouvement spirituel. Si je refuse de le nommer, c'est par respect pour les membres de ce mouvement ; l'anonymat y est crucial. C'est donc en raison de la haute considération pour la philosophie qui guide ce groupe que j'en tairai le nom, même si la plupart des lecteurs en ont déjà entendu parler. Je m'en tiendrai à l'essentiel, c'est-à-dire expliquer les valeurs spirituelles prônées par ce mouvement.

Tout le monde ne conçoit pas Dieu de la même façon. La preuve, c'est que les principales religions du monde lui attribuent des noms différents, un visage différent et, ce qui est malheureux à bien des égards, un message différent.

Aujourd'hui, oublions, pour un moment, tous les dogmes. Je vous propose un jeu simple mais révélateur. Et, n'ayez crainte, Dieu a le sens de l'humour, il ne vous en voudra pas.

Imaginez le Dieu dont vous avez vraiment besoin pour atteindre la sérénité et la paix de votre âme. Créez votre propre Dieu, celui qui comblera toutes vos attentes. Allez-y, tout est permis. En fait, oubliez le prêt-à-porter, et faites-vous un Dieu sur mesure.

Alors, nul doute que ce Dieu pourra combler toutes vos attentes, réaliser vos désirs, répondre à vos aspirations. Bien sûr, il peut aussi répondre à toutes vos questions. Allez-y, n'ayez pas peur de rêver. Et nul doute que ce Dieu saura vous pardonner et faire en sorte d'effacer de votre cœur tous les remords qui vous gardent éveillé la nuit.

Prenez le temps nécessaire pour bien déterminer vos besoins. Votre Dieu devra les combler tous, sans exception. Ça peut paraître prétentieux de vouloir créer un Dieu selon ses besoins mais, pourtant, ce Dieu tel qu'on l'imagine, c'est celui qui EST, peu importe le nom qu'on lui donne.

Je vous entends rétorquer : « C'est bien trop facile ! Autant revenir au temps des Romains, alors qu'on allait même jusqu'à créer un dieu pour les voleurs. » Je vous répondrai qu'au temps des Romains existait peut-être une multitude de dieux parmi lesquels chacun pouvait choisir celui qui lui convenait, mais, en réalité, tous priaient le même Dieu, tout en n'invoquant qu'une facette de son être. Il faut imaginer Dieu avec son cœur et le faire vivre en soi. Cela fait précisément partie du plan divin.

Les guerres de religion existent parce que les hommes ont imaginé un dieu vengeur, tyrannique, qui refuse la différence et punit les faibles sans aucune compassion. En réalité, ce Dieu est créé par les hommes dans un but de domination. Sous prétexte d'agir pour la gloire de Dieu, des chefs religieux contrôlent les esprits, et ce, pour leur gloire personnelle. Une telle démarche n'a rien à voir avec le plan divin.

Dieu est amour. Si on s'abandonne à lui, il nous guidera et nous trouverons en lui la force et le courage de surmonter tous les obstacles qui se dresseront sur notre route.

Il est fort simple de faire la différence entre les deux conceptions de Dieu que je viens de décrire ci-dessus. Il suffit de se laisser guider par sa conscience. En plus d'une conscience, Dieu nous a dotés d'une grande sensibilité et d'une intelligence. Nous possédons tous les outils nécessaires pour atteindre la paix intérieure.

Qu'est-ce qui est bien ? Qu'est-ce qui est mal ?

Il faut se retirer dans un endroit calme pour méditer et procéder à un examen de conscience. Il nous sera facile de déterminer si l'inspiration provient du senti intérieur, qui vient de Dieu, ou de la parole humaine, trop souvent polluante et malveillante.

Il devient facile aussi de trouver les réponses, de départager ce qui est bon pour son âme de ce qui lui est néfaste.

Il n'y a rien de complexe dans la spiritualité. Contrairement à l'enseignement des mauvais leaders qui nous présentent une fausse image de Dieu, une image terrifiante parfois, la spiritualité implique une grande liberté de pensée. C'est cette liberté qui nous permet d'aller au fond de nous-mêmes pour entrer en contact avec Dieu.

Dieu donne les noix, mais ne les casse pas. Il refuse que nous soyons dépendants de lui. Il nous demande d'être solidaires, responsables et autonomes. Il a la sagesse de laisser l'homme faire ses propres choix, ce qui implique aussi que ce dernier commettra des erreurs.

Par mon témoignage, je ne vise pas à convertir qui que ce soit. Je veux simplement établir un parallèle entre l'alcoolique que j'étais et un homme dont la spiritualité est influencée par les dogmes, qui se laisse guider par les hommes plutôt que par son Dieu. Tous deux sont souffrants, tous deux ignorent

ce que signifie la véritable liberté. Tous deux adorent un faux dieu, dont ils sont totalement dépendants. Tous deux trouvent, dans l'adoration de leur dieu, un certain confort qui les empêche de s'aventurer à la recherche de la vérité. Enfin, tous deux mentent, alors qu'ils prétendent posséder la vérité.

Tant de gens se croient libres de leurs actions, alors qu'ils sont esclaves de mauvais maîtres.

Nonobstant les découvertes des scientifiques, je crois en Dieu. Je peux facilement accepter les phénomènes que la science explique: la théorie de l'évolution de Darwin, les découvertes scientifiques sur le génome humain, toutes ces explications qui touchent je ne sais quelle cellule... Je ne peux tout de même pas nier l'évidence! Je respecte le travail des scientifiques et leur recherche de la connaissance dans le but de faire évoluer l'humain. Toutefois, je suis persuadé que la science ne fait qu'expliquer le comment, sans donner de réponse quant au pourquoi.

L'Être suprême n'a jamais cessé de m'accompagner tout au long de ma vie. Il était à mes côtés tant dans la souffrance que dans la joie. Je ne peux que croire en lui, aujourd'hui, puisque c'est lui qui a permis que je revive après un tel raz-de-marée.

L'alcool a été mon tsunami, il a provoqué des ravages considérables en moi et autour de moi. Pourtant, même les terres complètement ravagées par une catastrophe naturelle finissent un jour par produire de nouveau les plus belles fleurs.

Mon bonheur n'est pas artificiel. Il vit à l'intérieur de moi.

Au cours de toutes mes épreuves, Dieu est souvent apparu dans ma vie, parfois sous les traits d'un ami qui frappait à ma porte pour m'offrir un peu de compagnie le soir de Noël; il vivait en mon fils arrivant chez moi avec sa valise; il s'est présenté sous les traits d'un vieil ami venu m'offrir un emploi.

Le seul véhicule qui permet à Dieu de se manifester auprès d'un être humain, c'est un autre être humain. Songez à cette phrase la prochaine fois que vous demanderez qu'un signe vous soit envoyé.

Et, finalement, je vous dirai que si vous n'êtes pas à l'aise avec les lieux saints ou les prières toutes faites qu'on récite

un peu distraitemment, sachez qu'il existe un moyen simple et agréable de communiquer avec Dieu : chanter, c'est prier deux fois!



# CHRONOLOGIE

1<sup>er</sup> avril 1931 : naissance de Jean-Roch

21 novembre 1934 : naissance de Gabrielle

Juillet 1953 : mariage de Jean-Roch et Gabrielle

13 août 1954 : naissance d'Odette

5 décembre 1955 : naissance de Lyne

1956 : Jean-Roch consomme sa première bière

21 janvier 1957 : naissance de Martin

10 juin 1959 : naissance de Bernard

30 juin 1959 : mort de Bernard

9 mars 1960 : naissance de Régis

28 février 1961 : naissance de René

26 mai 1964 : naissance d'Alexis

De mars à octobre 1965 : les quatre aînés vivent à l'orphelinat

1966 : naissance de Mathilde, enfant mort-née

Août 1968 : déménagement à l'île d'Orléans

7 juillet 1969 : naissance de Nathalie

1970 : René remporte la finale aux *Découvertes de Jen Roger*

1971 : déménagement à Québec, rue Sapinière-Dorion

1972 : retour à l'île d'Orléans

Juin 1974 : René remporte le grand prix du FIC de Tokyo

Octobre 1975 : Jean-Roch quitte la maison familiale

Mars 1978 : Alexis s'installe chez Jean-Roch

26 mai 1978 : premier jour d'abstinence de Jean-Roch

1983 : Jean-Roch rencontre Monique Auger

22 décembre 1992 : mariage de Jean-Roch et Monique

28 novembre 2003 : décès de Monique

# *Complice*

Alexis Simard / Régis Simard

Dans la vie on a de grands vertiges  
De soi-même ou de ce qu'elle exige  
On s'est tous fait de très gros casse-tête  
La solution était de disparaître

Il faut penser à tous ceux qui t'aiment  
La famille, les amis, c'est tandem  
C'est pas facile de braver les montagnes  
Mais déjà on réussit en Bretagne

## REFRAIN

Comme un soldat il faut se relever  
Quelques cicatrices et c'est réglé  
C'est plus facile à dire qu'à faire  
Je préfère ça à six pieds sous terre...

Toi, ma sœur, toi, mon frère  
J'ai besoin de toi dans mon univers  
Pour pouvoir jouir de grands espaces verts  
De tous ces châteaux qu'on a faits l'hiver  
On a souvent trop picolé  
Pour chasser le présent ou le passé  
Cette ivresse qui caresse ou bien qui blesse  
Ta conscience est la seule maîtresse

Ensemble on s'est follement amusés  
À la pêche on a toujours tout raflé  
La nature nous fait réaliser  
Que les problèmes s'épuisent et perdent pied

REFRAIN

Tous droits réservés Alexis Simard et Régis Simard

## LA LÉGENDE DE LA DAME BLANCHE

Mathilde Robin allait convoler en justes noces avec son amoureux, Louis Tessier. Les tourtereaux avaient l'habitude de marcher le long de la rivière Montmorency et de se rendre jusqu'en haut du Grand Sault, d'où ils se plaisaient, le soir venu, à contempler l'île d'Orléans. Vu d'en haut, ce bout de terre ressemblait à un gros poisson couché au milieu du fleuve.

Louis aurait bien voulu admirer la robe de noces de sa fiancée, mais, en bonne chrétienne, Mathilde refusait de la lui montrer.

Un matin de juillet, les cloches de toutes les églises sonnent l'alarme. Les Anglais arrivent. On ordonne aux femmes et aux enfants de quitter leur ferme pour se terrer au fond des bois pendant que les hommes improvisent une milice sur le bord de la rive. Le couple doit alors se séparer, car, à cette époque, la guerre n'est pas une affaire de femmes. Mathilde trouve donc refuge au fond des bois, où les miliciens blessés sont amenés. Chaque fois qu'un homme parvient à la cachette, elle lui demande :

– Louis Tessier, avez-vous vu Louis Tessier ?

Et chaque fois, la réponse la déçoit ; personne ne semble avoir aperçu son amoureux. Un jour, un milicien arrive en compagnie de quelques Amérindiens et d'un blessé qu'ils confient aux femmes. Ils apportent de bonnes nouvelles : « Les Anglais ont tenté de gravir les falaises, mais nos troupes leur ont tendu une embuscade. »

La bataille de Montmorency a donc finalement été remportée par les Français. Voyant que Louis ne revient pas, sa

fiancée décide de partir à sa recherche. Elle traverse les bois sous la pluie, faisant fi des ronces qui meurtrissent sa chair. Arrivée au premier gué, elle cherche le jeune homme, en vain. Elle court donc vers le deuxième puis le troisième gué, mais n'y trouve aucune trace de celui qu'elle aime. Croyant qu'il s'est rendu à la ferme, elle se précipite sur le chemin qui mène aux habitations.

Elle n'y trouve qu'un immense brasier, puisque les Anglais, humiliés par leur défaite, incendient terres, fermes et granges. À la lueur des flammes, elle se glisse dans la maison et réussit à atteindre l'armoire où est rangée sa robe de noces. Elle la serre contre elle en prononçant le prénom de son amoureux, espérant conjurer le sort. Puis, elle repart en amont de la grande chute en appelant toujours son bien-aimé. Soudain, elle entend des voix et se précipite vers elles. Ce sont des miliciens. Ils la regardent en silence, un silence qui laisse présager le pire. Puis, ils s'écartent, découvrant le corps de Louis, couché sur le rivage.

Dans un sursaut d'espoir, elle prononce son nom, mais il ne réagit pas. Mathilde se précipite alors sur son corps inerte en hurlant son chagrin. Puis, elle s'enfuit et personne ne réussit à la rattraper.

Elle grimpe sur le promontoire d'où elle et son bien-aimé avaient l'habitude d'admirer l'île. Elle enfle la robe blanche, étend les bras et, sans hésitation, se précipite dans les eaux tumultueuses. On n'a jamais retrouvé son corps. Le fleuve est parfois si gourmand...

La légende veut que, depuis, certains soirs, on puisse apercevoir le fantôme d'une femme vêtue de blanc errant au pied du Grand Sault de Montmorency, et que le vent porte souvent sa plainte jusqu'au bout de l'île.

# *La Dame blanche*

Alexis Simard / Régis Simard

Un soir d'été, il y a longtemps,  
Un vétéran nous raconta  
À nous jeunes enfants  
Qu'une légende hantait là-bas

C'est un devoir aujourd'hui  
De partager cette belle histoire  
C'est avec nostalgie  
Que nous ouvrons nos mémoires

## REFRAIN

C'est la légende  
De la Dame blanche  
Une jeune femme autrefois  
Qui eut promesse  
D'une grande messe  
D'un vaillant parti au combat

Un matin d'automne  
Un courrier maudit, une lettre noire  
Son galant a péri au front  
A rendu l'âme à la bataille

## REFRAIN

Déshéritée, désarmée,  
Elle a lâché prise, a perdu espoir  
Sans bruit a libéré sa vie  
Dans la chute aux mille hasards

Tous nos bleus au cœur s'effacent  
Son destin se trace  
Dans l'aléa du temps  
Où s'égarer les vivants

Criez-le aux quatre vents  
Que dame et galant  
Jusqu'à la nuit des temps  
Resteront des amants

#### REFRAIN

Depuis ce temps les sorciers  
Prétendent voir ruisseler son visage  
Dans la chute tourmentée  
Où elle a mis fin au voyage

#### REFRAIN

Tous droits réservés Alexis Simard et Régis Simard

# TABLE DES MATIÈRES

Introduction	p. 11
1- La confession	p. 15
2- Mon premier amour	p. 23
3- Une bière de trop	p. 33
4- La poule aux œufs d'or	p. 41
5- Douce Gaby	p. 47
6- Une famille de chanteurs	p. 55
7- Les deux absents	p. 61
8- L'orphelinat	p. 69
9- L'accident	p. 75
10- Deux semaines éprouvantes!	p. 79
11- Vers la gloire	p. 85
12- Un contrat avec le diable	p. 93
13- Déclaration de guerre	p. 99
14- La rançon de la gloire	p. 105

15- Des batailles épiques	p. 109
16- Le Japon	p. 115
17- La défaite	p. 123
18- 16 janvier 2006	p. 131
19- Le fond du baril	p. 139
20- La tutelle de Nathalie	p. 147
21- La réconciliation	p. 151
22- Un cadeau de la vie	p. 157
23- La deuxième victime	p. 163
24- Ultimes messages	p. 167
25- Réflexion sur la foi	p. 191
Chronologie	p. 197
<i>Complice</i> (chanson)	p. 199
La légende de la Dame blanche	p. 201
<i>La Dame blanche</i> (chanson)	p. 203



La production du titre *Au-delà du silence* sur 6 760 lb de Rolland Enviro 100 Print plutôt que sur du papier vierge aide l'environnement des façons suivantes :

Arbre(s) sauvé(s) : 57

Évite la production de déchets solides de 1 656,20 kg

Réduit la quantité d'eau utilisée de 156 669,76 L

Réduit les matières en suspension dans l'eau de 10,48 kg

Réduit les émissions atmosphériques de 3 636,88 kg

Réduit la consommation de gaz naturel de 236,60 m<sup>3</sup>



MEMBRE DU GROUPE SCABRINI

Québec, Canada

2007

